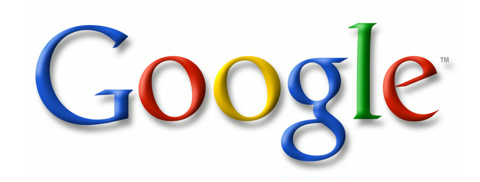
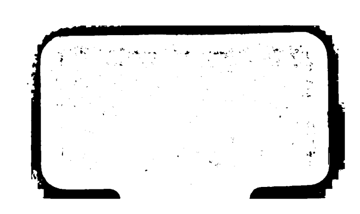





SCIO CUI CREDIDI
E·LIBRIS
ROBERTI·COMITIS·DE·CREWE




TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

J. Rives Childs, _Casanoviana_,
1956, p. 83 (XXXVII, 1)



é quello: mettetelo in deposito.

pag. 26.

HISTOIRE

DE MA

FUITE DES PRISONS

DE LA

REPUBLIQUE DE VENISE,

QU'ON APPELLE LES PLOMBS.

ECRITE

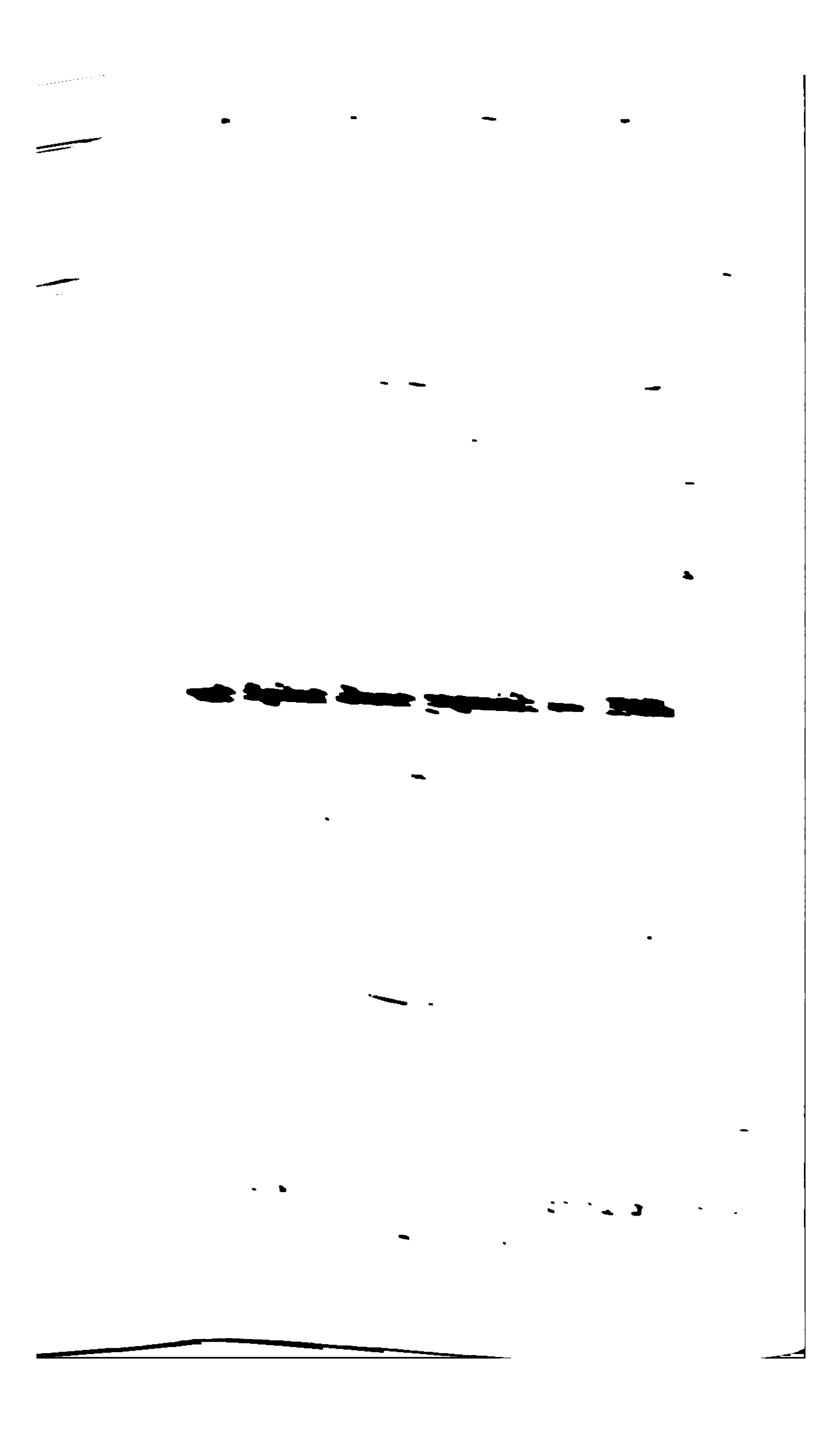
A DUX EN BOHEME L'ANNEE 1787.



A LEIPZIG,

CHEZ LE NOBLE DE SCHÖNFELD

1788.



AVANT-PROPOS.

J. J. Rousseau, fameux relaps, écrivain très-éloquent, philosophe visionaire, jouant la misanthropie, et ambitionnant la persécution, écrivit un avant-propos à sa nouvelle Héloïse, qui est unique; il insulte le lecteur, et ne l'indispose pas. Un petit avant-propos étant de saison dans tout ouvrage, j'en écris un aussi; mais c'est pour vous procurer ma connoissance, mon cher lecteur, et pour me concilier votre amitié. Vous verrez, j'espère, que je ne prétens rien ni par mon style, ni par des nouvelles et surprenantes découvertes en morale, comme l'auteur que je viens de nommer, qui n'écrivoit pas comme on parle, et qui au lieu de décider en conséquence d'un systême, il prononçoit des aphorismes résultans d'un enchaînement casuel de ses chaudes circonlocutions, et non pas de la froide raison: ses axiomes sont des paradoxes, faits pour faire étonner l'esprit; passés à la coupelle de l'entendement, ils se dispersent en fumée. Je vous préviens que dans cette histoire vous ne trou-

Vir fugiens denuo pugnabit. — HOR.

AVANT-PROPOS.

J. J. Rousseau, fameux relaps, écrivain très-éloquent, philosophe visionaire, jouant la misanthropie, et ambitionnant la persécution, a écrit un avant-propos à sa nouvelle Héloïse, qui est unique: il insulte le lecteur, et ne l'indispose pas. Un petit avant-propos étant de saison dans tout ouvrage, j'en écris un aussi; mais c'est pour vous procurer ma connoissance, mon cher lecteur, et pour me concilier votre amitié. Vous verrez, j'espère, que je ne prétens rien ni par mon style, ni par des nouvelles, et surprenantes découvertes en morale, comme l'auteur que je viens de nommer, qui n'écrivoit pas comme on parle, et qui au lieu de décider en conséquence d'un systême, il prononçoit des aphorismes résultants d'un enchaînement casuel de ses chaudes circonlocutions, et non pas de la froide raison: ses axiomes sont des paradoxes, faits pour faire étonner l'esprit, qui, passés à la coupelle de l'entendement, ils se dispersent en fumée. Je vous préviens que dans cette histoire vous ne trou-

trouverez rien de nouveau que l'histoire, car pour ce qui regarde la morale, Socrate, Horace, Seneque, Boece, et plusieurs autres ont tout dit: tout ce que nous pouvons faire encore ne consiste qu'aux portraits, et il n'est pas nécessaire de posséder un grand génie pour en faire même de fort jolis.

Vous devez me vouloir du bien, mon cher lecteur, par sans nul autre intérêt que celui de vous amuser, et afin de vous plaire je vous présente une confession. Si un écrit de cette espèce n'est pas ce qu'on appelle une véritable confession il faut le jetter par la fenêtre, car un auteur qui se loue n'est pas digne d'être lu: je sens dans moi-même le repentir, et l'humiliation, et c'est tout ce qu'il faut pour que ma confession soit parfaite; mais ne vous attendez pas à me trouver méprisable: une confession sincère ne peut rendre méprisable que celui qui l'est effectivement, et celui qui l'est est bien fou s'il la fait au public, dont tout homme sage doit aspirer à l'estime. Je suis donc certain que vous ne me mépriserez pas. Je n'ai jamais commis des fautes que trompé par mon cœur, ou tyrannisé par une force abusive d'esprit, que l'âge seul a pu dompter, et c'est assez

pour me faire rougir: les sentimens d'honneur, que me communiquèrent ceux qui m'ont appris à vivre, furent toujours mes idoles, quoique non pas toujours à l'abri de la calomnie. Je n'ai point de plus grand mérite.

Trente deux ans après l'événement je me détermine à écrire l'histoire d'un fait qui me surprit à l'âge de trente *nel mezzo del cammin di nostra vita.* La raison qui m'oblige à l'écrire est celle de me soulager de la peine de la réciter toutes les fois que des personnes dignes de respect, ou de mon amitié exigent, ou me prient que je leur fasse ce plaisir. Il m'est arrivé cent fois de me trouver après le récit de cette histoire quelqu'altération dans la santé, causée ou par le fort souvenir de la triste aventure, ou par la fatigue soutenue par mes organes en devoir d'en détailler les circonstances: j'ai cent fois décidé de l'écrire, mais plusieurs raisons ne me l'ont jamais permis: elles sont toutes disparues aujourd'hui à l'aspect de celle qui me met la plume à la main.

Je ne me sens plus la force nécessaire à narrer ce fait, et je n'ai pas non plus celle de dire aux curieux, qui me pressent de le leur réciter, que je ne l'ai pas; car j'aimerois

rois mieux succomber aux dangéreuses conséquences d'un effort qu'aller au devant d'une odieuse suspicion de peu de complaisance. Voilà donc cette histoire qui jusqu'à ce jour ne fut pas moi communiqué, *nisi amicis idque coactus* parvenue à la possibilité de devenir publique. Soit. Je suis arrivé à un âge où il faut que je fasse à ma santé de bien plus grands sacrifices. Pour narrer il faut avoir la faculté de bien prononcer; la langue déliée ne suffit pas; il faut avoir des dents, car les consonnes aux quelles elles sont nécessaires composent plus d'un tiers de l'alphabet, et j'ai eu le malheur de les perdre: l'homme peut s'en passer pour écrire, mais elles lui sont indispensables s'il veut parler, et persuader.

Celui de survivre au dépérissement de nos membres, et à la perte de ce dont notre individu a besoin pour son bien être est un grand malheur, car la misère ne peut dépendre que du manque du nécessaire; mais si ce malheur arrive quand on est vieux il ne faut pas s'en plaindre, puisque si l'on a enlevé nos meubles on nous a laissé du moins la maison. Ceux qui pour se délivrer de pareils maux se sont tués ont mal raisonné;

puis-

puisqu'il est bien vrai qu'un homme qui se tue annéantit ses maux, mais il n'est pas vrai qu'il s'en délivre, puisqu'en se tuant il se prive de la faculté de sentir ce bénéfice. L'homme ne hait les maux que parcequ'ils sont incommodes à la vie: dès qu'il ne la possède plus le suicide ne peut le délivrer de rien. *Debilem facito manu — Debilem pede, coxa — Lubricos quate — dentes — Vita dum superest bene est.*

Ceux qui ont dit que les chagrins sont plus accablans que les plus grands maux qui affligent notre corps, ont mal dit; puisque les maux de l'esprit n'attaquent que l'esprit, tandis que ceux du corps abattent l'un, et désolent l'autre. Le vrai *sapiens*, l'homme sage est toujours, et par tout plus heureux que tous les rois de la terre *nisi quum pituita molesta est*. Il n'est pas possible de vivre longtems sans que nos outils s'usent; je crois même que s'ils se conservassent exempts de détérioration nous sentirions le coup de la mort avec beaucoup plus de sensibilité: la matière ne peut résister au tems sans perdre sa forme: *singula de nobis anni prædantur euntes*. La vie est comme une coquine que nous aimons, à la quelle nous accordons à la fin

toutes

toutes les conditions qu'elle nous impose, pourvu qu'elle ne nous quitte pas ; ceux qui ont dit qu'il faut la mépriser ont mal raisonné ; c'est la mort qu'il faut mépriser, et non pas la vie, et ce n'est pas la même chose : ce sont deux idées entièrement diverses ; aimant la vie j'aime moi-même, et je hais la mort parcequ'elle en est le bourreau ; le sage cependant ne doit que la mépriser parceque la haine est un sentiment qui incommode ; ceux qui la craignent sont un peu sots, car elle est inévitable ; et ceux qui la désirent sont des lâches, car chacun est le maître de se la donner.

Disposé à écrire l'histoire de ma fuite des prisons d'état de la république de Venise qu'on appelle les plombs, je crois, avant que d'entrer en matière, de devoir prévenir le lecteur sur un article, où il pourroit s'aviser d'exercer sa critique. On ne veut pas que les auteurs parlent beaucoup d'eux-mêmes, et dans l'histoire que je vais écrire je parle de moi à tout moment. Je le prie donc de se disposer à m'accorder cette permission, et je l'assure qu'il ne trouvera jamais que je me fasse des éloges, car, Dieu merci, au milieu de tous mes malheurs je me suis toujours con-

comme pour une première course. Pour ce qui regarde mes réflexions, et plusieurs menus détails, je laisse à tous ceux qui s'y ennuieront la belle liberté de les sauter.

Tout auteur qui prétend de faire penser tous ceux, qui ne lisent que positivement pour se défendre de la tentation de penser, est un impertinent. Je déclare que je n'ai rien écrit que dans la maxime de ne dire que la pure vérité, dont j'aurois cru de frustrer les lecteurs, si j'eusse omis la moindre des choses qui ont rapport à mon sujet. Quand on se détermine à exposer un fait qu'on peut se dispenser de narrer, on doit, ce me semble, le rendre tout pur, et entier, ou n'en rien dire. Il faut ajouter à cela que tout comme je me trouverois gêné si je dusse raconter toutes les circonstances de ce fait en le récitant, je me trouverois également gêné actuellement si voulant l'écrire avec satisfaction je fusse obligé par quelqu'un à passer sous silence la moindre des particularités qui ont rapport à ma matière. Pour me captiver le suffrage de tout le monde j'ai cru de devoir me montrer avec toutes mes foiblesses tel que je me suis trouvé moi-même, en parvenant par là à me connoître: j'ai reconnu

dans

dans mon épouvantable situation mes égaremens, et j'ai trouvé des raisons pour me les pardonner: ayant besoin de la même indulgence de la part de ceux qui me liront, je n'ai voulu leur rien cacher; car je préfère un jugement fondé sur la vérité, et qui me condamne, à un qui pourroit m'être favorable fondé sur le faux.

Si l'on trouvera dans quelqu'endroit de l'histoire quelque trait amer contre le pouvoir qui m'a détenu, et m'a pour ainsi dire forcé à m'abandonner aux risques aux quels l'exécution de mon projet m'a exposé, je déclare que mes plaintes ne peuvent être sorties que de la pure nature, car nulle aigreur présente dans mon cœur, ou mon esprit, pour qu'elles puissent être nées de haine, ou de colère. J'aime ma patrie, et par conséquent ceux qui la gouvernent: je n'ai pas approuvé alors ma detention, parceque la nature ne me l'a pas permis; mais je l'approuve aujourd'hui par rapport à l'effet qu'elle fit sur moi, et au besoin que j'avois d'une correction à ma conduite: malgré cela je condamne la maxime, et les moyens. Si j'avois eu un crime, et le tems qu'il me falloit pour l'expier je ne me serois pas mis dans l'évident dan-

danger de perdre la vie; et ce qui m'auroit fait périr si je fusse péri auroit été l'économie d'un despotisme que ses funestes conséquences devroit être aboli par ceux mêmes qui l'exercent.

PREMIERE PARTIE.

Après avoir fini mes études, avoir quitté à Rome l'état d'ecclésiastique, avoir embrassé celui de militaire, l'avoir quitté à Corfou pour prendre le métier d'avocat, l'avoir quitté par passion, et après avoir vu toute mon Italie, les deux Greces, l'Asie mineure, Constantinople, et les plus belles villes de France et d'Allemagne, je suis retourné à ma patrie l'année 1753 assez instruit, plein de moi-même, étourdi, aimant le plaisir, ennemi de prévoir, parlant de tout à tort, et à travers, gai, hardi, vigoureux, et me moquant au milieu d'une bande d'amis de ma clique, dont j'étois le gonfalonier de tout ce qui me paroissoit sottise soit sacrée, soit profane, appellant préjugé tout ce qui n'étoit pas connu aux sauvages, jouant gros jeu, trouvant égal le tems de la nuit à celui du jour,

plus, en ne respectant que l'honneur, dont j'avois toujours le nom sur les lèvres plus par habitude que par sentiment, prêt point [illegible] je n'aurois [illegible] toute tache à violer toutes les lois qui auroient pu m'empêcher une satisfaction, un dédommagement, une vengeance de tout ce qui avoit l'apparence d'injure, ou de violence. Je ne manquois à personne, je ne troublois pas la paix des sociétés, je ne me mêlois ni d'affaires d'état, ni des différens des particuliers; et voilà tout ce que j'avois de bon, et ce que je croyois suffisant pour être à l'abri de tout malheur qui en me surprenant auroit pu me priver d'une liberté que je supposois inviolable. Lorsque dans certains momens je jettois un coup d'oeil sur ma conduite je ne manquois pas de la trouver exempte de reproche, puisqu'enfin mon libertinage ne pouvoit que tout au plus me rendre coupable vis-à-vis de moi-même, et aucun remords ne troubloit ma conscience. Je croyois de n'avoir autre devoir que celui d'être honnête homme, et je m'en piquois, et n'ayant besoin pour vivre ni d'emploi, ni d'office, qui auroit pu gêner pour quelques heures ma liberté, ou m'obliger à en imposer au public avec une conduite re-

régulière, & édifiante ; je me félicitois que j'allois mon train.

Monsieur de Beau. [illegible] amplissime avoit soin de moi ; sa bourse étoit la mienne ; il aimoit mon cœur, & mon esprit. Après avoir été dans tout le cours de sa jeunesse grand libertin, & esclave de toutes ses passions, un coup d'Apoplexie lui fit le [illegible] [illegible], qui le mettant au bord du tombeau le rappella à la raison. Retourné aux [illegible] d'agir, & [illegible] d'espérer de parvenir à l'âge de vieillesse, moyennant le bon régime, il ne connut d'autre ressource que celle de la dévotion ; pleine de foi pour remplacer ses vices avec des actes de vertu, il étoit lui de bonne foi [illegible] son propre [illegible], & je lui faisois pitié ; il disoit que j'allois si vite qu'il étoit impossible que je ne me désabusasse [illegible] tems ; et dans cet espoir il ne m'a jamais abandonné ; il attendoit l'affoiblissement de mes passions de l'issue continuelle ; mais il n'a pas assez vécu pour voir ses vœux exaucés. Il me donnoit toujours des excellentes leçons de morale, que j'écoutois avec plaisir, & avec admiration, sans jamais les suivre ; c'étoit tout ce qu'il exigeoit de moi ; il me donnoit de

bons

nous confiés, cet de l'argent; et ce dont il ne me rendoit pas compte. Etoit qu'il paroît [illegible] Dieu de me faire connoître toute l'irrégularité de ma conduite.

A Paris le mois de Mars de l'année 1755 j'ai pris un appartement dans la maison d'une veuve sur le quai, qu'on appelle à Venise *le Fondamente nuove* [illegible] M. [illegible] qui [illegible] étoit nécessaire à ma santé, puisque [illegible] chaleurs [illegible] j'avois besoin d'habiter dans un lieu exposé au grand air et à la fraicheur du vent du Nord. Le Seigneur qui croyoit bien tout ce que je désirois approuva mon idée, assez content de ce que je lui promis [illegible] fois d'aller dîner chez lui tous les jours. La vraie raison qui me faisoit quitter son palais étoit celle de devenir voisin d'une fille que j'aimois. Le détail de cette intrigue n'a rien de commun avec cette histoire, ainsi je l'épargne au lecteur.

Le [illegible] mois de Juillet un quart d'heure avant le lever du Soleil j'ai quitté l'*Erbaria* pour aller me coucher. Cette [illegible] est un endroit sur le quai du grand canal attenant au pont de Rialto qu'on appelle ainsi

par-

parceque c'est l'attaché aux herbes, aux fruits, et aux fleurs : les hommes et les femmes galantes qui ont passé la nuit dans les plaisirs de la table, ou dans les [illegible] du jeu, ont l'habitude d'aller y faire un tour de promenade avant que d'aller se coucher. Cette promenade [illegible] [illegible] facilement changer de [illegible] de jadis [illegible] puisque [illegible] galanterie [illegible] [illegible] le goût prédominant est celui de ne faire plus aucun mystère de rien. Ce lieu offre un beau coup d'œil, mais il n'est que le prétexte [illegible] plus pour se faire voir que pour voir, car les femmes s'aiment plus que les hommes : elles veulent que le monde sache qu'elles ne se gênent pas [illegible] est [illegible] cause du délabrement de la parure. Le jour commence alors, mais personne n'a l'air d'en convenir; c'est la fin du précédent : chaque homme, chaque femme doit porter dans l'autre les marques du désordre : les hommes doivent afficher l'ennui d'une complaisance épuisée, et les femmes doivent faire parade des débris d'une toilette qu'on n'a pas respectée; tout le monde doit avoir l'air [illegible]

[illegible] d'aller [illegible] ne manquois jamais à cette promenade, [illegible] plus souvent [illegible] les plaines de la [illegible], ou dans les [illegible] tout [illegible] devoit [illegible] de chez moi : [illegible] augmentoient [illegible] la famille de [illegible]. Elle me dit [illegible] les jours [illegible] la maison [illegible] plus exacte, [illegible] appartement dont il avoit visité tous les coins. Après toutes ses vaines recherches [illegible] lui avoit dit que le matin du jour précédent [illegible] de la campagne, [illegible]

vu cela s'en étoit allé. J'ai assuré mon hôtesse de lui faire obtenir une éclatante satisfaction; et sans la moindre inquiétude je me suis mis au lit.

Je me suis levé à midi pour aller dîner chez M. de Br....., auquel j'ai exposé le fait, et représenté la nécessité de procurer à cette femme une satisfaction proportionée, puisque les lois garantissoient la tranquillité de toute maison exempte de crime. Je lui ai dit que le mal avisé ministre devoit pour le moins perdre sa charge. Ce sage vieillard, après m'avoir écouté très attentivement, me dit qu'il me répondroit après dîner. Nous passâmes deux heures fort-gayement avec deux autres nobles aussi dévots, et pieux que lui, quoique moins âgés, tous les deux mes tendres amis, et pensants comme lui sur mon compte. L'étroite liaison de ces trois respectables personnages avec moi étoit le sujet de l'étonnement de tous ceux qui l'observoient: on en parloit comme d'un rare phénomène, dont la cause devoit être mystérieuse; car on ne pouvoit pas comprendre comment le caractère des trois pût convenir avec le mien, comment le mien put se conformer au leur, eux tous éternité, et vertus,

 moi

moi tout monde, et vices. Les méchans inventoient des raisons infames : la chose, disoit-on, ne pouvoit pas être naturelle ; et la calomnie s'en méloit : il y avoit sûrement là dessous un mystère, il falloit le dévoiler. J'ai su vingt ans après qu'on nous faisoit suivre, et que les plus fins des éspions du Tribunal des inquisiteurs d'état furent chargés de découvrir la raison occulte de cette union invraisemblable, et monstrueuse. Pour moi innocent comme je croyois d'être je ne me défiois de personne, et j'allois mon train de la meilleure foi du monde. . . . .

. . . M. de Br. . . . d'abord après dîner, me dit d'un grand sang froid, et sans autres témoins que les deux nobles, qu'au lieu de penser à tirer vengeance de l'affront fait à mon hôtesse, je devois penser à me mettre en lieu de sûreté. Il me dit que la malle remplie de sel étoit une contrebande forgée par *Messer grande*, qui n'en vouloit qu'à moi : qu'il étoit vrai qu'il ne parloit que par conjecture, mais qu'ayant eu siége dans le tribunal, il reconnoissoit le style de captures qu'il ordonnoit. Il me dit qu'en conséquence il avoit fait armer à quatre rameurs sa gondole, dans la quelle je devois aller sur le champ à

Fu-

Eufine, où je prendrois la poste pour aller à Florence, et pour y rester jusqu'à ce qu'il m'eut écrit que je pourrois retourner. A la fin de son sage discours, il me donna un rouleau qui contenoit cent cequins. Plein de respect et de reconnoissance, je lui ai répondu que je lui demandois mille pardons si je ne me rendois pas à son conseil. Je lui ai dit qu'en ne me sentant pas coupable je ne pouvois pas craindre la justice du tribunal. Il me dit qu'un tribunal comme celui-là pouvoit en savoir plus que moi, et reconoître en moi des crimes, dont je pouvois me croire innocent, et que ce qu'il y avoit pour moi de plus sûr en attendant, étoit d'accepter les cent cequins, et de m'en aller. Je lui ai alors dit que l'homme ne pouvoit pas être criminel sans le savoir, et que j'aurois commis une faute contre moi-même, si en fuyant j'eusse pu donner une indice aux inquisiteurs d'état de quelque remords de conscience; qui n'auroit pu que les confirmer dans leur propre idée. Je lui ai ajouté que le silence étant l'ame de ce grand Magistrat, il seroit impossible de pénétrer après mon départ si j'eusse eu raison de me sauver, et que je ne pouvois prendre ce parti qu'en donnant à ma patrie un éternel

 adieu,

adieu, puisque rien ne m'auroit assuré que j'aurois pu y vivre à mon retour libre de crainte, et de là même qui m'auroit induit à partir dans ce moment là. En disant cela je l'ai embrassé, je n'ai pas voulu l'argent offert, et je l'ai supplié de ne pas vouloir avec son inquiétude troubler la paix de mon ame. *Fais-moi du moins le plaisir*, dit-il; *de ne pas aller dormir cette nuit dans ton casin.* Je me suis dispensé de cela aussi, et j'ai eu tort: cette prière me venoit de la bonté même; et c'est par une raison des plus frivoles que je n'y ai pas fait attention. Ce jour-là étoit la fête de S. Jacques, dont je porte le nom; et le lendemain on chomoit Ste. Anne nom de la fille que j'aimois à cette époque là: j'avois écrit que nous irions déjeûner ensemble à *Castello*. Le même jour le tailleur m'avoit apporté un habit de taffetas, dont la bordure en dentelle d'argent étoit de l'invention de ma belle. Je n'ai pas cru de devoir sacrifier ce rendez-vous à une prudente précaution, et à la tendresse de mon bienfaicteur. Je n'étois cependant pas méchant, ni ingrat, mais étourdi, et sensible au plaisir, que je me figurois d'avance toujours plus grand: un engagement pareil à cet âge

là

là est quelque chose de très-important: *amare et sapere vix Deo conceditur* est une sentence, dont je n'ai reconnu la vérité que dernièrement à Vienne. Lorsque j'ai pris congé de M. de Br.... il me dit en riant que nous ne nous reverrions peut être plus: ces paroles m'étonnèrent: mais ce fut lui-même qui craignant de m'avoir trop dit me fit sortir de mon étonnement en me disant en vrai stoicien comme il étoit *va-t-en, va-t-en, mon fils sequere Deum, fata viam inveniunt.* Le fait est que ce fut la dernière fois que je l'ai vu quoiqu'il ait survécu dix ans à ma fuite. J'ai embrassé mes deux autres amis qui étoient là comme extupefaits; et obligé à me lever le lendemain de bonne heure, je suis rentré chez moi à une heure de nuit, et je me suis d'abord couché.

A la pointe du jour 26 Juillet 1755 *Messer grande* entra dans ma chambre. Me réveiller, le voir, et entendre son interrogation fut l'affaire d'un moment. Il prononça mon nom en me demandant s'il se trompoit; car c'étoit la première fois qu'il me voyoit; je lui ai répondu qu'il ne se trompoit pas. *Donnez-moi*, dit-il, *tout ce que vous avez écrit soit de vous, soit d'autres; habillez-vous d'abord*,

d'abord, et venez avec moi. Je lui ai demandé de qui il tenoit cette commission, et il me répondit qu'il obéissoit aux ordres du tribunal. J'ai laissé alors qu'il prenne tous mes papiers qu'il fit mettre dans un sac par deux de ses gens, et sans plus ouvrir la bouche je me suis habillé. Ce qui est rare est que je me suis rasé, fait peigner, mis une chemise à dentelle, et mon galant habit, non pas comme un homme qui fait d'aller en prison, mais comme on va aux noces, ou au bal: j'ai fait tout cela machinalement; car le lendemain en y pensant je ne me suis pas trouvé en état de rendre compte à moi-même comment cela étoit arrivé. *Messer grande* sans jamais me perdre de vue me laissa faire toute ma toilette: quand il me vit prêt, il me dit que je devois avoir des manuscrits reliés en livres, et que je devois les lui consigner. Ce fut pour lors que j'ai cru de pouvoir pénétrer quelque chose. Je lui ai indiqué un tas de livres tous imprimés, au-dessus desquels il y en avoit quatre des manuscrits: il les prit, et avec eux tous les imprimés qu'il a vu sur ma table de nuit: c'étoit l'Arioste, Petrarque, Horace, un tome des opuscules de Plutarque, et quelques brochures françoises. Les manu-

scrits

ſcrits contenoient des impoſtures de Magie, Clavicule de Salomon, Talismans, Cabale, Lecor-ben, Picatrix, parfums, et conjurations pour avoir des colloques avec les demons de toutes les claſſes : la curioſité m'avoit fait devenir poſſeſſeur de toutes ces drogues-là, dont je ne faiſois aucun cas ; mais ceux qui ſavoient que je les avois ne croyoient pas cela, et je les laiſſois croire tout ce qu'ils vouloient, n'étant pas même fâché qu'on me crut un peu ſorcier.

Deux mois avant ce fait un venitien, dont l'ancien métier avoit été de metteur en œuvre, fit connoiſſance avec moi en me propoſant l'achat d'une jolie bague de brillans à bon marché, et étant venu chez moi il vit mes livres de Magie. Deux ou trois ſemaines après, il vient me dire que quelqu'un, qui ne vouloit pas être nommé, m'en donneroit mille ducats ſi je voulois les vendre, mais qu'on vouloit auparavant les voir. Cette propoſition m'a plu, et je lui ai répondu que je n'aurois pas de difficulté à les lui confier pour vingt-quatre heures. Quinze jours après il me demanda les livres, qu'il me rendit le lendemain en me diſant que la perſonne ne les trouvoit pas légitimes. Huit

jours

jours après cela je fus arrêté, et ces mêmes livres m'ayant été demandés par *Messer grande* j'ai fait là-dessus des conjectures sans cependant rien décider. Ce que j'ai su après fut que ce Venitien étoit éspion du tribunal.

En sortant de ma chambre je fus surpris de voir trente à quarante archers: on m'a fait l'honneur de les croire nécessaires pour s'assurer de ma personne, tandis que deux auroient été assez selon l'axiome *ne Hercules quidem contra duos*. Il est singulier qu'à Londres où tout le monde est brave on n'emploie qu'un seul homme pour en arrêter un autre, et qu'à Venise ma patrie, où généralement on est poltron, on en emploie trente: je crois que cela vient de ce que le poltron obligé à assaillir a toujours plus de peur que l'assailli, et l'assailli peut par la même raison devenir brave: et effectivement l'on voit souvent à Venise des gens arrêtés qui se sont défendus, et qui enfin ne furent pris qu'accablés par le nombre.

Messer grande me fit entrer dans une gondole où il se plaça près de moi n'ayant gardé que quatre hommes, et ayant renvoyé tout le reste. La gondole arriva chez lui: il me fit entrer dans une chambre où il me

laissa

laissa seul après m'avoir offert du caffé que j'ai refusé. J'ai passé presque quatre heures toujours opprimé par un someil assez tranquille interrompu à chaque quart d'heure par la nécessité de lâcher de l'eau, phénomène fort-extraordinaire, car la chaleur étoit excessive; je n'avois pas soupé, et je n'avois pris dans la journée précédente qu'une glace à l'entrée de la nuit; j'ai neanmoins rempli d'urine deux grands pots de chambre. La surprise causée par l'oppression étoit pour moi un grand narcotiqué, et j'en avois fait autre-fois l'expérience; mais je ne l'avois pas crue diurétique: j'abandonne cela aux physiciens. Il y a cependant apparence que dans le même tems que mon esprit effrayé devoit donner des marques de défaillance par l'assoupissement de sa faculté pensante, mon corps aussi, comme s'il se fut trouvé dans un pressoir devoit exprimer une bonne partie des fluides qui avec une circulation continuelle donnent action à notre faculté de penser: et voilà comment une effrayante surprise peut parvenir à causer une mort subite, car elle peut arracher l'ame au sang.

Au son de la cloche de *Terza Messer grande* entra, et me dit qu'il avoit ordre de

me mettre sous les plombs. Je l'ai suivi. Nous entrâmes dans une autre gondole, et après un détour par des petits canaux nous entrâmes dans le grand, et nous descendîmes au quai des prisons. Après avoir monté quelques escaliers nous passâmes un pont éminent, et enfermé qui sert de communication des mêmes prisons avec le palais ducal, par dessus le canal qu'on appelle *rio di palazzo*. Au de-là de ce pont nous passâmes une galerie, et entrâmes dans une seconde chambre où il me présenta à un homme vêtu en robe de patricien, qui après m'avoir regardé lui dit *è quello mettetelo in deposito*. Ce personnage étoit le secrétaire de messieurs les inquisiteurs *il circospetto Domenico Cavalli*, qui apparemment eut honte de parler vénitien à ma présence, car il prononça mon arrêt en bonne langue toscane. *Messer grande* alors me consigna au gardien des plombs, qui suivi de deux hommes me fit monter deux petits escaliers, enfiler une galerie, puis une autre séparée par porte à clef, et puis une autre encore, qui avoit au bout une porte après laquelle je me suis vu dans un grand vilain, et sale galetas long six toises, large deux, éclairé par une éminente lucarne.

 j'ai

j'ai pris ce galetas pour ma prison ; mais je me suis trompé. Il empoigna une grosse clef, il ouvrit une grosse porte doublée de fer haute trois pieds et demi, qui dans son milieu avoit un trou rond de huit pouces de diamêtre, et m'ordonna d'entrer. Tandis qu'il ouvroit cette porte je regardois attentivement une machine de fer enclouée dans la forte cloison, qui avoit la forme d'un fer à cheval, un pouce d'épaisseur, et un diamêtre de cinq d'un à l'autre de ces bouts paralléles. Je pensois à ce que cela pouvoit être, lorsque le gardien me dit en souriant : *Je vois monsieur que vous voudriez deviner à quoi cette machine sert ; et je peux vous le dire. Lorsque leurs excellences ordonnent qu'on étrangle quelqu'un, on le fait asseoir sur un tabouret, le dos tourné contre ce collier, et on lui place la tête de façon qu'il embrasse la moitié de son cou, et une masse de soye qui lui environne l'autre moitié, passe avec ses deux bouts par ce trou qui aboutit à un moulinet auquel on les recommande, et un homme le tourne jusqu'à ce que le patient ait rendu l'ame à notre Seigneur, car le confesseur ne le quitte, Dieu soit loué, que lorsqu'il est mort.* — *C'est fort ingénieux ; lui répondis-je, et je pense, monsieur, que c'est vous*

même

même qui avoit l'honneur de tourner le moulinet. Il ne me répondit pas. Ayant la taille de cinq pieds, et neuf pouces je me suis bien courbé pour entrer, et il m'enferma. Il me demanda par la grille ce que je voulois manger, et je lui ai répondu que je n'y avois pas encore pensé. Il s'en alla en refermant toutes ses portes.

Etonné j'ai appuyé mes coudes sur la hauteur d'appui de la grille; elle avoit deux pieds en tous sens, croisée par six barreaux de fer d'un pouce de diamètre, qui formoient seize trous carrés de cinq pouces. Elle auroit rendu le cachot assez clair si une poutre quadrangulaire maîtresse d'oeuvres de comble, qui avoit un pied et demi de large et qui entroit dans le mur au-dessous de la lucarne, que j'avois obliquement vis à vis, n'eut pas intercepté la lumière qui entroit dans le galetas. J'ai fait le tour de mon affreuse prison qui n'avoit que cinq pieds et demi de hauteur en tenant ma tête inclinée: j'ai trouvé quasi à tâtons qu'elle formoit les trois quarts d'un carré de deux toises. Le quart contigu à celui qui lui manquoit, étoit positivement une alcove capable de contenir un lit; mais je n'ai trouvé ni lit, ni siége, ni

table,

table, ni meuble d'aucune espèce, excepté un baquet pour les besoins naturels, et une ais assurée au mur, large un pied, et élevée du plancher quatre. J'ai placé là mon beau manteau de soye, et mon joli habit mal étrenné, avec mon chapeau bordé d'un point d'Espagne, et d'un plumet blanc. La chaleur étoit extrême. Triste, et rêveur la nature m'a porté au seul lieu, où je pouvois me reposer sur mes coudes: je ne pouvois pas voir la lucarne; mais je voyois la lumière, qui éclairoit le galetas, et des rats gros comme des lapins qui se promenoient. Ces hideux animaux dont j'abhorrois la vue, venoient jusque sous ma grille sans nulle marque de frayeur. J'ai vite enfermé le trou de la porte avec un volet intérieur: leur visite m'auroit glacé le sang. Je suis tombé dans la réverie la plus profonde, mes bras toujours croisés sur la hauteur d'appui, où j'ai passé huit heures immobile, dans le silence, et sans jamais bouger.

J'ai entendu sonner vingt une heure, et j'ai commencé à m'inquiéter de ce que je ne voyois paroître personne, de ce qu'on ne venoit pas voir si je voulois manger, de ce qu'on ne me portoit pas un lit, une chaise,

et au moins du pain, et de l'eau. Je n'avois pas d'appetit, mais il me sembloit qu'on ne devoit pas le savoir: jamais de ma vie je n'avois eu la bouche si amère: je me tenois cependant pour sûr que vers la fin du jour quelqu'un paroîtroit: mais lorsque j'ai entendu sonner le vingt-quatre heures je suis devenu comme un forcené heurlant, frappant des pieds, pestant, et accompagnant de hauts cris tout le vain tapage que mon étrange situation m'excitoit à faire. Après plus d'une heure de ce furieux exercice ne voyant personne, n'entendant pas moi-même la moindre indice, qui m'auroit fait imaginer que quelqu'un put avoir entendu mes fureurs, enveloppé de ténebres j'ai fermé la grille, craignant que les rats ne sautassent dans le cachot: je me suis jetté étendu sur le plancher avec mes cheveux enveloppés dans un mouchoir. Un pareil impitoyable abandon ne me paroissoit pas vraisemblable: quand même on eut décidé de me faire mourir. L'examen de ce que je pouvois avoir fait pour mériter un traitement si cruel ne pouvoit durer qu'un moment, car je ne trouvais pas matière pour m'arrêter. En qualité de grand libertin, de hardi parleur, et

d'homme qui ne pensoit qu'à jouir de la vie, je ne pouvois pas me trouver coupable ; mais en me voyant malgré cela traité comme tel j'épargne au lecteur tout le détail de ce que la rage, la fureur, le désespoir m'a fait dire, et penser contre le despotisme qui m'opprimoit. La noire colère cependant, et le chagrin qui me dévoroit, et le dur planchet sur lequel j'étois ne m'empêchèrent pas de m'endormir : ma nature avoit besoin du sommeil ; et lorsque l'individu qu'elle anime est jeune, et sain elle fait se procurer ce qu'il lui faut sans avoir besoin de son consentement.

La cloche de minuit m'a éveillé. Affreux réveil lorsqu'il fait regrêter le rien, ou les illusions du sommeil. Je ne pouvois pas croire d'avoir passé trois heures sans avoir senti aucun mal. Sans bouger, couché comme j'étois sur mon côté gauche j'ai allongé le bras droit pour prendre mon mouchoir que la réminiscence me rendoit sûr d'avoir placé là. En allant à tâton avec ma main, Dieu ! quelle surprise lorsque j'en trouve une autre froide comme glace. L'effroi m'ai électrisé depuis la tête jusqu'aux pieds, et mes cheveux se hérissèrent ; jamais

je

je n'ai eu dans toute ma vie l'ame ſaiſie d'une telle frayeur, et je ne m'en ſuis jamais cru ſuſceptible: j'ai paſſé certainement trois ou quatre minutes non ſeulement immobile, mais incapable de penſer: rendu à moi-même je me ſuis fait la grace de croire que la main que j'avois touché n'étoit qu'un objet de l'imagination: dans cette ferme ſuppoſition j'allonge de nouveau le bras au même endroit, et je trouve la même main; que jettant un cri perçant, et tranſi d'horreur je ſerre, et je relâche en retirant mon bras. Je frémis; mais devenu maître de mon raiſonnement je décide que pendant que je dormois on avoit mis près de moi un cadavre; car j'étois ſûr que lorſque je me ſuis couché ſur le plancher il n'y avoit rien. J'imagine d'abord le corps de quelqu'innocent malheureux, et peut-être mon ami qu'on avoit étranglé, et qu'on avoit ainſi placé près de moi pour que je trouvaſſe à mon réveil devant mes yeux l'exemple du ſort qu'on m'avoit deſtiné. Cette penſée me rend féroce: je porte pour la troiſième fois mon bras à la main, je la ſaiſis, je la ſerre, et je veux dans le même inſtant me lever pour tirer à moi ce cadavre, et me rendre certain de toute l'atro-

cité

cité de ce fait : mais voulant m'appuyer sur mon coude gauche la même main froide que je tenois serrée devient vive, se retire, et je me sens dans l'instant avec ma grande surprise convaincu que je ne tenois dans ma main droite autre main que ma même main gauche, qui percluse, et engourdie avoit perdu mouvement, sentiment, et chaleur, effet du lit tendre, flexible, et douillet sur le quel mon pauvre individu reposoit.

Cette aventure quoique comique ne m'a pas égayé. Elle m'a donné matière aux réflexions les plus noires. Je me suis apperçu que j'étois dans un endroit où si le faux paroissoit vrai, les réalités devoient paroître des songes; où l'entendement devoit perdre la moitié de ses privilèges; où la phantaisie échauffée devoit rendre la raison victime ou de l'espérance chimérique, ou de l'affreux désespoir. Je me suis d'abord mis sur mes gardes pour tout ce qui concernoit cet article, et j'ai pour la première fois de ma vie à l'âge de quarante ans, appellé à mon secours la philosophie, dont j'avois tous les germes dans l'ame, et dont il ne m'étoit pas encore arrivé l'occasion d'en faire une, ni usage. Je crois que la plus grande partie des hommes meurent

sans avoir jamais pensé. Je me suis tenu sur mon séant jusqu'au frapper de huit heures : les crépuscules du nouveau jour paroissoient ; le Soleil devoit se lever à neuf heures et un quart ; il me tardoit de voir ce jour : un pressentiment intérieur que je tenois pour infaillible m'assuroit qu'on me viendroit chercher d'abord, et je brûlois des désirs de vengeance, que je ne me dissimulois pas. Je me voyois à la tête du peuple pour pulvériser le gouvernement, et je ne pouvois pas me contenter d'ordonner à des bourreaux le carnage de mes oppresseurs ; mais c'étoit moi-même qui devoit en faire le massacre. Tel est l'homme, et il ne se doute pas que ce qui tient ce langage dans lui n'est pas la raison, mais sa plus grande ennemie, la colère.

J'ai attendu moins de ce que je me sentois disposé à attendre, et voilà un premier motif de calme des fureurs. A huit heures et demi le profond silence de ces lieux, enfer de l'humanité vivante, fut rompu par le glapissement des verroux aux vestibules des corridors qu'il falloit passer pour parvenir à mon cachot. J'ai aperçu le guichetier devant ma grille qui me demanda si j'avois le

tems

tems de penser à ce que je voulois manger. Je lui ai répondu, sans relever sa raillerie, que je voulois une soupe au ris, du boulli, du rôti, des fruits, du pain, du vin, et de l'eau: j'ai vu ce butor étonné de ne pas entendre les plaintes auxquelles il s'attendoit. Après s'être arrêté une minute, voyant que je ne lui disois rien, et sa dignité ne lui permettant pas de me demander si je voulois autre chose, il s'en alla; mais un quart-d'heure après il reparut, et me dit qu'il s'étonnoit que je ne voulusse pas avoir un lit, ce qu'il me falloit, puisque si je me flattois de n'avoir été mis là que pour une nuit je me trompois. Je lui ai répondu qu'il me feroit plaisir en me portant ce qu'il me croyoit nécessaire. *Où faut-il*, me dit-il, *que j'aille le chercher?* Je lui ai dit d'aller chez moi, et de me porter tout. Il me donna pour lors un morceau de papier, et un crayon. J'ai demandé par écrit lit, chemises, bas, robe de chambre, bonets, peignes, pantoufles, fauteuil, table, miroir, rasoirs, et nommément les livres que *Messer grande* avoit trouvé sur la tablette près de mon lit, outre le papier, plumes, et ancre. A la lecture que je lui ai fait de ces articles, car il ne savoit

Après le départ du gardien, pour voir un peu de jour, & pour ne pas manger à l'obscur, car toute espèce de lumière artificielle étoit défendue, j'ai placé ma table près du trou, par où entroit la petite lueur qui venoit de la lucarne. J'étois à jeun précisément depuis quarante-cinq heures, mais je n'ai pu avaler que du riz. J'ai passé la journée sans fureur sur mon fauteuil, ne sentant que l'ennui, désirant le lendemain, & m'accommodant déjà l'esprit à la destinée prétendue convenable qu'on m'avoit annoncée. J'ai passé la nuit sans dormir au bruit que les rats bondissans faisoient dans le galetas, et en compagnie de l'horloge de S. Marc qui me paroissoit frapper dans mon cachot. Une espèce de tourmens dont je trouverois dans mes lecteurs peu de juges me faisoit une peine insoutenable : c'étoit un millier de puces qui s'en donnoient, à cœur joie, sur tout mon corps, avides de mon sang, et de ma peau qu'ils perçoient avec un acharnement dont je n'avois point d'idée. Ces insectes me donnoient des convulsions, me causoient des contractions spasmodiques dans les nerfs; ils m'empoisonnoient le sang.

Le

je voulois manger dans le jour suivant, parceque la seule heure à laquelle il pouvoit monter là-haut, étoit à la pointe du jour: il finit par me dire que *l'illustrissimo signor [illegible]* avoit effacé de ma note tous les livres que j'avois ordonné en lui disant qu'il m'en [illegible] des convenables à mon état actuel. Je lui ai ordonné de le remercier de ma part de ce qu'il ne m'avoit fait mettre en compagnie de personne. Il me répondit qu'il fera ma commission, mais que j'avois tort de me moquer, puisque je devois sentir qu'on ne m'avoit mis tout seul que pour me rendre la prison plus pénible. Il avoit raison, et je m'en suis bien apperçu quelques jours après. J'ai reconnu, qu'un homme, mis dans l'impossibilité de s'occuper, et enfermé tout seul dans un endroit quasi obscur, où il ne peut appeller personne, et où il ne voit qu'une fois en vingt quatre heures, celui qui lui porte sa nourriture doit se trouver dans un vrai enfer. La compagnie d'un assassin, d'un fou, d'un malade puant, d'un ours, d'un tigre, est préférable à une solitude de cette espèce; elle désespère: mais on ne peut le savoir qu'en ayant fait l'expérience.

Après

Après le départ du gardien, pour voir un peu de jour, et pour ne pas manger à l'obscur, car toute espèce de lumière artificielle étoit défendue, j'ai placé ma table près du trou par où entroit la petite lueur qui venoit de la lucarne. J'étois à jeun précisément depuis quarante-cinq heures, mais je n'ai pu avaler que du ris. J'ai passé la journée sans fureur sur mon fauteuil ne soupirant que l'ennui, désirant le lendemain pour m'accommoder l'esprit à la lecture prétendue convenable qu'on m'avoit annoncée. J'ai passé la nuit sans dormir au bruit que les rats bondissans faisoient dans le galetas, et en compagnie de l'horloge de S. Marc qui me paroissoit frapper dans mon cachot. Une espèce de tourment dont je trouverai dans mes lecteurs peu de juges me faisoit une peine insoutenable : c'étoit un million de puces qui s'en donnoient à cœur joie sur tout mon corps, avides de mon sang, et de ma peau qu'ils perçoient avec un acharnement dont je n'avois point d'idée. Ces insectes me donnoient des convulsions, me causoient des contractions spasmodiques dans les nerfs, et m'empoisonnoient le sang.

Le lendemain à la pointe du jour le gardien parut, fit faire mon lit, balayer et nettoyer; lorsqu'un de ses archers me présenta de l'eau pour me laver les mains, le gardien qui vit que je voulois sortir, m'avertit que cela ne m'étoit pas permis. J'ai vu deux livres, et je me suis abstenu de les voir pour me garantir d'un premier mouvement peut-être de dédain, qu'il n'auroit pas manqué de [illegible]. Après m'avoir laissé ma mangeaille et m'avoir coupé deux citrons, il partit.

Ayant à peine mangé ma soupe chaude je mis ces livres contre la lumière du trou, et j'ai vu qu'il ne me seroit pas difficile de lire. L'un de ces livres étoit la *cité mystique de Sœur Marie de Jésus appelée d'Agréda*, dont je n'avois nulle idée. Le second étoit d'un jésuite dont j'ai oublié le nom: il établissoit une nouvelle adoration particulière dirigée au cœur de notre seigneur J. C. De toutes les parties humaines de notre divin médiateur c'étoit celle-là, que selon cet auteur on devoit particulièrement adorer. Idée singulière d'un fou ignorant, dont je n'ai pas pu souffrir la lecture; car le cœur ne me paroissoit pas un viscère plus respectable du pou-

mois je m'appercevois de la peste que ce livre avoit communiquée à mon esprit affoibli par la mélancolie, et par la mauvaise nourriture. Mes rêves extravagans me faisoient rire lorsqu'éveillé je les récapitulois, quoiqu'il me prenoit envie de les écrire, et si j'eusse eu le secrétaire j'aurois peut-être produit de mon un ouvrage encore plus fou que celui que M. de Cavilli m'avoit envoyé. Depuis ce temps-là j'ai vu combien se trompent ceux qui attribuent à l'esprit de l'homme une certaine force, elle n'est que relative ; où l'homme qu'ils étudieront bien ne trouveront en lui misère que foiblesse) j'ai vu que lorsqu'il arrive rarement que l'homme devienne fou il est pourtant quelquefois chose très facile. Notre jugement est comme la poudre à canon, quoiqu'il soit très facile de l'enflammer elle ne s'enflamme cependant jamais à moins qu'on ne lui mette le feu ; ainsi que six verres à boire qui ne se casseront jamais à moins qu'on ne les casse : les livres de cette espagnole est ce qu'il faut pour faire devenir fou un homme, mais il faut l'administrer ce poison lorsqu'il est empoisonné seul, et sans nul moyen de s'occuper

Dans l'année 1767 en allant de Pampelune à Madrid mon voiturier s'arrêta pour dîner dans une ville de la vieille Castille, dont considérant la tristesse et la laideur il me vint envie de savoir le nom. [illegible] j'eus quand on m'a dit que c'étoit Agreda! c'étoit là où la tête de cette sainte folle étoit accouchée du chef-d'œuvre que si je n'eusse jamais eu à lire, sans M. de Cavalli je n'aurois jamais lu. [illegible] où [illegible] écrit [illegible] dont les pères de l'ordre [illegible] seroient tous été saints: il m'a dit, et ce n'étoit vrai, que l'Espagne sollicitoit à Rome sa canonisation avec celle du bienheureux Palafox. Ce fut peut-être cette cité mystique qui donna le talent au père Malagrida d'écrire la vie de sainte Anne, que le saint esprit lui dicta aussi; mais le pauvre jésuite dut en souffrir le martire: raison plus forte pour lui procurer la canonisation lorsque la compagnie ressuscitera, et retournera dans son ancienne splendeur.

Au bout de neuf à dix jours je n'ai eu plus d'argent. Le gardien me demanda où il devoit aller en prendre, et je lui ai répondu laconiquement *nulle part*, ce qui dé-

plai-

plaisoit à cet homme avare et bavard étoit mon silence. Le lendemain il me dit que le tribunal m'assignoit cinquante sous par jour, dont il devoit être le caissier, et dont il me rendroit compte tous les mois, et feroit l'usage que je lui ordonnerois de mes épargnes. Je lui ai dit de me porter deux fois par semaine la gazette de Leide, et il me répondit que ce n'étoit pas permis. Ces cinquante sous par jour étoient plus qu'il ne me falloit, puisque je ne pouvois plus manger: l'extrême chaleur, et la diète m'avoient rendu languissant: c'étoit le tems de la canicule; et la force des rayons du Soleil qui dardoient les plombs me rendoient la chambre une étuve: la sueur qui sortoit de mon corps ruisseloit sur le plancher à droite et à gauche de mon fauteuil, où il me sembloit de me soulager en me tenant tout nu.

Au bout de quinze jours que je n'allois à la selle, j'y fus, et j'ai cru de mourir des douleurs dont je n'avois pas d'idée; ce fut la maladie des hémorroïdes internes qui me prit alors, et dont je ne suis plus guéri: ce souvenir, qui me rapelle le tems qui en fut la cause, ne vaut rien pour me la faire chérir. Si la physique ne nous donne pas ces bons

remèdes pour guérir des maux, elle nous fournit au moins des moyens sûrs d'en acquérir. On fait grand cas en Russie de cette maladie là, jusqu'à faire compliment à ceux qui en sont attaqués. Des violens frissons me firent connoître dans le même jour que j'étois assailli par la fièvre : j'ai gardé le lit, et le lendemain je n'ai rien dit ; mais le surlendemain, lorsque le gardien trouva pour la seconde fois mon dîner tel qu'il me l'avoit porté, me demanda comment je me portois ; et je lui ai répondu que cela alloit fort bien ; il me parla alors avec emphase des avantages que les prisonniers avoient lorsqu'ils étoient malades, que le tribunal leur fournissoit gratis médecin, médecines et chirurgien, et qu'il seroit tort de ne pas lui donner mes ordres, puisqu'il étoit sûr que j'étois malade. Je ne lui ai rien répondu, mais malgré cela il retourna trois heures après sans aucun de ses satellites, une bougie à la main, suivi d'une figure grave et imposante, qui me fit d'abord connoître le médecin.

J'étois dans l'ardeur de la fièvre, et c'étoit le troisième jour qu'elle me brûloit le sang : il me fit des interrogations, et je ne lui ai répondu autre chose, si non qu'au con-

confesseur, et au médecin je ne parlois que tête à tête : il dit alors au gardien de sortir; et le gardien ne l'ayant pas voulu, il partit avec lui après m'avoir dit que j'étois en danger de mort. Le fait est que j'enrageois, et que je ne me souciois pas de vivre. Je ressentois aussi quelque satisfaction dans cette démarche qui pouvoit démontrer aux cruels, qui me condamnoient à une prison pareille, leur procédé inhumain.

Quatre heures après j'ai entendu le bruit des verroux, et j'ai vu le même médecin qui tenoit la bougie lui-même, et le gardien resté dehors. J'étois dans la plus grande langueur, et je jouissois d'un véritable repos. Un vrai malade est exempt des tourmens de l'ennui : j'ai ressenti une vraie satisfaction en voyant le gardien resté dehors. Je ne pouvois souffrir la vue de cet homme depuis l'application du collier de fer.

Dans un petit quart d'heure j'ai informé le médecin de tout : il me dit que si je voulois recouvrer ma santé il falloit éloigner de moi la tristesse; et je lui ai répondu qu'il n'avoit qu'à écrire la recette pour une pareille opération, et la donner au seul apothicaire qui pouvoit exécuter son ordonnance. J'ai

exagéré contre le cœur, ou pour mieux dire contre le livre du cœur de Jesus; et contre la cité mystique qui dans l'ardeur de la fiévre me faisoit égarer dans ses mêmes délires; et il me plait, en convenant que ces deux drogues m'avoient donné les hémorroïdes, et la fiévre : il me quitta en m'assurant qu'il ne m'abandonnera pas, après m'avoir fait lui-même une fort-longue limonade qu'il mit à côté de moi, dont il me pria de boire souvent. J'ai passé la nuit toujours assoupi, et rêvant des extravagances mystiques.

Le matin deux heures plus tard que d'ordinaire je l'ai vu avec le gardien, et avec un chirurgien qui me saigna d'abord du bras; il me laissa une médecine qu'il me dit de prendre le soir, et une bouteille de bouillon fort léger : il me dit qu'il avoit obtenu la permission de faire transporter mon lit dans le galetas, où la chaleur étoit moindre, grace qui positivement m'épouvanta à cause des rats, que j'abhorrois plus que la mort : il ne trouva point à redire à la raison de mon refus; mais ce qui me consola, et qui vraiment mit la médecine dans toutes mes bonnes graces fut qu'il jetta hors du cachot les deux mauvais livres, et me donna à leur place Boece.

Sans

Sans connoître cet auteur j'en avois la plus grande idée; mais n'ai pu commencer à le lire que deux semaines après. Pour savoir ce qu'il vaut il faut le lire dans la situation où j'étois. Personne ni avant ni après lui est parvenu à fournir un baume pareil aux esprits affligés. Seneque à côté de lui devient petit.

Plusieurs clystères d'eau d'orge me guérirent en huit jours de la fiévre, et calmèrent l'autre cruelle incommodité, et huit jours après l'appetit vint. Au commencement de Septembre je me portois bien: je n'endurois autre mal réel qu'une extrême chaleur, les puces, et l'ennui, car je ne pouvois pas lire Boece toute la journée. Lasgaris dien me dit que je pouvois sortir du cachot pour me laver, et marcher tandis que ses gens faisoient mon lit, et balayoient à force, seul moyen de diminuer la maudite vermine qui se nourrissoit de mon sang. Cette promenade de cinq minutes que je faisois tous les matins dans le galetas, et avec violence me paroissoit une grace essentielle. C'étoit peut-être un ordre que le sécrétaire avoit donné, ou c'étoit un arbitre du gardien, s'il étoit vrai que ce ne fut pas permis. Le fait

 est

eſt qu'il ne me donna cette permiſſion que le premier de Septembre, lorsque m'ayant rendu compte de l'argent qui lui étoit reſté de la dépenſe du mois d'Août, il ſe trouva mon débiteur de vingt cinq à trente livres: je lui ai dit qu'il n'avoit qu'a employer cet argent à faire célébrer des meſſes ſelon mon intention. Il me remercia d'un ſtyle comme ſi c'eut été lui-même le prêtre qui devoit les dire. En me voyant par cet acte de dévotion gratifié de la permiſſion de cette courte promenade où je me voyois de bout, j'ai ſuivi à faire la même choſe tous les mois; mais je n'ai jamais vu la moindre quittance de prêtre qui auroit pu avoir reçu mes aumônes. Tout ce que mon gardien a pu faire de moins injuſte fut de s'approprier mon argent, et de prier Dieu pour moi lui-même.

J'ai pourſuivi dans cet état à me flatter tous les jours d'être renvoyé chez moi: je ne me couchois jamais ſans une eſpèce de certitude qu'on viendroit le lendemain me dire que j'étois libre; mais lorsque toujours fruſtré dans mon eſpoir, je réfléchiſſois qu'on auroit pu m'avoir fixé un terme, je décidois que ce ne pouvoit pas être au-delà du dernier

jour de Septembre, puisque dans ce jour là les inquisiteurs régnants finissoient leur année : ce qui me faisoit croire que la chose seroit ainsi étoit que je n'avois jamais vu personne ni juge, ni secrétaire qui fut venu pour m'examiner, pour me convaincre que j'avois mérité cette punition. Il me paroissoit que cela fut indispensable, et qu'on n'avoit pu négliger ce devoir que parceque mes juges qui devoient savoir que je n'avois manqué en rien, n'avoient par conséquent rien à me dire; et qu'ainsi ne me tenant là que pour la forme, et en grace de leur réputation ils auroient ordonné ma délivrance à la fin de leur cours. Je me sentois même en état de leur pardonner l'injure qu'ils m'avoient fait; car une fois qu'ils avoient commis la faute de me faire enfermer ils ne me devoient pas tenir moins de neuf à dix semaines; car autrement ils auroient donné motif au monde de juger qu'ils s'étoient trompés, ou qu'ils ne m'avoient mis là qu'à cause de quelques fredaines incompétentes. J'étois donc sûr de sortir de-là tout au plus tard le premier d'Octobre, à moins qu'ils ne m'oubliassent, ce que je ne pouvois pas mettre en ligne de compte; ou qu'ils ne me laissassent à l'arbitre

de

de leurs successeurs, qui n'auroient su que faire de moi; car ils n'auroient pu leur communiquer le moindre crime de ma part. Je trouvois impossible qu'ils m'eussent condamné, et écrit ma sentence; car selon mon système cela ne pouvoit pas se faire sans me parler, sans me la communiquer: celui de la savoir en même tems que son crime est le droit incontestable de tout criminel, auquel notre religion nous dit que Dieu même devenu notre juge se soumettra dans le jour *novissime*. Tels étoient mes raisonnemens, et tels sont ceux de tous les prisonniers qui ne se sentent pas criminels: on se figure immancable ce qu'on désire, Arioste dit: *il miser suole dar facile credenza à quel che vuole;* et Seneque dans une de ses tragédies l'a dit encore plus élégamment *quod nimis miseri volunt hoc facile credunt*.

Mon raisonnement n'avoit pas lieu vis à vis des regles du tribunal qui se distingue de tous les tribunaux de la terre, et qui ne fait pas profession d'une certaine politesse. Quand il procède contre un délinquant il est déjà sûr qu'il l'est: quel besoin a-t-il donc de lui parler? Et quand il l'a condamné quelle nécessité y a-t-il de lui donner la mauvaise

nouvelle de la ſentence ? Son conſentement n'eſt pas néceſſaire : il vaut mieux, dit-on, de le laiſſer eſpérer : ſi l'on lui en rendit compte, il ne réſteroit pas pour cela en priſon une ſeule heure de moins : celui qui eſt ſage ne rend compte à perſonne de ſes affaires : et juger, et condamner ſont les affaires du tribunal, dont le coupable ne doit pas ſe mêler. Je ſavois en partie ſes uſages ; mais il y a ſur la terre des choſes qu'on ne peut dire de bien ſavoir que lorsqu'on les ſait par expérience. Si entre mes lecteurs il s'en trouve quelqu'un auquel ces regles paroiſſent injuſtes, je lui pardonne parceque vraiment elles n'en ont pas mal l'apparence ; mais il faut qu'il ſache qu'étant d'inſtitution elles deviennent juſtes ou du moins néceſſaires, parcequ'un tribunal pareil ne ſauroit ſubſiſter que par elles. Ceux qui les tiennent en vigueur ſont des ſénateurs choiſis entre les plus qualifiés, et reconnus pour les plus vertueux. Elus à couvrir ce poſte éminent ils doivent jurer de faire ce que les premiers inſtituteurs ont preſcrit à ceux qui y préſident ; et ils n'y manquent pas, quoique quelque-fois en ſoupirant. Il n'y a que ſept à huit ans que je fus témoin des ſoupirs d'un

d'eux,

d'eux, très-honnête homme, dans le cas qu'il dut faire étrangler sommairement un chef boute-feu qui mettoit en alarme toute la ville de Muran: ce sénateur avec un cœur bon, et un esprit juste ne se croyoit maître de rien; il n'osoit pas croire d'être inquisiteur d'état; il disoit *je sers le tribunal*: je crois qu'il devoit avoir une espèce de sentiment de vénération pour la table, et pour les trois fauteuils qui le forment. Un fort désagrément que j'ai eu dans l'année 1782 m'a excitée à une vengeance: je me suis satisfait sans blesser les lois; mais je me suis rendu ennemie toute la noblesse, qui a fait cause commune: je lui ai donné volontairement un éternel adieu: sans ce puissant motif je n'aurois jamais eu la force de m'éloigner de ma patrie; car j'étois tant accoquiné, comme dit Montagne, à tous les gros plaisirs que l'homme peut s'y procurer que peu différent d'un cochon je croupissois délicieusement: et voilà comment les hommes font souvent du bien à quelqu'un sans l'intention de lui en faire.

Le dernier de Septembre j'ai passé la nuit sans pouvoir fermer les yeux; impatient de voir paroître le jour dans le quel je me

sen-

ſentois ſûr de retourner chez moi. Mais le jour parut, Laurent vint, et ne me dit rien de nouveau. J'ai paſſé cinq ou ſix jours dans la rage, dans le déſeſpoir. J'ai cru qu'il ſe pouvoit que par des raiſons que j'ignorois on eut décidé de me tenir là pour tout le reſte de mes jours. Cette idée affreuſe me fit rire; car je ſavois d'être le maître de n'y reſter que très peu de tems, une fois que j'euſſe pu me réſoudre à me procurer la liberté au riſque de ma vie.

Deliberata morte ferocior, ce fut au commencement de Novembre que j'ai formé le projet de ſortir par force d'un lieu où on me tenoit par force: cette penſée devint mon unique: j'ai commencé à chercher, à inventer, à examiner cens moyens de venir à bout d'une entrepriſe qu'avant moi pluſieurs peuvent avoir tenté; mais que perſonne ne put conduire à ſon terme.

Dans ce même tems il m'arriva un matin un accident qui me fit connoître la miſérable ſituation de mon ame. J'étois debout dans le galetas regardant en haut vers la lucarne: je voyois également la groſſe poutre. Laurent mon gardien ſortoit de mon cachot avec deux de ſes gens, lorsque j'ai vu l'énorme

poutre

poutre non pas branler, mais ſe tourner vers ſon côté droit, et ſe retourner d'abord comme elle étoit par un mouvement contraire lent, et interrompu: en même tems ayant ſenti que j'avois perdu mon à plomb je fus convaincu que c'étoit une ſecouſſe de tremblement de terre, et mes gens s'en apperçurent: je n'ai rien dit, et je me ſuis ſenti réjoui de ce phénomène. Quelques ſecondes après, ce même mouvement reparut; et je n'ai pu empêcher qu'il ne m'échappât de la bouche ces mots *un'altra, un'altra gran Dio, ma più forte.* Les archers effrayés de ce qui leur ſembla impiété d'un déſeſpéré fou, et blasphémateur s'enfuirent ſaiſis d'horreur. En m'examinant après, j'ai trouvé que je calculois entre les évenemens poſſibles l'écroulement du palais ducal compatible avec le recouvrement de ma liberté: le palais précipité devoit me jetter ſans le moindre détriment ſain, ſauf, et libre ſur le beau pavé de la place de S. Marc. C'eſt ainſi que je commençois à devenir fou. Cette ſecouſſe vint du même tremblement de terre qui écraſa dans ces mêmes jours Lisbonne.

Pour préparer mon lecteur à bien comprendre ma fuite d'un endroit pareil il faut

que

que je lui désigne le local. Ces prisons sont positivement dans ce qu'on appelle le grenier du grand palais: son toit n'étant couvert ni d'ardoises, ni de briques, mais de plaques de plomb de trois pieds carrés, et épaisses d'une ligne donne le nom *des plombs* aux mêmes prisons. On ne peut y entrer que par les portes du palais, ou par le beau bâtiment des prisons, par où on m'a fait entrer en passant le pont qu'on nomme *des soupirs*, dont j'ai déjà parlé. On ne peut monter à ces prisons qu'en passant par la salle où les inquisiteurs d'état s'assemblent: leur secrétaire en a seul la clef, que le gardien des plombs doit lui remettre d'abord que du grand matin il a fait son service aux prisonniers. On le fait à la pointe du jour parceque plus tard les archers allant, et venant seroient trop vus dans un endroit qui est rempli de tous ceux qui ont à faire aux chefs du conseil de dix qui siégent tous les matins dans la sale contigue appellée *la bussola*, par où les archers doivent passer.

Ces prisons se trouvent divisées sous l'éminence des deux faces opposées du palais: trois sont au couchant, dont la mienne étoit une, et quatre au levant. La gouttière au

bord

bord du toit de celles qui sont au couchant donne dans la cour du palais : celle au levant est perpendiculairement sur le canal *di palazzo*. De ce côté les cachots sont très-clairs, et on peut y être de bout, qualités qui manquoient à la prison où j'étois, et dont le nom étoit *il trave* la poutre. Le plancher de mon cachot étoit positivement au-dessus du plafond de la sale des inquisiteurs d'état, où ils vont presque toujours dans la nuit après la séance journalière du conseil de dix, dont tous les trois sont membres.

Informé comme j'étois de tout cela avec la parfaitte idée topographique du local, la seule voie susceptible de réussite qui se présenta à mon jugement fut celle de percer le plancher; mais il falloit avoir des instrumens, chose très-difficile dans un lieu où toute correspondence au-dehors est défendue, où on ne permet ni visites, ni commerce épistolaire avec personne. Je ne pouvois pas penser à confier à quelqu'un de ces archers d'autant plus que je n'avois pas d'argent pour le séduire. Dans certaines heures de fureur je roulois dans ma tête le moyen de me rendre la sortie libre en tuant le gardien, et les deux satellites qui venoient faire

mon

mon lit; mais n'ayant pas des armes je ne voyois autre moyen que celui de les étrangler à belles mains en leur ſuppoſant toute la complaiſence néceſſaire à l'exécution. Un archer étoit toujours dehors à la première porte, qu'il n'ouvroit que lorsque ceux qui vouloient ſortir lui donnoient le mot de paſſe: outre cela il étoit prêt a accourir au moindre bruit. Mon ſeul plaiſir étoit celui de me repaître de projets chimériques tous tendants au recouvrement de ma liberté ſans laquelle je ne voulois pas de la vie. Je liſois toujours Boece; mais j'avois beſoin de ſortir dé-là, et dans Boece je ne trouvois pas le moyen: j'y penſois toujours parceque j'étois perſuadé de ne pouvoir le trouver qu'à force d'y penſer. Je crois encore aujourd'hui que lorsque l'homme ſe met dans la tête de venir à bout d'un projet quelconque, et qu'il ne s'occupe que de cela il doit y parvenir malgré toutes les difficultés: cet homme deviendra grand Viſir, il deviendra Pape, il culbutera une monarchie, pourvû qu'il s'y prenne de bonne heure; car l'homme arrivé à l'âge mépriſé par la fortune ne parvient à rien, et ſans ſon ſecours on ne peut pas eſpérer de réuſſite. Il s'agit de compter

ſur

ſur elle, et en même tems de déſirer ſes revers; mais c'eſt un calcul politique des plus difficiles.

A la moitié de Novembre le gardien me dit que *Meſſer grande* avoit entre ſes mains un détenu, et que le ſecrétaire nouveau *circoſpetto* Pierre-Buſinello lui avoit ordonné de le mettre dans le plus mauvais de tous les cachots, et que par conſéquent c'étoit avec moi qu'il alloit le mettre: il m'aſſura qu'il lui avoit repréſenté que j'avois regardé comme une grace celle d'avoir été mis tout ſeul, et qu'il lui avoit répondu que je devois être devenu plus ſage en quatre mois que j'étois là. Cette nouvelle ne me fit pas de peine, et je n'ai pas trouvé désagréable celle qui m'annonçoit le changement du ſecrétaire. Ce M. de Buſinello étoit un brave homme que j'avois connu à Londres Réſident de la République; mais je me ſuis montré indifférent à l'une auſſi bien qu'à l'autre de ces nouveautés.

Une heure après la cloche de *Terza* j'ai entendu le ſifflement des verroux, et j'ai vu Laurent ſuivi de deux archers qui tenoient avec des menottes un jeune homme qui pleuroit. On l'enferma chez moi, et on s'en

alla sans dire le moindre mot. J'étois sur mon lit dans la petite alcove, ou il ne pouvoit pas me voir: sa surprise m'amusa. Ayant le bonheur d'avoir une taille de cinq pieds il se tenoit de bout en regardant attentif mon fauteuil qu'il croyoit préparé pour lui: il vit sur la hauteur d'appui Bocce: il essuya ses pleurs, l'ouvrit, et le rejetta avec dépit, lorsqu'il vit que c'étoit du latin. Il fit le tour du cachot, et étonné de trouver des hardes, il fut vite à l'alcove, où une foible lueur lui fit voir un lit: il mit alors la main sur moi qu'il retira en me demandant pardon, lorsqu'il entendit le son de ma voix: je lui ai dit de s'asseoir, et le lecteur peut s'imaginer que notre connoissance fut bien tôt faite. Il me dit qu'il étoit natif de la ville de Vicence, et que son père quoique pauvre cocher, l'avoit envoyé à l'école, où ayant apris à écrire il s'étoit trouvé en état à l'âge de onze ans d'entrer dans la boutique d'un perruquier: en quatre ans il avoit apris à peigner perruques, et cheveux assez bien pour aller servir M. le comte.... en qualité de valet de chambre. Il me dit en soupirant que deux ans après la fille unique du comte fut retirée du couvent, et qu'en peignant se beaux

cheveux

cheveux il en étoit devenu amoureux comme elle de lui; et que ne pouvant résister ni l'un ni l'autre à la violence de leur ardeur ils s'étoient donné la foi de mariage, et avoient laissé après cela un libre cours à la nature, au moyen de quoi la jeune comtesse qui avoit dixhuit ans étoit devenue grosse. Une vieille servante de la maison fort-dévote avoit découvert leur intelligence, et l'embonpoint criminel de sa maîtresse, et après avoir su lui faire confesser tout, lui avoit dit qu'elle étoit obligée en conscience de tout découvrir au comte père: la coupable avoit assurée la vieille que dans la semaine même elle le lui feroit dire par son confesseur; et sous cette condition elle lui avoit promis silence. Il me dit qu'au lieu de penser à cette vaine démarche ils avoient pris le parti de s'enfuir, et d'aller vivre à Milan sûrs, et contents: la demoiselle sa femme s'étoit déjà emparée d'une somme d'argent, et de quelques diamans de feu sa mère, et ils devoient partir ensemble au commencement de la nuit lorsque le comte l'appella, lui donna une lettre, et l'envoya à Venise pour la remettre à la personne à laquelle elle étoit adressée: il me dit que le comte lui avoit parlé avec tant de bonté, et si tran-

quil-

quillement qu'il n'eut aucun motif de soupçonner la fraude. Il n'avoit eu le tems que d'aller dans sa chambre pour prendre son manteau, et il n'avoit dit adieu à sa belle qu'en passant en l'assurant qu'il seroit de retour le lendemain, sur quoi elle s'étoit évanouie. Il étoit arrivé à Venise en moins de huit heures; il avoit porté la lettre à son adresse; il avoit reçu la réponse, il étoit allé à l'hôtellerie pour manger, et pour retourner d'abord à Vicence; mais en sortant du cabaret les archers l'avoient pris, et l'avoient mis dans leur corps de garde, où ils l'avoient tenu jusqu'au moment qu'ils l'avoient conduit là où il se voyoit.

C'étoit un fort-joli garçon sincère, honnête, et amoureux à outrance: il ne faisoit que réfléchir au sort de la jeune comtesse qu'il plaignoit plus qu'il ne se plaignoit: il me demanda en pleurant s'il pouvoit la regarder comme sa femme, et je l'ai vu désespéré, lorsque je lui ai dit qu'elle ne l'étoit pas: il défendit sa cause vis à vis de moi par des raisons tirées du code de la nature qui lui paroissoient saintes, et toutpuissantes; et je crois qu'il m'a supposé un peu fou lorsque je lui ai dit que la nature ne pouvoit mener

l'homme

l'homme qu'à faire de sottisses. Il croyoit qu'on retourneroit pour lui porter à manger, et un lit, mais je l'ai désabusé, et j'ai deviné.

Je lui ai donné à manger, mais il n'a pu rien avaler: il me parla de sa maîtresse toute la journée toujours pleurant: il me faisoit la plus grande pitié; et cette pauvre fille étoit déjà vis à vis de moi plus que justifiée. Si les inquisiteurs d'état se fussent trouvés invisibles dans mon cachot présents à tout ce que ce pauvre garçon m'a dit, je suis sûr encore aujourd'hui qu'ils l'auroient non seulement renvoyé, mais marié sans faire attention ni aux lois ni aux usages: je lui ai donné ma paillasse; car je n'ai pas voulu d'un jeune homme amoureux dans mon lit. Il ne connoissoit pas la grandeur de sa faute, ni le besoin que le comte avoit qu'on lui donnât une punition secrète pour sauver l'honneur de sa famille.

Le lendemain on lui porta une paillasse, et un manger de quinze sous que le tribunal lui passoit par charité. J'ai dit au gardien que mon dîner suffisoit pour tous les deux, et qu'il pouvoit employer ce que le tribunal passoit à ce garçon pour lui faire célébrer

trois

trois messes par semaine. Il s'en chargea volontiers, fit compliment au garçon de ce qu'il étoit avec moi, lui ordonna de me respecter, et nous dit que nous pouvions nous promener dans le galetas pour la demi heure qu'il lui falloit pour faire servir les autres prisonniers. J'ai accepté cette grace, et j'ai trouvé cette promenade excellente pour ma santé, et essentielle pour mon project de fuite qui parvint à sa maturité en onze mois. J'ai vu plusieurs vieux meubles jettés sur le plancher à droite, et a gauche de deux caisses, et devant un grand tas de cahiers: j'en ai pris cinq à six pour m'amuser à les lire. C'étoient des procès tous criminels que j'ai trouvé très-amusants; lecture pour moi d'une nouvelle espèce; interrogations sugestives, réponses singulières sur des séductions de vierges, des galanteries défendues vis à vis des gouverneurs, des confesseurs, des maîtres d'école, et des pupilles: il y en avoit de deux ou trois siècles d'ancienneté, dont le style, et les moeurs me firent passer assez agréablement des journées entières. Dans les meubles qui étoient par terre j'ai vu une bassinoire, une chaudière, une pêle à feu, des pincettes, deux vieux chandeliers, des

pots

pots de terre, et une seringue d'étain. J'ai jugé que quelqu'illustre prisonnier peut avoir mérité d'être distingué par la permission de faire usage de ces meubles. J'ai vu aussi une espèce de verrou tout droit gros comme mon pouce, et long plus d'un pied et demi. Je n'ai touché à rien de tout cela; le tems n'étoit pas encore venu de jetter des dévolus sur quelque chose.

Mon camarade un beau matin vers la fin du mois me fut enlevé. On l'a condamné dans les prisons appellées *les quatre*. Elles sont dans l'enceinte du bâtiment des prisons, et elles appartiennent aux inquisiteurs d'état. Les prisonniers qui sont là ont l'agrément de pouvoir appeller les gardiens quand ils en ont besoin; elles sont obscures; mais on leur accorde une lampe; tout est marbre, et on n'y craint pas le feu. J'ai su long-tems après qu'on a tenu là dedans ce pauvre garçon cinq ans, et qu'on l'a envoyé après à Cerigo, qui est l'ancienne Cythère, île appartenante à la république de Venise, située à la fin de l'Archipel, la plus éloignée de toutes les possessions du grand conseil. On envoye là à terminer leurs jours tous les coupables en fait de galanterie, qui ne sont pas d'un sang qui mé-

mérite des égards : cette île est la patrie de Venus selon la mythologie ; et il est singulier que les venitiens l'aient choisie pour la terre d'exil de toute la famille de la déesse, et que ce soit pour la déshonorer, tandis que les anciens ses dévots y alloient pour lui rendre hommage, et pour se livrer à tous les plaisirs. J'ai doublé le cap de cette île l'année 43 allant à Constantinople, et je suis descendu pour y voir la misère qui n'empêche pas cependant que l'air ne soit embaumé par les délicieux parfums des fleurs, et des herbes, que le climat ne soit des plus doux, que le muscat ne soit plus estimé que celui de Chypre, que les femmes n'y soient toutes belles, et que tous les habitans n'y brûlent d'amour jusqu'au dernier moment de leur vie. La république y envoye tous les deux ans un noble pour la gouverner avec le titre de provediteur, qui ayant besoin de se pourvoir lui-même ne manque pas de réaliser son titre. Je n'ai jamais pu savoir si ce garçon y est mort : il m'a tenu bonne compagnie ; et je m'en suis apperçu lorsque resté seul je suis retombé dans la tristesse.

Le privilége de me promener une demi heure dans le galetas m'est resté ; j'ai examiné

tout

tout ce qu'il y avoit: un caisson étoit rempli de beau papier, de cartons, de plumes d'oie non taillées, et de pelotons de ficelle. L'autre étoit cloué. Un morceau de marbre noir, poli, épais d'un pouce, long six, et large trois intéressa ma vue: je l'ai pris sans aucun dessein, et je l'ai placé sous mes chemises dans le cachot.

Huit jours après le départ de ce garçon, Laurent me dit qu'il y avoit apparence que j'aurois un nouveau camarade. Cet homme qui à fond n'étoit qu'un bavard, commença à s'impatienter de ce que je ne lui faisois jamais aucune question: son devoir étoit de ne pas l'être, et ne pouvant pas faire parade avec moi de sa réserve, car je ne me montrois curieux de rien, il s'imagina que je ne l'interrogeois jamais, parceque je supposois qu'il ne savoit rien: son amour propre se trouva lésé, et pour me faire voir que je me trompois, il commença à jaser non interrogé.

Il me dit qu'il croyoit que j'aurois souvent des nouvelles visites, car les autres six cachots contenoient tous deux personnes qui n'étoient pas faites pour être envoyées aux *Quatre*. Après une longue pause, voyant que je ne lui demandois pas ce que c'étoit que

cette distinction, il me dit qu'aux *quatre* il y avoit pêle-mêle toute sorte de gens dont la sentence quoiqu'à eux non connue étoit écrite : il poursuivit à me dire que ceux qui étoient comme moi sous les plombs, confiés à lui, étoient tous des personnes de la plus grande distinction, et criminels de ce qu'il étoit impossible que les curieux devinassent. *Si vous saviez monsieur quels sont les compagnons de votre sort ! Vous vous étonneriez; car il est vrai qu'on dit que vous êtes un homme d'esprit; mais vous me pardonnerez. Vous savez que ce n'est rien qu'avoir de l'esprit pour être traité ici.... vous m'entendez.... cinquante sous par jour c'est quelque chose. On donne trois livres à un patricien, et je dois le savoir je pense, puisque tout passe par mes mains.* Ici il me fit son propre éloge tout composé de qualités négatives : il me dit qu'il n'étoit ni voleur, ni brutal, ni méchant, ni menteur, ni traître, ni ivrogne, ni avare comme tous ses prédécesseurs, il me dit que si son père l'eût envoyé à l'école, il auroit apris à écrire, et qu'il seroit au moins *Messer grande*, puisque S. E. André D..., qui à son tour étoit toujours inquisiteur d'état l'estimoit beaucoup, et qu'il avoit une femme qui n'avoit que vingt-quatre

ans,

tour, et que c'étoit elle-même qui me faisoit à manger. Il me dit que j'aurois le plaisir d'avoir avec moi tous les nouveaux arrivés; mais tous pour peu de jours; car lorsque le [illegible] avoit relevé d'eux ce qu'il avoit besoin de savoir de leur propre bouche, il les envoyoit à leur destination, ou aux quatre [illegible] fort, que s'ils étoient étrangers il les faisoit accompagner où on leur annonçoit l'exil. *Le [illegible] du [illegible] mon cher monsieur, est sans exemple, et il n'y en a aucun autre au monde qui prouve à son pays [illegible] plus [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] écrire ne sert à rien, et recevoir des [illegible] est une perte de tems: vous [illegible] que vous n'avez rien à faire; mais les [illegible] pas [illegible]*

Voilà à peu près la première harangue dont ce bonhomme m'a honoré. Il est [illegible] vrai m'amusa; j'ai décidé que j'aurois pu avoir un gardien beaucoup moins bête, et beaucoup plus méchant. J'ai fait plusieurs [illegible] politiques pour tirer quelque parti de sa bêtise [illegible]

Le

Le lendemain on m'amena le nouveau camarade qu'on traita le premier jour comme on avoit traité le jeune valet de chambre : j'ai appris qu'il s'agissoit de recevoir un convive inattendu, et qu'il falloit donc avoir toujours préparée une autre cuillière d'ivoire.

Cet homme, auquel je me suis d'abord montré, me fit une profonde révérence : ma barbe en imposoit encore plus que ma taille ; elle étoit déjà quatre pouces de longueur, et je m'y étois accoutumé autant qu'il [illegible]. Laurent me prêtoit souvent des ciseaux pour me faire les ongles des pieds ; mais il m'étoit défendu de couper ma barbe sous des grandes peines, et je n'avois garde de désobéir.

Mon nouveau venu étoit un homme de cinquante ans, grand comme moi, un peu courbé, maigre, à grande bouche, et longues dents, avec des petits yeux châtains, des longs sourcils rouges, une perruque ronde, et noire, et vêtu de gros drap gris. Malgré qu'il ait accepté mon dîner, il fit le réservé ; il ne me dit pas le mot de toute la journée, et je fis de même ; mais il changea de système le lendemain. On lui apporta de bonne heure un lit qui lui appartenoit, et

du linge dans un sac. Mon pauvre premier camarade sans moi n'auroit pas pu changer de chemise. Le gardien dit à cet homme qu'il avoit mal fait à ne pas mettre dans sa poche de l'argent, puisque le secrétaire lui avoit ordonné de ne lui porter que de l'eau, et du pain de munition qu'on appelle *biscotto*. Mon homme soupira, et ne répondit rien. Lorsque nous fûmes seuls, je lui ai dit qu'il mangeroit avec moi, et le vilain avare me baisa la main, et me parla ainsi.

Je m'appelle Sguazzo Nobili. Je suis fils d'un paysan qui m'envoya à l'école, où j'ai appris à écrire, et qui me laissa à sa mort sa petite maison, et le peu de terrain qui en dépendoit. Ma patrie est le Frioul à une journée au-delà d'Udine. Un torrent qu'on appelle *Corno*, et qui souvent endommageoit ma petite possession me fit prendre le parti il y a dix ans de vendre mon bien, et de m'établir à Venise. On m'en compta huit mille livres vénitiennes en beaux cequins. J'étois informé que dans la capitale de cette glorieuse république tout le monde jouissoit d'une honnête liberté, et qu'un homme industrieux, et qui avoit un capital comme le mien, pouvoit y vivre fort à son aise sans fati-

fatiguer son corps en prêtant sur gages. Sûr de mon économie, de mon jugement, et de mon savoir vivre, je me suis déterminé à faire ce même métier. J'ai loué une petite maison dans le *canal regio*; je l'ai meublée, et en vivant tout seul, et sans besoin de domestique, en me faisant moi-même mon manger, j'ai vécu deux ans avec toute ma tranquillité, devenu plus riche de deux mille livres, puisqu'en voulant bien vivre j'en avois dépensé mille pour mon entretien. J'étois sûr de devenir en peu de tems vingt fois plus riche. Dans ce tems-là un juif me pria de lui prêter deux sequins sur plusieurs livres latins bien reliés, entre lesquels j'en ai trouvé un italien dont le titre étoit *la Saggezza di Charon*. Je n'ai jamais aimé la lecture; je n'ai jamais lu que la doctrine chrétienne, mais je vous avoue que cette *Saggezza* que j'ai voulu lire m'a démontré combien l'homme a tort de ne pas se procurer des lumières en lisant. Ce livre, monsieur, que peut-être vous ne connoissez pas, est l'excellence entre tous les livres; et quand on l'a lu on connoît qu'on n'a pas besoin d'en lire d'autres, car il contient tout ce qu'il peut importer à l'homme de savoir: il le purge des préjugés contractés

dans

dans l'enfance ; il le délivre des craintes d'une vie future ; il lui fait ouvrir les yeux sur tout, et lui fournit à la fin le vrai moyen de devenir heureux, et sincèrement savant. Si vous sortez jamais d'ici, procurez-vous cette lecture, et vous aimerez toujours celui qui vous la suggere. Quelqu'un vous dit qu'elle est défendue [illegible] [illegible] discours est entièrement contre [illegible] quel homme c'étoit ; je connoissois ce livre, et j'ignorois qu'on l'eût traduit. Mais quels sont les livres auxquels on n'a fait pas cet honneur à Venise ? Charron fut ami, et admirateur de Montaigne, et voulut aller au-delà de son modèle ; il n'avoit jamais eu la moindre approbation des gens de lettres ; ces mauvais physiciens [illegible] mal. Il a donné une forme méthodique à plusieurs choses que Montaigne a touchées sans ordre, et qui jettées par un grand homme ne parurent point trop hardies ; mais Charon prêtre, et théologien fut hautement improuvé : on ne l'a pas lu, et on l'a laissé dans la fange. Le traducteur italien très-ignorant n'a pas seulement su que Saggezza est un mot inusité, mauvais dans le sens de Sabiezza. Il falloit dire Sapienza. Charon eut la folie de donner à

son

son livre le titre de celui de Salomon. Mon camarade poursuivit ainsi.

Délivré par Charon de certains scrupules, et de toutes les anciennes fausses impressions, j'ai poussé mon commerce de façon qu'en six années je me suis trouvé maître de neuf mille coquins. Il ne faut pas vous étonner de cela, car cette ville est fort-riche; mais le jeu, la débauche, et la fainéantise mettent tout le monde dans le désordre, et dans le besoin d'argent; et les sages profitent de ce que les fous dissipent.

Il y a trois ans qu'un comte [illegible], fit connoissance avec moi, et m'ayant donné pour économie près de [illegible] cent coquins, de les mettre dans mon commerce, et de lui donner la moitié de l'utilité: il n'exigea qu'une simple quittance, dans laquelle je m'engageois de lui remettre la même somme à sa réquisition. Je lui ai donné au bout de la première année soixante et quinze coquins, qui fait le quinze pour cent, et il me donna quittance; mais il se montra mécontent. Il eut tort, puisque son argent ne m'a rien produit: j'ai toujours négocié avec le mien. La seconde année par pure générosité j'en ai fait de même, et nous

sommes

sommes venus à des mauvaises paroles, de tel sorte qu'il m'a demandé la restitution de la somme; je lui ai répondu que j'en rabattrois les cent cinquante sequins que je lui avois payé; il devint furieux, il partit, et le lendemain il m'intima une extrajudiciaire exigeant la restitution de toute la somme. Un habile procureur prit ma défense, et fut faire passer deux ans, sans qu'on parvienne à la sentence; on m'a parlé d'un accommodement il y a trois mois, et je m'y suis refusé, et craignant quelque violence je me suis addressé à M. l'abbé Giust.... qui me procura la permission de M. le Duc de Mont...... ambassadeur d'Espagne, d'aller habiter sur la liste, où on est à l'abri de toute surprise. Je voulois bien rendre au comte Ser.... son argent, mais je prétendois cent sequins que j'avois dépensé pour le procès qu'il m'a intenté. Mon procureur fut chez moi il y a huit jours avec celui du comte, et je leur ai fait voir les deux cent cinquante sequins dans une bourse que j'étois prêt à leur donner, et pas le sou d'avantage. Ils sont partis tous les deux mécontens.

Il y a trois jours que M. l'Abbé Giust... me fit dire que M. l'ambassadeur avoit trouvé

bon de permettre aux inquisiteurs d'état d'envoyer chez moi leurs gens pour faire une exécution. Je ne savois pas que cela pouvoit se faire. J'ai attendu cette visite avec courage, ayant mis tout mon argent en lieu de sureté. Je n'aurois jamais pû croire que l'ambassadeur leur auroit permis de s'emparer de ma personne comme ils firent à la pointe du jour. *Messer grande* vint chez moi, et me demanda trois cent cinquante sequins ; et à ma réponse que je n'avois pas la somme il me fit amener dans une gondole, et me voilà.

Après cette narration j'ai fait plusieurs réflexions sur l'infame coquin qu'on avoit mis en ma compagnie. Je trouvois très-juste sa détention, et l'ambassadeur louable de l'avoir livré. Cet homme a passé dans son lit tous les trois jours qu'on l'a laissé avec moi : il est vrai qu'il faisoit un grand froid. Il m'a toujours ennuyé en me faisant des discours où il me citoit toujours Charon : ce fut alors que j'ai reconnu la vérité du proverbe *Guardati da colui che non ha letto che un libro solo.* J'ai bien maudit Charon et les usuriers.

Le quatrième jour une heure après *Terza* Laurent vint ouvrir le cachot, et ordonna

donna à l'autre Nobili de descendre avec lui pour parler à M. le secrétaire : je suis sorti avec Laurent pour le laisser en liberté, et en moins d'un quart d'heure je l'ai vu paroître ayant au lieu de ses boucles les miennes ; il étoit naturel de lui en demander la raison ; mais sous les plombs on ne fait rien que par réflexion : je n'ai rien dit, et ils descendirent. Il laissa le cachot ouvert, et ferma les autres portes. Une demi heure après je les ai revus, et Nobili pleuroit. Laurent me fit rire en m'ordonnant de lui remettre tout l'argent que cet homme m'avoit laissé. Nobili entra dans le cachot, et en sortit d'abord tenant entre les mains ses souliers, d'où il tira deux petits sacs de cequins qu'il porta, précédé par Laurent, au secrétaire. Ils remontèrent après, et l'usurier mit ses souliers beaucoup moins pesans, et ses boucles ; il prit son manteau, et son chapeau, et s'en alla avec Laurent qui pour lors m'enferma. Le lendemain il fit emporter ses hardes, et me dit que d'abord que le secrétaire reçut la somme, il remit ce fripon en liberté ; je n'ai plus entendu parler de lui. Je n'ai jamais su les moyens que le secrétaire employa pour obliger cet infame à confesser qu'il avoit cette somme avec lui ;

il l'a peut-être menacé de la torture ; et en qualité de menace elle peut être encore bonne.

Le premier de l'année 1756 j'ai reçu des étrennes. Laurent me porta une robe de chambre doublée de beaux renards, une couverture de soye rembourée de coton, et un sac de peau d'ours pour tenir mes pieds chauds dans le cruel froid que je sentois aussi excessif que la chaleur que j'avois endurée dans le mois d'Août. En me donnant tout cela il me dit par ordre du secrétaire que je pouvois disposer de six cequins par mois pour me faire acheter tous les livres que je voulois, et les gazettes aussi ; et que ce présent m'étoit fait par M. de Br. . . .

J'ai demandé à Laurent son crayon, et un morceau de papier, et j'ai écrit *Je suis reconnoissant à la pitié du tribunal, et à la vertu de M. de Br. . . .* Il faut avoir été dans ma situation pour comprendre les sentimens que cette aventure réveilla dans mon ame : dans le fort de ma sensibilité j'ai pardonné à mes oppresseurs, et j'ai quasi abandonné le projet de m'enfuir, tant l'homme est bon, tant le malheur l'accable, et l'avilit ; mais le sentiment excité par un moyen pareil devient

foible

foible peu de momens après son essor. Malgré les livres que je me suis procuré d'abord, mon projet étoit toujours présent à mon imagination, et j'y rapportois tous les objets qui se présentoient à ma vue dans la petite promenade qu'on me permettoit le matin dans le galetas.

Laurent me dit que M. de Br.... s'est présenté lui-même aux inquisiteurs d'état en leur demandant à genoux la grace de me faire parvenir quelque marque de sa constante amitié, si j'étois encore dans le nombre de vivans, et qu'ils lui avoient accordé ce qu'il avoit demandé.

Un matin mes yeux s'étant arrêtés sur le long verrou de fer qui étoit sur le plancher avec d'autres vieux meubles, je l'ai considéré comme une arme offensive, et défensive, et je l'ai pris, et porté dans mon cachot, en le plaçant sous mon habit. Resté seul je l'ai bien examiné, et en me le figurant bien pointu j'ai vu que ce seroit un excellent esponton, et bon à tout. J'ai pris le marbre noir, premier de mes larcins, et je l'ai reconnu pour une parfaitte pierre de touche, puisqu'après un long frottement d'un bout du verrou contre la pierre j'ai vu sur le même bout une facette.

De-

Devenu curieux de ce rare ouvrage où je me voyois nouveau, et où je me trouvois excité par l'espoir de posséder un meuble qui devoit être là dedans très-défendu, encouragé aussi par la vanité de réussir à faire une arme sans les instrumens nécessaires pour la composer, enhardi par les difficultés mêmes qui s'opposoient à sa construction; car je devois frotter le verrou presque à l'obscur sur la hauteur d'appui sans pouvoir tenir ferme la pierre qu'avec ma main gauche, et sans avoir de l'huile pour l'humecter, et émoudre plus facilement le fer que je voulois rendre pointu: je n'ai fait usage que de ma salive; et j'ai travaillé quinze jours pour affiler huit facettes piramidales qui à leur bout formèrent une pointe parfaite: ces facettes avoient un pouce et demi de longueur. Cela formoit un stilet octangulaire aussi bien proportionné qu'on n'auroit pu exiger d'avantage d'un bon taillandier. On ne peut pas se figurer la peine, l'ennui que j'ai enduré, et la patience que j'ai dû avoir à cette désagréable besogne sans autre outil qu'une pierre volante: ce fut pour moi un tourment d'une espèce *quam Siculi non invenere tyranni*. Je ne pouvois plus mouvoir mon bras droit, et mon épaule me

pa-

paroissoit désunise. Le creux de ma main étoit devenu une grande playe après que les vessies crévèrent : malgré mes douleurs je n'ai pourtant pas discontinué mon travail : je l'ai voulu voir parfait. Vain de mon ouvrage, et sans avoir décidé comme, et en quoi j'aurois pu m'en servir, j'ai pensé à le cacher dans quelqu'endroit, où il eut pu se dérober même à la perquisition : j'ai pensé de le mettre à travers la paille de mon fauteuil, mais non pas par dessus où en levant le coussin on auroit pu voir la marque dans la prominence inégale ; mais en tournant le fauteuil à la renverse ; où j'ai poussé dedans le verrou tout entier ; et si bien que pour le trouver il auroit fallu savoir qu'il y étoit.

C'est ainsi que Dieu me préparoit le nécessaire à une fuite qui devoit être admirable ; mais non pas prodigieuse. Je m'avoue vain d'en être l'auteur, mais je puis assurer le lecteur que ma vanité ne dépend pas de ce que j'ai réussi, puisque le bonheur s'en est beaucoup mêlé ; mais de ce que j'ai jugé la chose faisable, et que j'ai eu le courage de l'entreprendre.

Après trois, ou quatre jours de réflexion sur l'usage que je devois faire de mon

verrou devenu efponton gros comme une canne, et long vingt pouces, dont la belle pointe acérée me démontroit qu'il n'eft pas néceffaire de rendre le fer acier pour parvenir à la faire, j'ai vu que je n'avois qu'à faire un trou dans le plancher de mon cachot fous mon lit.

J'étois fûr que la chambre deffous ne pouvoit être que celle où j'avois vu M. de Cavalli: j'étois fûr qu'on ouvroit cette chambre tous les matins, et j'étois fûr de pouvoir me couler facilement du haut en bas dès que le trou feroit prêt, moyennant mes draps de lit, dont j'aurois fait une efpèce de corde en affurant le bout d'en haut à un chevalet de mon lit. Dans cette même chambre je me ferois tenu caché fous la grande table du tribunal; et le matin d'abord que j'aurois vu la porte ouverte, j'en ferois forti, et avant qu'on eût pu me fuivre je me ferois mis en lieu de fureté. Je penfois qu'il étoit vraifemblable que Laurent laiffât dans cette chambre un de fes archers pour garde, et pour celui-là je l'aurois d'abord tué en lui enfonçant dans le gozier mon efponton. Tout étoit bien imaginé; mais la difficulté confiftoit en ce que le trou ne pouvoit être fait ni dans

un

un jour, ni dans une semaine; je prévoyois que le fort plancher pouvoit être double, et triple, et m'occuper un, et deux mois, et que par conséquent il falloit chercher un moyen d'empêcher les archers de balayer le cachot pour tout ce tems, ce qui auroit pu leur donner des soupçons, d'autant plus que pour me délivrer des puces j'avois exigé qu'ils balayassent tous les jours: ils auroient trouvé le trou avec le balai; et j'avois besoin de la plus grande certitude que ce malheur ne m'arriveroit pas. Nous étions dans l'hiver, et je n'avois pas le tourment des puces. J'ai d'abord commencé à ordonner qu'on ne balaye pas, sans alléguer aucune raison. Quelques jours après Laurent me demanda pourquoi je ne voulois pas qu'on balayât, et je lui ai répondu que c'étoit, parceque la poussière qu'on agitoit m'alloit au poumon, me causoit la toux, et pouvoit me causer des tubercules mortels: *nous jetterons*, dit-il, *de l'eau sur le plancher.* *Point du tout*, lui dis-je, *car l'humidité peut produire la plethore*: il se tut. Mais une semaine après, il ne me demanda pas la permission de faire balayer; il ordonna: il fit même porter dehors le lit, et sous prétexte de faire nettoyer par tout il alluma

 une

une chàndelle : j'ai laiſſé faire avec un air d'indifférence ; mais j'ai vu que le ſoupçon animoit cette démarche. J'ai pensé au moyen de fortifier mon projet , et le jour ſuivant j'ai enſanglanté mon mouchoir m'ayant piqué un doigt, et j'ai attendu Laurent dans mon lit. Je lui ai dit que la toux m'avoit pris, et qu'ayant craché du ſang il me falloit le médecin. Le docteur le lendemain, perſuadé, ou non, m'ordonna une ſaignée, et écrivit un *récipe*. Je lui ai dit que la cauſe de mon malheur étoit la cruauté de Laurent, qui voulut faire balayer malgré ma rémontrance : il lui fit des reproches, et le butor jura qu'il crut de me rendre un ſervice, et jura encore que quand je reſterois là dix ans il ne feroit plus balayer. J'ai répondu froidement qu'on balaiera lorsque la ſaiſon des puces reviendra. Le médecin conta alors qu'un jeune homme étoit mort il y avoit quelques jours de maladie de poumon pour nulle autre cauſe que pour avoir voulu faire le métier de friſeur, et il dit qu'il étoit perſuadé que la poudre, et la pouſſière aſpirée ne s'expiroit jamais. Je riois en moi-même de ce que le docteur paroiſſoit de concert avec moi. Les archers préſens à ce doctrinal furent enchantés de

l'a-

l'aprendre, et mirent entre les actes de leur charité celui de ne balayer pour l'avenir que les cachots de ceux qui les maltraîteroient. Après le départ du médecin Laurent me demanda pardon en m'assurant que tous ses autres prisonniers se portoient bien malgré que leurs chambres (ils les appelloit chambres) fussent balayées tous les jours; mais qu'il alloit les éclairer d'abord sur cet article important, car en qualité de crétien il nous regardoit tous comme ses enfans. La saignée d'ailleurs m'étoit nécessaire: elle m'a rendu le someil, et m'a guéri des contractions spasmodiques qui m'épouvantoient. Je me suis fait saigner dans la suite tous les quarante jours.

J'avois gagné un grand point, mais le tems de commencer mon ouvrage n'étoit pas encore arrivé: le froid étoit très-fort, et mes mains ne pouvoient empoigner l'esponton sans gêler: si j'eusse travaillé avec des gants j'en aurois usé un tous les jours, et si l'on eût vu ce même gant on auroit pu se douter de quelque chose: mon entreprise étoit d'une espèce qui exigeoit un esprit prévoyant, et déterminé à éviter tout ce qui pouvoit l'être facilement, et hardi, et intrépide pour se

li-

livrer au hazard dans tout ce qui malgré que prévu pouvoit ne pas arriver. La situation de l'homme qui doit en agir ainsi est fort-malheureuse; mais un juste calcul politique instruit que pour le tout *expédit* risquer le tout.

Les nuits éternelles de l'hiver me désoloient. J'étois obligé de passer dix neuf mortelles heures positivement dans les ténebres; et dans les jours de brouillard, qui à Venise ne sont pas rares, la lumière qui entroit par le trou de la porte n'éclairoit pas assez mon livre. Ne pouvant pas lire je tombois un peu trop dans la pensée de mon évasion, et une cervelle toujours occupée dans une même pensée parvient facilement aux confins de la follie. Je contemplois comme le souverain bonheur celui de posséder une lampe à l'huile, et ma joie fut grande, lorsqu'après avoir pensé à me la procurer par ruse, j'ai cru d'en avoir trouvé les moyens. Il s'agissoit pour la création de cette lampe de me mettre en possession des ingrédiens nécessaires à son existence. Il me falloit un vase, des lumignons de fil ou de coton, de l'huile, pierre à fusil, briquet, allumettes, amadou. Le vase pouvoit être une petite casserole de

terre,

terre, que j'ai retenue en la cachant, où on me portoit des œufs brouillés dans le beurre : je me suis rendu possesseur d'huile en disant que l'ordinaire avec lequel on m'assaisonnoit la salade étoit mauvais, comme il l'étoit effectivement : on n'eût pas de difficulté à m'acheter de l'huile de Luques, et à me porter tous les jours de la salade que je ne mangeois pas pour épargner l'huile. J'ai extrait de ma couverture de lit rembourrée assez de coton pour me faire des lumignons en le filant à sec, et si bien entortillés, que je me suis étonné de les avoir su faire. J'ai fait semblant d'être tourmenté par une forte douleur de dents, et j'ai dit à Laurent de me porter de la pierre ponce qu'il ne connoissoit pas : je lui ai substitué une pierre à fusil en lui disant qu'elle feroit le même effet ayant été mise pour un jour dans du fort vinaigre, et appliquée après sur la dent : elle m'auroit soulagé de la douleur. Laurent me dit, comme je l'avois prévu que le vinaigre qu'il m'avoit porté étoit excellent, et que je pouvois y mettre la pierre moi-même ; et il me donna d'abord deux ou trois pierres qu'il avoit dans la poche. Une boucle d'acier que j'avois à la ceinture de mes culottes devoit être

un excellent briquet: il ne me restoit que les allumettes, et l'amadou dont la provision me mettoit aux champs; mais à force d'y penser je l'ai trouvée, et la fortune s'en mêla.

Une efflorescence dartreuse qui de tems en tems m'envahissoit en me causant une très-incommode démangeaison sur tout le corps m'assaillit, et me fit prier Laurent de porter un billet au médecin dans lequel je demandois un prompt remède. Le lendemain il me porta la réponse qu'il fit lire au secrétaire, dans laquelle il n'y avoit que ces deux lignes. *Diéte et quatre onces d'huile d'amandes douces, et tout s'en ira: ou une onction d'onguent de fleur de souffre, mais ce topique est dangéreux.* Ravi d'aise, j'ai quasi perdu mon air d'indifférence. *Je me moque*, lui dis-je, *du danger; achetez-moi de l'onguent de fleur de souffre, et portez-le-moi demain: ou donnez-moi du souffre; j'ai ici du beurre, et je me ferai l'onguent moi-même. Avez-vous des allumettes? donnez-les-moi.* Il tira de son étui toutes celles qu'il avoit, et me les donna. Grand Dieu! Qu'il est facile d'avoir de la consolation quand on est dans la détresse!

. . . .

J'ai

J'ai paſſé deux ou trois heures à penſer à ce que je pouvois ſubſtituer à l'amadou ſeul ingrédient qui me manquoit, et que je ne ſavois pas ſous quel prétexte je pourrois me procurer. Lorsque je commençois à déseſpérer de la choſe je me ſuis ſouvenu d'avoir recommandé à mon tailleur de me doubler d'amadou mon habit de taffetas ſous les aiſſelles, et de le couvrir avec de la toile cirée pour empêcher la tache de ſueur qui ordinairement principalement dans l'été gâte dans cet endroit là tous les habits. Mon habit que je n'avois porté que quatre heures ſans ſuer étoit là vis à vis de moi; mon cœur palpitoit; le tailleur auroit pu avoir oublié mon ordre; je n'oſois pas me lever, et aller faire deux pas pour voir d'abord ſi l'amadou y étoit; c'étoit la ſeule matière qui manquoit à mon bonheur; j'avois peur de ne pas la trouver, et de payer trop cher mon déſabus, qui alloit me priver d'un ſi cher eſpoir. Il fallut à la fin m'y réſoudre. Je m'approche de la planche où mon habit étoit; mais tout d'un coup je me trouve indigne de cette grace, je me jette à genoux, et je prie Dieu que par ſa bonté infinie il faſſe que le tailleur n'ait pas oublié mon ordre. Après cette chaude prière je déploie mon habit, je décous la

toile cirée, et je trouve l'amadou. Ma joie fut grande. Il étoit naturel que je remerciasse Dieu, puisque j'ai été chercher l'amadou confiant en sa bonté; et c'est ce que j'ai fait avec effusion de cœur. Dans l'examen de cette action de graces je ne me suis pas trouvé sot, comme je me suis découvert tel, réfléchissant à la prière que j'ai fait au maître de tout en allant chercher l'amadou. Je ne l'aurois pas faite avant que d'aller sous les plombs, ni je la ferois aujourd'hui; mais la privation de la liberté du corps hébète les facultés de l'ame. On doit prier Dieu d'obtenir des graces, et on ne doit pas le prier de bouleverser la nature par des miracles. Si le tailleur n'eût pas mis l'amadou sous les aisselles je devois être certain de ne pas le trouver; et s'il l'avoit mis je devois être sûr de le trouver. L'esprit de ma première prière à Dieu ne pouvoit être que celui de dire: Seigneur faites que je trouve l'amadou quand même le tailleur ne l'auroit pas mis: et s'il l'a mis, ne le faites pas disparoître. Quelque théologien cependant trouveroit cette prière pieuse, sainte, et très-raisonnable, car elle seroit fondée sur la force de la foi; et il auroit raison, comme j'ai raison moi-même

non théologien de la trouver absurde. Je n'ai d'ailleurs pas besoin d'être sublime théologien pour trouver juste mon action de graces. J'ai remercié le toutpuissant de ce que le tailleur n'a pas manqué de mémoire, et ma reconnoissance fut juste selon les regles d'une très-saine philosophie.

D'abord que je me fus vu maître de l'amadou, j'ai mis dans une casserole l'huile, et un lumignon, et je l'ai allumée. Quel contentement! quelle satisfaction de ne reconnoître ce bienfait que de soi-même! et de transgresser un ordre dont je ne connoissois pas le plus cruel. Il n'y avoit plus de nuits pour moi. Adieu salade: je l'aimois beaucoup; mais je ne la regrêtois pas: il me sembloit que l'huile n'étoit faite que pour nous éclairer, et que c'étoit abuser de la providence que de s'en servir pour autre chose. J'ai décidé de commencer à rompre le plancher le premier lundi de carême; car dans les désordres du carnaval je craignois toujours des visites. Ma précaution fut bonne. Le dimanche gras à midi j'ai entendu le bruit des verroux, et j'ai vu Laurent suivi d'un très-gros homme, que j'ai reconnu d'abord pour le juif Gabriel Schalon célébre dans l'ha-

biloté de faire trouver de l'argent aux jeunes gens par des mauvaises affaires : nous nous connoissions, ainsi nos complimens furent ceux de saison. La compagnie de cet homme n'étoit pas faite pour me faire plaisir ; mais il falloit avoir patience : on l'enferma. Il dit à Laurent d'aller chez lui pour lui porter son dîner, un lit, et tout ce qu'il lui falloit, et il lui répondit qu'ils parleroient de cela dans le jour suivant.

Ce juif qui étoit ignorant, bavard, et bête, excepté dans son métier, commença par me féliciter de ce qu'on m'avoit préféré à tout autre pour me donner sa compagnie. Je lui ai offert pour toute réponse la moitié de mon dîner, qu'il refusa en me disant qu'il ne mangeoit que du pur, et qu'il attendroit à bien souper chez lui ; car il n'étoit pas vraisemblable qu'on eût laissé sans lit, et sans manger un homme comme lui, si l'on n'eût pas eu intention de le renvoyer d'abord chez lui. Je lui ai dit qu'on en avoit agi de même avec moi ; et il me répondit modestement qu'il y avoit entre lui, et moi quelque différence. Il me dit sans mystère que les inquisiteurs d'état devoient sûrement s'être trompés en ordonnant sa capture ; qu'ils devoient

déjà s'en être apperçus, et se trouver un peu embarrassés à réparer leur faute. Je lui ai dit qu'il se pourroit qu'on lui fit une pension, car bien loin d'avoir jamais mérité cette prison, l'état lui avoit des grandes obligations; il trouva que je raisonnois juste, puisqu'il se disoit l'ame du commerce intérieur dans son métier, de courtier, et il avoit donné sous main des avis fort-utiles aux cinq sages présidens au commerce. *Cet événement*, dit-il, *aura fait votre bonheur; car je vous donne ma parole d'honneur qu'il ne passera pas un mois que je vous ferai sortir d'ici. Je sais à qui je dois parler pour cela, et de quelle façon.* Je lui ai répondu que je comptois sur lui. Il falloit laisser en pleine liberté les vains propos de cet animal imbécille qui positivement se croyoit quelque chose. Il a voulu, sans que je le lui ai demandé, m'informer de ce qu'on disoit de moi, et il m'a ennuyé: puisqu'il ne m'a rappoté que ce qu'on pouvoit dire dans les entretiens des plus grands sots de la ville. J'ai jetté les mains sur un livre pour me désennuyer; mais il ne me laissa pas lire: sa passion étoit celle de parler; et toujours de lui-même.

Je

Je n'ai pas osé allumer ma lampe, et l'obscurité étant prévue, il s'est déterminé à accepter du pain, et un verre de vin de Chypre que je n'ai pas pu m'empêcher de lui offrir : également que ma paillasse, qui étoit devenue le lit de tous les nouveaux arrivés. Le lendemain on lui porta un lit, et du linge, et à manger de la juiverie. J'ai eu ce fardeau sur le corps presque trois mois; car le secrétaire du tribunal eut besoin avant que de l'envoyer aux *quatre* de lui parler plusieurs fois pour tirer au clair ses friponneries, et pour le forcer à défaire des contracts illicites qu'il avoit fait à son trop grand avantage. Il me confessa lui-même d'avoir acheté du N. H. Dom. Mich. des rentes qui ne pouvoient appartenir à l'acheteur qu'après la mort du Ch. Ant.... son père : il ajouta qu'il étoit vrai que le vendeur y perdoit cent pour cent; mais qu'il falloit considérer que l'acheteur auroit perdu tout, si le fils fût mort avant le père.

Lorsque j'ai vu que ce mauvais camarade ne s'en alloit pas je me suis déterminé à allumer ma lampe : il m'assura qu'il n'en diroit rien à personne, mais le bavard ne m'a tenu parole que jusqu'à son départ, car quoique

sans

fans conséquence Laurent l'a su. La compagnie de cet homme me combloit de chagrin: je ne pouvois pas travailler à mon projet. Orgueilleux, fanfaron, timide, de tems en tems désespéré, fondant en larmes il prétendoit de me faire faire les hauts cris d'accord avec lui en me démontrant que cette détention le perdoit de réputation: je lui ai dit que pour la réputation il n'avoit rien à craindre; et il m'a remercié prenant mon brocard pour un compliment. Je me suis diverti un jour à le convaincre que son vice dominant étoit l'avarice, au point qu'il ne tiendroit qu'aux inquisiteurs de le faire rester en prison pour toute sa vie, s'ils eussent en vie de se divertir en lui donnant de l'argent d'avance sous condition qu'il y resteroit de bon gré pour un tems limité: il tomba d'accord que pour une somme considérable il pourroit se résoudre à rester pour un peu de tems; mais que ce ne seroit que pour se dédommager de ses pertes. Ce fut assez pour l'obliger à convenir que pour une plus grosse somme il rénouvelleroit la même condition au bout du terme convenu; et au lieu de se mortifier il en a ri. Il étoit Talmudiste comme tous les juifs qui existent aujourd'hui; et il

as-

affectoit de me faire voir qu'il étoit très-attaché à sa religion en conséquence de son savoir. En examinant dans la suite de ma vie mon genre humain j'ai vu que la plus grande partie des hommes croit que le plus essentiel de la religion est le cérimonial.

Ce juif extrêmement gras ne sortoit jamais de son lit, et dans la nuit il lui arrivoit de ne pouvoir pas dormir, tandis que je dormois assez bien. Il s'avisa une fois de me réveiller sur le plus beau de mon repos. Je lui ai demandé avec aigreur pourquoi il m'avoit réveillé, et il me dit que ne pouvant pas dormir il me prioit d'avoir la complaisance de causer avec lui, moyennant quoi il espéroit qu'un doux sommeil viendroit à son sécours. Surpris par un mouvement d'indignation je ne lui ai pas répondu d'abord; mais dès que je me suis trouvé en état de lui parler avec douceur, je lui ai dit que j'étois persuadé que son insomnie étoit un vrai tourment, et que je le plaignois; mais qu'une autre-fois que pour s'en soulager il s'aviseroit de me priver du plus grand bien dont la nature me permettoit de jouir dans le grand malheur qui m'accabloit, je sortirois de mon lit pour aller l'étrangler. Il ne me répondit

pas.

pas. Ce ſut la dernière fois qu'il me joua ce tour.

Je ne crois pas que je l'aurois étranglé; mais je ſais qu'il m'en donna la tentation. Un homme en priſon qui dort tranquillement n'eſt pas en priſon pendant ſon doux ſommeil, et l'eſclave ne ſait pas d'y être; tout comme les rois ne régnent pas alors : il doit donc regarder celui qui le réveille comme un bourreau qui vient le priver de ſa liberté, et le replonger dans la miſère: ajoutons qu'ordinairement le priſonnier qui dort rêve d'être en liberté, et que cette illuſion lui tient lieu de réalité. Je me félicitois bien de n'avoir pas commencé mon travail avant l'arrivée de cet homme: il exigea poſitivement qu'on balaye: j'ai fait ſemblant d'en être malade; et les archers n'auroient pas exécuté ſon ordre, ſi je m'y fuſſe oppoſé; mais mon intérêt étoit de me montrer complaiſant.

Le Mecredi ſaint, Laurent nous dit qu'après *Terza* Monſieur le ſecrétaire monteroit pour nous faire la viſite que de coutume l'on fait tous les ans avant Pâques aux priſonniers, tant pour mettre la tranquillité dans l'ame de ceux qui veulent recevoir le ſaint ſacrement, comme pour ſavoir s'ils n'ont

rien à dire contre le gardien *ce qui ne m'inquiéte pas*, dit-il, *car contre moi vous ne pouvez rien dire*. Il nous dit donc de nous habiller complettement, car telle étoit l'étiquette. Il me dit, que si j'avois envie de faire mes Pâques je n'avois qu'à lui donner mes ordres. Je lui ai dit de me faire venir un confesseur.

Je me suis donc habillé en tout point, et le juif en fit de même en prenant congé de moi, parcequ'il se sentoit sûr que le secrétaire l'enverroit en liberté d'abord après lui avoir parlé : il me dit que son pressentiment étoit de l'espèce de ceux qui ne l'avoient jamais trompé : je l'en ai félicité. Le secrétaire arriva, on ouvrit le cachot, et le juif sortit, se jetta à genoux, et je n'ai entendu que pleurs, et cris ; cinq à six minutes après il rentra, et Laurent me dit de sortir. J'ai fait une profonde révérence à M. de Businello, et après je n'ai fait autre chose que le regarder : nul mouvement, et pas un seul mot : cette scène muette de part, et d'autre dura autant que celle de mon camarade. Le secrétaire me fit une inclination de tête d'un demi pouce, et s'en alla. Je suis rentré d'abord pour me déshabiller, et mettre

ma

ma pélisse, car le froid me tuoit. Le ministre du tribunal doit avoir employé toute sa force pour s'empêcher de rire en me voyant, car ma personne habillée très-galament, échevelée, et avec une barbe noire de huit mois avoit de quoi faire rire le plus sérieux de tous les hommes. Le juif s'étonna de ce que je ne lui avois pas parlé, et ne fut pas persuadé que je lui eusse beaucoup plus dit moi par mon silence, que lui avec ses lâches cris. Un prisonnier de mon espèce en présence de son juge ne devoit ouvrir la bouche que pour répondre aux interrogations.

Le jour suivant un jésuite vint me confesser, et le samedi saint un prêtre de S. Marc vint m'administrer la sainte Eucaristie. Ma confession parut trop laconique au père qui l'écouta, et il trouva bon de me faire plusieurs remontrances avant que de me donner l'absolution. Il me demanda si je priois Dieu, et je lui ai répondu que je le priois depuis le matin jusqu'au soir, et depuis le soir jusqu'au matin, même en mangeant, même en dormant, puisque tout ce qui se passoit dans mon ame, dans mon cœur, et dans mes agitations ne pouvoit être dans la

 situa-

situation où j'étois qu'une prière continuelle devant la divine sagesse : je lui ai dit que mes impatiences mêmes, et les égaremens de mon imagination devenoient prières. Ce jésuite qui étoit un missionaire directeur de la conscience d'un vieux célèbre sénateur homme de lettres, dévot, politique, et auteur d'ouvrages tous pieux, et tous extraordinaires, et inquisiteur d'état, fit un petit sourire, et paya mon doctrinal spécieux sur la prière avec un discours méthaphysique d'un acabit qui ne quadroit aucunement avec celui du mien; J'aurois réfuté tout, si habile dans son métier il n'eut pas eu le talent de m'étonner, et de me rendre plus petit qu'une puce par une espèce de prophétie qui m'en imposa : *puisque, dit-il, c'est de nous que vous avez appris la religion que vous professez, exercez-la comme nous ; et priez Dieu comme nous vous l'avons appris ; et sachez que vous ne sortirez jamais d'ici que le jour dédié au saint votre protecteur.* Après ces paroles il me donna l'absolution, et il partit. L'impression qu'elles me firent est incroyable. J'ai eu beau faire ; mais elles ne voulurent jamais sortir de ma tête. J'ai passé en revue tous les saints que j'ai trouvé sur l'almanac, [illegible]

S. Jacques de Compostelle dont je porte le nom devoit naturellement être par moi regardé comme mon principal patron, mais comment pouvois-je le croire pendant que ce fut précisément dans le jour de sa fête que Messer grande vint enfoncer ma porte ? Si je devois prier le saint mon protecteur il me sembloit que le jésuite auroit dû me le nommer : j'ai cru qu'il s'agissoit de le choisir. Examinant l'almanac, j'ai jetté un dévolu sur le plus voisin, qui étoit S. Marc. S. George venoit avant lui, saint de quelque renommée, mais j'ai cru de devoir confier beaucoup plus dans l'évangeliste, d'autant plus qu'en qualité de venitien j'avois droit de réclamer sa protection : je n'ai donc pas manqué de lui adresser mes vœux, mais sa fête passa, et me voyant encore là je me suis recomandé à l'autre S. Jacques dont on célébre la fête avec S. Philippe, mais elle passa sans que je me visse exaucé. Je me suis alors adressé avec beaucoup de dévotion au saint Taumaturge S. Antoine, dont j'avois visité le tombeau mille fois dans le tems de mes études à Padoue; mais j'ai aussi espéré en vain. J'ai été ainsi d'un autre à un autre, et insensiblement je me suis accoutumé à espérer en vain,

et la chaleur de mes prières diminua, mais non pas l'envie, ni la décision de m'enfuir: ce bonheur m'est arrivé, comme le lecteur verra, dans le jour de la fête du saint mon protecteur; car s'il y en avoit un il devoit se trouver dans ce jour-là: je n'ai jamais su son nom; mais c'est égal: je ne lui ai pas été pour cela moins reconnoissant. C'est ainsi que la prophétie du jésuite dût s'avérer. J'ai regagné ma liberté le jour de la Toussaints.

Deux, ou trois semaines après Pâques on me délivra du juif; mais ce pauvre homme ne fut pas renvoyé chez lui: on le mit aux *quatre* d'où il sortit quelques années après pour aller passer le reste de ses jours à Trieste.

D'abord que je me suis vu tout seul je me suis mis à mon ouvrage avec le plus grand empressement. J'avois besoin de l'achever, et de m'en aller avant qu'on m'emmenât quelque nouvel hôte qui eut voulu qu'on balaye. J'ai retiré mon lit, j'ai allumé ma lampe, je me suis jetté sur le plancher mon esponton à la main, après avoir étendu à côté de l'endroit une serviette pour recueillir les petits débris du bois que j'allois ronger avec la pointe du verrou: il s'agissoit de détruire la planche à force d'y enfoncer le fer:

ces

ces fragmens au commencement de mon travail n'étoient pas plus grands qu'un grain de froment: ces chicots dans la suite devinrent plus gros. La planche étoit du bois de Meleze, de seize pouces de largeur: j'ai commencé à l'entamer à sa connexion à l'autre planche: il n'y avoit ni clou, ni fer, et mon ouvrage étoit tout uni. Après six heures de travail j'ai noué ma serviette, et je l'ai placée de côté pour aller la vuider le lendemain derrière le tas de cahiers qui étoit dans le fond du galetas. Les fragmens de la rupture formoient un volume quatre à cinq fois plus grand de la cavité d'où je l'avois tiré: la courbe pouvoit être de trente degrés d'un cercle: son diamêtre étoit de dix pouces à peu près; et je me suis trouvé très-content de mon travail. J'ai remis mon lit à sa place; et le lendemain en vuidant ma serviette j'ai reconnu que je n'avois pas motif de craindre que mes fragmens fussent vus.

Le second jour j'ai trouvé sous la première planche, qui avoit deux pouces d'épaisseur, une seconde planche, que j'ai jugé pareille à la première. N'ayant jamais eu le malheur d'avoir des visites, et étant toujours tourmenté de la crainte d'en avoir, je fus

par-

parvenu dans trois ſemaines à la parfaite diſ-ſolution de trois planches ſous lesquelles j'ai trouvé le pavé incruſté de pièces de marbre qu'on nomme à Veniſe *terrazzo marmorin*. C'eſt le pavé ordinaire des appartemens de toutes les maiſons de Veniſe qui n'appartiennent pas à des pauvres gens : les grands ſeigneurs mêmes préfèrent le terrazzo au parquet. Je me ſuis vu conſterné, lorsque j'ai trouvé que mon verrou n'y mordoit pas : j'avois beau appuyer, et pouſſer, ma pointe gliſſoit : cet incident m'abattoit l'eſprit. Je me ſuis ſouvenu d'Annibal qui ſelon Tite-live s'étoit formé un paſſage à travers les Alpes en briſant à coups de hache les durs cailloux, qu'il rendoit tendres à force de vinaigre ; choſe que j'avois trouvé incroyable ; non pas par la force de l'acide, mais par la prodigieuſe quantité de vinaigre qu'il auroit dû avoir. Je croyois qu'Annibal avoit réuſſi à cela *acetta*, et non pas *aceto* ; erreur que les premiers copiſtes de Tite-live pouvoient avoir fait par incurie. J'ai tout de même verſé dans ma concavité une bouteille de fort vinaigre que j'avois, et le lendemain ſoit l'effet de ce vinaigre, ſoit une plus grande patience de ma part j'ai vu que j'en viendrois

à

à bout ; car il ne s'agissoit pas de briser les petits morceaux de marbre, mais de pulvériser par la pointe de mon esponton poussée le ciment qui les unissoit : et je fus bien content, lorsque j'ai vu que la grande difficulté ne se trouvoit que sur la surface. En quatre jours j'ai détruit tout ce pavé sans que la pointe de mon esponton s'endommageât : le lustre de ses surfaces étoit même plus beau.

Sous le pavé *marmorin* j'ai trouvé une autre planche comme je m'y attendois : ce devoit être la dernière ; c'est-à-dire la première dans l'ordre de comble de tout appartement dont les poutres soutiennent le plafond : j'ai entamé cette planche avec quelque difficulté majeure à cause que mon trou étoit devenu de dix pouces de profondeur. Je me recomandois sans cesse à la miséricorde de Dieu. Les esprits forts qui disent que la prière ne sert à rien, ne savent pas ce qu'ils disent : je sais qu'après avoir prié Dieu je me trouvois toujours plus fort : il n'en faut pas davantage pour en reconnoître l'utilité : on prétend que cette augmentation de force soit un effet naturel de la matière rendue plus vigoureuse par la confiance qu'elle eut en sa prière ; et que cela se fait sans que Dieu s'en

mêle :

mêle : je réponds qu'une fois qu'on admet Dieu, Dieu doit se mêler de tout. Ceux qui ont une religion ont bien de ressources que les incrédules n'ont pas : les premiers y entendent peu, mais les derniers n'y comprennent absolument rien. Poursuivons.

Le vingt-cinq du mois de Juin, jour de la fête que la seule république de Venise célèbre en mémoire de la prodigieuse apparition de l'évangeliste S. Marc sous la forme emblématique d'un lion ailé dans l'église ducale vers la fin de l'onzième siécle, événement qui démontra à la sagesse du sénat qu'il étoit tems de remercier S. Théodore, dont le crédit n'étoit pas assez fort pour la faire réussir dans ses vues d'agrandissement, et de prendre pour son patron ce saint disciple de S. Paul, ou, selon Eusèbe, de S. Pierre, que Dieu lui envoyoit. Dans ce même jour trois heures après midi, lorsque tout nu, et fondant en sueur, étendu sur mon ventre je travaillois dans le trou, où pour y voir j'avois ma lampe allumée, j'ai entendu avec un effroi mortel l'aigre craquement du verrou de la porte du premier corridor. Quel moment ! Je souffle la lampe, je laisse dans le trou mon esponton ; j'y jette dedans ma serviette ; je me lève ;

je

je mets à la hâte les chevalets, et les planches du lit dans l'alcove; j'y jette dessus la paillasse, et les matelas; et n'ayant pas le tems d'y mettre les draps, j'y tombe dessus comme mort dans le moment que Laurent ouvroit déjà mon cachot. Si j'eusse tardé un seul instant on m'auroit surpris. Laurent alloit me marcher sur le corps si je n'eusse pas crié. A mon cri il récula tout courbé sous la porte, en disant avec emphase *hélas! mon Dieu! je vous plains monsieur; car on brûle de chaleur ici, comme dans une fournaise. Levez-vous, et remerciez Dieu qui vous envoie une excellente compagnie. Entrez, entrez illustrissime seigneur.* Ce butor ne prend pas garde à ma nudité, et voilà l'illustrissime qui entre en m'esquivant, tandis que ne sachant pas ce que je faisois, je ramasse mes draps, je les jette sur le lit, et ne trouve nulle part une chemise que la décence m'obligeoit à me passer. Ce nouveau arrivé crut d'entrer dans l'enfer; je n'avois pas encore pu voir sa physionomie. J'ai entendu une voix désolée s'écrier *où suis-je! où me met-on? quelle chaleur! quelle puanteur! Avec qui suis-je?* Laurent l'appella alors dehors, en me disant par la grille de mettre une chemise, et de sortir dans le galetas. Il dit d'a-

bord au nouvel hôte qu'il avoit ordre d'aller chez lui pour lui porter un lit, et tout ce qu'il lui ordonneroit, et que jusqu'à son retour il pouvoit se promener dans le galetas avec moi, et que le cachot avec la porte ouverte se purgeroit en attendant de la puanteur qui n'étoit que d'huile. Quelle surprise pour moi en l'entendant dire que la puanteur n'étoit que d'huile! Effectivement elle venoit de la lampe que j'avois éteinte sans la moucher. Laurent ne me faisoit là-dessus aucune question: il savoit donc tout: le juif lui avoit tout dit. Que je me suis trouvé heureux qu'il n'ait pas pu lui dire d'avantage. J'ai conçu dans ce moment-là quelque considération pour Laurent.

Après avoir vite mis une autre chemise des calçons, des bas, et une légère robe de chambre je suis sorti. Le nouveau prisonnier écrivoit avec du crayon ce qu'il vouloit avoir. Ce fut lui qui dit le premier en me voyant voilà C.., et je l'ai reconnu d'abord pour l'abbé comte de F. bressan, âgé de vingt ans plus que moi, très-noble dans ses procédés, assez riche, et aimé dans toutes les belles compagnies. Il vint m'embrasser, et lorsque je lui ai dit que j'aurois cru de voir là tout

tout

tout le monde; excepté lui, il ne put pas retenir ses larmes, qui excitèrent les miennes: il finit de donner ses ordres, et nous restâmes seuls.

La première chose, que je lui ai dit, fut, qu'il me feroit le plus grand plaisir, lorsque son lit arriveroit, en refusant mon offre de déplacer le mien pour placer le sien; la seconde prière que je lui ai fait, fut de ne pas exiger qu'on balaye: je lui ai promis de lui en dire les raisons à loisir. Je lui ai confié, en attendant que la puanteur qu'il avoit senti venoit d'une lampe, que je possédois à l'insu de tout le monde, et que j'avois soufflée sans étouffer la fumée du lumignon, n'en ayant pas eu le tems à cause de son arrivée imprévue. Il me promit tout ce que je désirois, et se dit heureux d'avoir été mis avec moi. Il me dit que tout le monde ignoroit mon crime, et que par conséquent tout le monde vouloit le diviner.

Plusieurs disoient que je m'étois fait chef d'une nouvelle religion, et que les inquisiteurs d'état ne m'avoient fait enfermer qu'à la réquisition de l'inquisition écclesiastique. Autres disoient que Madame L. M. avoit fait persuader par le ch. A. Moe. le tribunal à

me faire arrêter, parceque je gâtois avec mes raisonnemens ultramontains la bonne religion de ses trois fils, dont le premier est aujourd'hui P. de S. Marc, et les deux autres membres à leur tour du C. de dix. Quelques-uns disoient : que le conseiller Ant. C. inquisiteur d'état lors de ma détention, et protecteur du théatre de Saint Ange m'avoit fait enfermer en qualité de perturbateur du repos public, puisque je sifflois les comédies de l'abbé Chiari, lié à la clique du N. H. Marcant. Z. chef du parti de Goldoni : on assuroit que si l'on ne m'eut pas fait enfermer, j'allois tuer le même abbé à Padoue.

Toutes ces accusations avoient quelque fondement qui les rendoit vraisemblables; mais elles étoient toutes controuvées. Je n'étois pas assez soucieux de religion pour penser à en bâtir une nouvelle. Les trois fils de Madame L. M. remplis d'esprit étoient plus faits pour séduire que pour être séduits; et M. de Cond. auroit eu trop à faire, s'il eût voulu faire enfermer tous ceux qui siffloient Chiari. Pour ce qui regarde cet abbé il étoit vrai que j'avois dit que je voulois aller à Padoue pour le tuer; mais le père Origo illustre jésuite m'avoit calmé en m'insinuant que je

pou-

pouvois me venger de ce qu'il m'avoit ridiculisé dans un mauvais roman, mais pas autrement que comme il est permis de se venger à un bon crétien. Il me dit d'aller faire publiquement son éloge dans les caffés où il étoit connu. J'ai suivi son conseil, et j'ai trouvé la vengeance parfaitte. D'abord que j'en avois dit du bien, tout le monde, en se moquant de mon éloge, prononçoit contre lui des satires sanglantes. Je suis devenu l'admirateur de la profonde polique du père Origo.

Vers le soir on porta lit, fauteuil, linge, eaux de senteur, un bon dîner, et des bouteilles de bon vin à M. l'abbé, qui n'a pu rien prendre; mais je ne l'ai pas imité. Depuis neuf mois que j'étois là, ce fut le premier bon repas que j'ai fait. On laissa mon lit là où il étoit, on ne balaya pas, on nous fit entrer, et nous restâmes seuls.

J'ai commencé par tirer hors du trou ma lampe, et ma serviette qui tombée dans la casserole s'étoit imbibée d'huile. J'en ai beaucoup ri. Un accident de peu de conséquence arrivé par une raison qui pouvoit en avoir des tragiques à droit de faire rire; j'ai mis tout en bon ordre; j'ai bien nettoyé ma casse-

casserole qui étoit pleine de *terraux*; je l'ai garnie de nouveau, et nous nous vîmes éclairés. J'ai beaucoup diverti mon cher compagnon en lui faisant le détail de la création de ma lampe. Nous avons passé la nuit sans dormir, non pas tant à cause d'un million de puces, qui nous dévoroient, comme de nos discours intéressans, qui ne finissoient jamais. Mais lorsqu'il me vit curieux de savoir par quelle malheureuse aventure je possédois sa chère compagnie, voilà ce qu'il n'eut aucune difficulté de me dire, ce que je crois de pouvoir publier au bout de trente deux ans de silence.

Hier à vingt heures nous nous mîmes dans une gondole Madame M... le comte P. Marti, et moi, et arrivâmes à Fusine à vingt une; nous fûmes à Padoue à vingt quatre pour voir l'opéra, et repartir d'abord après. Au second acte mon mauvais génie me fit aller à la sale du jeu, où j'ai vu le comte de Ros... ambassadeur de Vienne, et peu loin de lui Madame de R... dont le mari doit partir un de ces jours pour aller à la même cour en qualité d'ambassadeur de Venise; j'ai fait ma révérence muette à Monsieur qui n'étoit pas en masque, et j'ai fait un

un compliment à Madame l'ambassadrice ; et j'allois sortir, lorsque M. de Ros. me dit tout haut : *vous êtes bien heureux de pouvoir parler à une si aimable dame ! ce n'est que dans des pareils momens que le personnage que je représente fait que le plus beau pays du monde devient ma galère. Dites-lui, je vous prie, que je la connois, et que les loix qui m'empêchent de lui parler ici n'auront aucune force à la cour de Vienne, où je la verrai l'année prochaine, et où je lui ferai la guerre.* Madame de R. . . . qui vit que le comte parloit d'elle, me fit signe, et me demanda en riant ce qu'il avoit dit : je lui ai redit le compliment, et elle m'ordonna de lui répondre *qu'elle acceptoit la déclaration de guerre, et que l'on verroit quel seroit celui des deux qui sauroit la faire à l'autre plus habilement.* Je n'ai pas cru de commettre un crime en rendant cette réponse qui n'étoit qu'un compliment : j'ai perdu quelques cequins au pharaon, et j'ai rejoint ma compagnie. Après l'opera nous fûmes manger un poulet, et nous retournâmes ici. Il étoit quatorze heures ; je me suis d'abord rendu chez moi pour dormir jusqu'à vingt ; mais un homme me remit un billet, qui m'ordonnoit d'être à la boussole à dix-neuf heures pour entendre ce que

le circonspect P. B. secrétaire du conseil de X. avoit à me dire. Etonné de cet ordre toujours de mauvais augure, et fort-fâché de devoir y obéir, je me suis rendu à l'heure prescrite à la présence du ministre, qui sans me dire le moindre mot ordonna qu'on me dépose ici. Voilà tout.

Rien n'étoit si innocent que cette faute; mais il y a au monde des lois qu'on peut violer innocemment; et les transgresseurs n'en sont pas moins coupables. Je lui ai fait compliment sur ce qu'il savoit son crime, sur son crime, et sur la forme de sa détention: et comme sa faute étoit fort-légère, je lui ai dit qu'il ne resteroit avec moi que huit jours, et qu'après une petite reprimande on lui diroit d'aller passer six mois chez lui à *Bresse*. L'abbé me dit sincèrement qu'il ne croyoit pas qu'on le laisseroit là huit jours: et voilà l'homme qui ne se sentant pas coupable ne peut pas concevoir qu'on puisse le punir: j'ai laissé qu'il se flatte, mais ce que je lui ai dit lui est arrivé au pied de la lettre. Je me suis bien déterminé à lui tenir bonne compagnie pour soulager de tout mon pouvoir la grande sensibilité que lui causoit sa détension. Je me suis approprié son malheur au point

d'ou-

d'oublier totalement le mien dans tout le tems qu'il passa avec moi.

Le lendemain à la pointe du jour Laurent porta du caffé, et dans un grand panier le dîner du comte abbé ; qui ne concevoit pas comment on pût supposer qu'un homme auroit envie de manger à cette heure là ; nous nous promenâmes dans le galetas tandis qu'on servit les autres ; on nous renferma après. Les puces, qui impatientoient l'abbé, furent la cause qu'il me demanda pourquoi je ne faisois pas balayer. Je n'ai pu souffrir ni qu'il me croye un cochon, ni qu'il imagine que j'eusse la peau moins sensible que la sienne: je lui ai tout découvert, et même fait voir. Je l'ai vu surpris, et mortifié de m'avoir d'une certaine façon forcé à lui faire cette importante confidence. Il m'encouragea à travailler, et à terminer l'ouverture dans la journée, s'il étoit possible pour me descendre lui-même, et retirer ma corde, puisque pour lui il ne se soucioit pas de rendre son affaire plus grave par une fuite. Je lui ai fait voir le modèle d'une machine par laquelle j'étois sûr que lorsque je me serois descendu, je tirerois à moi le drap qui m'auroit servi de corde: c'étoit une petite baguette attachée par

un bout à une longue ficelle. Mon drap ne devoit être assuré au chevalet de mon lit que par cette baguette, qui devoit entrer dans la corde par dessous le chevalet des deux côtés : la ficelle maîtresse de la baguette devoit aller jusqu'au plancher de la chambre des inquisiteurs, où d'abord que je me serois vu dehors je l'aurois tirée à moi. Il ne douta pas de cet effet, et il m'en félicita, d'autant plus que cette précaution m'étoit indispensablement nécessaire, puisque si le drap eût dû rester là, il eût été le principal objet, qui auroit frappé sa vue de Laurent, qui ne pouvoit monter où nous étions sans passer par cette chambre : il m'auroit d'abord cherché, trouvé, et arrêté. Mon noble compagnon fut persuadé que je devois suspendre mon travail, car je devois craindre la surprise d'autant plus que je devois encore employer quelques jours pour achever ce trou qui devoit couter la vie à Laurent ; mais la pensée d'acheter ma liberté aux dépens de ses jours ne ralentissoit pas mon empressement à me la procurer : j'en aurois agi de même quand la conséquence de ma fuite eut évidemment été la mort de tous les archers. L'amour de la patrie devient un vrai phantôme devant l'esprit d'un homme en prison.

Ma

Ma bonne humeur n'empêchoit cependant pas mon cher camarade de tomber dans des quarts d'heure de tristesse. Il étoit amoureux de Madame Ales...., et il devoit être heureux: mais plus l'amant est heureux plus il devient malheureux, si on l'arrache de l'objet qu'il aime. Il soupiroit, les larmes sortoient de ses yeux malgré lui; et obligé à convenir que ce qui le faisoit gémir étoit quelque malheur qui n'existeroit pas sans la prison, il m'avoua qu'il aimoit, et me dit que l'objet de sa flamme étoit l'assemblage de toutes les vertus, ce qui ne permettoit pas à son ardeur d'aller au-delà des bornes du respect le plus profond. Je le plaignois sincèrement, et je ne me suis jamais avisé de lui dire pour le consoler que l'amour n'est que bagatelle, puisque c'est une consolation désolante, que les seuls sots donnent aux amoureux; il n'est même pas vrai que l'amour ne soit que bagatelle. Je me suis plusieurs fois félicité là dedans de ce que je n'étois pas amoureux; et ma dernière pensée fut celle de la fille avec laquelle je devois aller déjeûner à sainte Anne le jour de ma capture.

Les huit jours que j'avois prédit passèrent bien vite: j'ai perdu cette chère compagnie;

mais je ne me suis pas laissé le tems de le regrêter. Je n'ai jamais eu garde de recommander à cet honnête homme la discrétion: le moindre de mes doutes sur cet article m'auroit rendu coupable d'une insulte.

Le trois de Juillet, Laurent lui dit de se préparer à sortir à *Terza*, qui dans ce mois sonne à douze heures. Par cette raison il porta mon dîner. Celui de l'abbé suffisoit pour quatre, quoiqu'il n'ait vécu que de soupe, de fruits, et de quelque verre de vin des Canaries. C'est moi qui fis dans ces huit jours une chère exquise, qui faisoit un véritable plaisir à mon ami, qui admiroit mon heureux tempérament. Nous passâmes les trois dernières heures dans les protestations de la plus tendre amitié. Laurent parut, descendit avec lui, et laissa mon cachot ouvert; ce qui me fit juger qu'il alloit d'abord revenir. Un quart d'heure après il reparut, fit emporter tout ce qui appartenoit à cet aimable homme, et me renferma. J'ai passé toute la journée fort triste sans rien faire, et même sans pouvoir lire. Le lendemain Laurent me rendit compte des dépenses du mois de Juin, et je l'ai vu attendri, lorsqu'ayant trouvé qu'il me restoit quatre sequins, je lui ai dit

que

que j'en faifois préfent à fa femme. Je ne lui ai pas dit que c'étoit le loyer de ma lampe; mais il l'a peut-être penfé.

Entièrement adonné à mon travail j'ai paffé fept femaines fans avoir jamais été interrompu, et le 23 d'Août j'ai vu mon ouvrage à fa perfection. La raifon de cette longueur fut un incident très-naturel. En creufant la dernière planche toujours avec la plus grande circonfpection pour ne la rendre que fort mince; parvenu très-près de fa furface oppofée, j'ai mis l'œil à un petit trou par lequel je devois voir la chambre; et effectivement je l'ai vue; mais en même tems j'ai vu très-peu diftante du même petit trou qui n'étoit pas plus grand qu'une goutte de cire, une furface perpendiculaire d'environ huit pouces. C'étoit ce que j'avois toujours craint: c'étoit une des poutres qui foutenoient le plafond. Je me fuis vu forcé à rendre le trou que j'avois fait plus grand du côté oppofé à cette poutre; car elle rendoit le paffage fi étroit que ma perfonne d'affez riche taille n'auroit jamais pu y paffer. J'ai dû rendre le trou plus grand d'un quart, craignant encore toujours que l'efpace entre les deux poutres ne fut pas fuffifant. Après l'ampliation,

un

un second petit trou du même calibre; que j'ai fait, et où j'ai mis l'œil, me fit voir mon ouvrage, Dieu merci, réduit à sa perfection. J'ai bouché les petits trous pour empêcher que les petits fragmens ne tombent dans la chambre des inquisiteurs, et qu'un rayon de lumière de ma lampe en y passant ne donnât indice de mon opération à quelqu'un qui auroit pu l'appercevoir.

J'ai fixé le moment de mon évasion dans la nuit précédente la fête de saint Augustin, non pas tant parcequ'il y avoit déjà plus de quatre semaines que je l'avois fait mon protecteur, comme parceque je savois que dans cette fête là le grand conseil s'assembloit, et que par conséquent il n'y auroit pas de monde à la boussole contigue à la chambre par laquelle je devois nécessairement passer en me sauvant. J'ai donc fixé de sortir dans la nuit du vingt sept.

La journée du vingt cinq à midi il m'arriva ce qui me fait frissonner encore dans ce moment où je vais l'écrire. A midi précis j'ai entendu le glapissement des verroux: j'ai cru de mourir. Un violent battement de cœur, qui frappoit plus que six pouces plus bas que sa région, me fit craindre mon dernier

mo-

moment : je me suis jetté éperdu sur mon fauteuil. Laurent en entrant me dit mettant sa tête à la grille, et avec un ton de jouissance : *je viens, monsieur, vous porter une bonne nouvelle, dont je vous félicite.* J'ai d'abord cru que c'étoit celle de ma liberté, car je n'en connoissois pas d'autre, qui put être bonne ; et je me voyois perdu : la découverte du trou auroit fait révoquer ma grace. Balbi rent entre, et me dit d'aller avec lui ; je lui réponds d'attendre que je m'habille : *n'importe,* me dit-il, *puisque vous ne faites que passer de ce vilain cachot à un autre clair, et tout neuf où par deux fenêtres vous verrez la moitié de Venise, où vous pourrez vous tenir de bout, où . . .* mais je n'en pouvois plus, je mourrois : je le lui ai dit : j'ai demandé du vinaigre en le priant d'aller dire à monsieur le secrétaire que je remercois le tribunal de cette grace, en le suppliant au nom de Dieu de me laisser là. Laurent me dit avec un grand éclat de rire que j'étois fou : que le cachot où j'étois s'appelloit l'enfer, et que celui où il avoit ordre de me mettre étoit délicieux. *Allons, allons* ajouta-t-il, *il faut obéir, levez-vous. Je vous donnerai le bras, et je vous ferai d'abord porter toutes vos hardes, et tous vos livres.* Etonné,

et en devoir de ne plus répliquer le moindre mot je suis sorti, et j'ai dans l'instant ressenti un petit soulagement en l'entendant ordonner à un des siens de le suivre avec mon fauteuil. Mon esponton étoit caché dans sa paille: c'étoit toujours quelque chose. J'aurois voulu me voir suivi par le beau trou que j'avois fait avec tant de peine, mais c'étoit impossible: mon corps alloit, mais mon ame restoit là.

Le bras appuyé sur l'épaule de cet homme qui par ses risées croyoit d'exiter mon courage, j'ai descendu trois petits degrès après avoir passé deux étroits corridors: je suis entré dans une salle assez grande, et très éclairée, et à son extrêmité dans le coin à ma main gauche je suis entré par une petite porte dans un corridor qui avoit deux pieds de large, et douze de long, et deux fenêtres grillées à ma droite par où on voyoit distinctement toute la partie de la ville qui étoit de ce côté là jusqu'au *Lido*. La porte du cachot étoit au coin de ce corridor: j'ai vu une fenêtre grillée qui étoit vis à vis d'une des deux, de sorte que le prisonnier quoiqu'enfermé pouvoit jouir en bonne partie de cette agréable perspective. Le plus important étoit que

cette même fenêtre ouverte laissoit entrer un vent doux, et frais qui étoit un vrai baume pour la pauvre créature qui devoit respirer là dedans principalement dans cette saison où l'air étoit brûlant. Je n'ai pas fait ces observations dans ce moment là, comme le lecteur peut bien penser. D'abord que Laurent me mit dans le cachot il y fit placer mon fauteuil sur lequel je me suis d'abord jetté; et s'en alla en me disant qu'il alloit me faire porter dans l'instant mon lit avec tout le reste.

Fin de la première partie.

SECONDE PARTIE.

Le stoicisme de Zenon, l'ataraxie des Pyrrhoniens offrent au jugement des images fort extraordinaires. On les célébre, on les met en dérision, on les admire, on s'en moque, et les sages n'accordent leurs possibilités, qu'avec des restrictions. Tout homme appellé à juger d'impossibilité, ou de possibilité morale, a raison de ne partir jamais que de lui-même, car étant de bonne foi il ne peut

ad-

admettre une force intérieure dans qui que ce soit à moins qu'il n'en sente le germe en soi-même. Ce que je trouve en moi sur cette matière est que l'homme par une force gagnée moyennant une grande étude peut parvenir à se défendre de crier dans les douleurs, et à se maintenir fort contre l'impulsion des premiers mouvemens. Cela est tout. *L'abstine*, et le *sustine* caractérisent un bon philosophe, mais les douleurs matérielles qui affligent le stoicien ne seront pas moindres que celles qui tourmentent l'épicurien ; et les chagrins seront plus cuisans pour celui qui les dissimule que pour l'autre qui se procure un soulagement réel en se plaignant : l'homme qui veut paroître indifférent à un évenement qui décide de son état n'en a que l'air, à moins qu'il ne soit imbécille, ou enragé. Celui qui se vante de tranquillité parfaite ment, et j'en demande mille pardons à Socrate. Je croirai tout à Zenon, lorsqu'il me dira d'avoir trouvé le secret d'empêcher la nature de palir, de rougir, de rire, et de pleurer. . . .

. . . . Je me tenois sur mon fauteuil comme un homme extupefait ; immobile comme une statue, je voyois que j'avois perdu toutes les peines que je m'étois données ; et je ne pouvois

pas

pas m'en repentir ; je me trouvois destitué d'espoir, et je ne sentois autre soulagement que celui que je pouvois me procurer en ne pensant pas à l'avenir. Ma pensée s'élevoit à Dieu ; et l'état où j'étois me sembloit une punition venante de lui directement de ce qu'après qu'il m'avoit laissé le tems d'achever mon ouvrage, j'avois abusé de sa grace en tardant trois jours à me sauver. J'en convenois ; mais en même tems j'accusois la punition de trop de sévérité, puisque je n'avois différé de trois jours que par prudente précaution. Pour brusquer la raison qui me fit fixer ma fuite au 27 il m'auroit fallu une révélation ; et la lecture de Marie d'Agreda ne m'avoit pas fait devenir fou.

Une minute après que Laurent m'eut quitté, deux de ses gens me portèrent mon lit, c'est-à-dire les draps, les matelas, et la paillasse, et s'en allèrent pour prendre le reste ; mais deux heures entières s'écoulèrent sans que je visse personne, malgré que les portes de mon cachot fussent ouvertes. Ce retard me causoit une foule de pensées, qui me rendoient stupide : je ne pouvois rien deviner ; et je devois tout craindre : je tâchois de me mettre dans un état assez tranquille pour souf-

frir sans lâcheté tout ce qui pouvoit m'arriver de plus horrible.

Outre les plombs, et les *quatre*, les inquisiteurs d'état possèdent aussi dix-neuf prisons affreuses sous terre dans le même palais ducal, où ils condamnent ceux qui ont commis des crimes qui les ont rendus coupables de mort. Tous les juges de la terre ont toujours cru qu'en laissant la vie, à celui qui a mérité la mort on lui accorde une grace quelque soit l'horreur de la prison qu'on lui substitue. Ces dix-neuf prisons souterraines sont positivement des tombeaux, mais on les appelle puits; et la raison qu'on leur donne ce nom peut être bonne, car effectivement ils sont toujours inondés de deux pieds d'eau de la mer qui y entre par le même trou grillé par où ils reçoivent un peu de lumière: ces trous n'ont qu'un pied carré d'extension. Le prisonnier est obligé, à moins qu'il n'aime d'être toute la journée dans un bain d'eau salée jusqu'aux genoux, de se tenir assis sur un treteau, où il tient aussi sa paillasse, et où l'on met à la pointe du jour son eau, sa soupe, et sa portion de biscuit qu'il doit manger d'abord qu'on la lui porte; puisque des rats de mer plus grands que ceux que

j'ai connu à la *poutre* iroient le lui arracher des mains. Dans cette terrible prison, où ordinairement les détenus sont condamnés jusqu'à leur dernière heure, et avec une nourriture pareille où il semble qu'un homme ne puisse vivre que cinq à six mois, plusieurs y vivent jusqu'à la vieillesse; et on m'a assuré qu'un vieillard de quatre vingts ans qui mourut dans ce tems là y avoit été mis à l'âge de quarante: persuadé d'avoir mérité la mort il se trouva peut être heureux: il y a des gens qui ne craignent que la mort: c'étoit un espion qui dans la dernière guerre que la république eut contre le turc l'année seize, partoit de Corfou, entroit dans l'armée du grand Visir pour découvrir ce qu'on y décidoit, et pour en instruire M. le maréchal de Schoulenbourg qui défendoit la forteresse: cet infame étoit dans le même tems l'espion du grand Visir. Dans ces deux heures d'attente je n'ai pas manqué de me figurer qu'on alloit peut être me transporter dans les puits. Dans un endroit où on se nourrit d'espérances chimériques on doit aussi avoir des craintes extrêmes. Le tribunal qui pouvoit disposer de moi, maître de l'éminence, et de la profondeur du palais auroit fort-bien pu envoyer

à l'enfer quelqu'un qui auroit tenté de déserter du purgatoire.

J'ai enfin entendu le bruit d'une serrure, et les pas d'un furieux qui venoit où j'étois. J'ai vu Laurent que la colère défiguroit. Tout en rage, blasphémant Dieu, et tous les saints, il commença par m'ordonner de lui donner la hache, et tous les instrumens que j'avois employés à percer le pavé du cachot, et de lui dire quel étoit celui de ses gens qui me les avoit portés. Sans bouger, et de sang froid je lui ai dit que je ne savois pas de quoi il me parloit. Il ordonna alors à deux archers de me fouiller, ce que je n'ai pas permis en me mettant dans un instant tout nu. Il fit visiter mes matelas, et vuider ma paillasse, et visiter jusque dans la cassolette puante; il prit entre ses mains le coussin de mon fauteuil, et n'y ayant trouvé rien de résistant il le jetta par dépit contre terre. *Vous ne voulez pas m'avouer*, dit-il, *où sont les instrumens avec lesquels vous avez rompu le plancher, mais vous serez forcé de le confesser à quelqu'un.* Je lui ai répondu que s'il étoit vrai que j'eusse percé le plancher je ne pouvois avoir reçu les instrumens que de lui-même, et les lui avoir rendus, s'il ne les

trou-

trouvoit pas. A cette réponse que ses gens, qu'il avoit apparemment irrités applaudirent, il heurla, il donna de la tête contre la cloison, il pesta des pieds, j'ai cru qu'il alloit devenir furieux. Il sortit suivi de ses archers, qui me portèrent d'abord mes hardes, mes livres, mes bouteilles, mon dîner qui étoit encore là depuis le grand matin, et tout ce qui m'appartenoit excepté le morceau de pierre de touche, et ma lampe. Après cela il entra dans le corridor, et il ferma les vitres des deux fenêtres par où je recevois un peu d'air. Moyennant cela je me suis trouvé dans le plus ardent de l'été enfermé comme hermétiquement dans un très-petit lieu où l'air ne pouvoit entrer par aucune autre ouverture. J'avoue qu'après son départ je me suis trouvé quitte à bon marché. Malgré l'esprit de son métier il n'a pas pensé à visiter le fauteuil, et me trouvant encore possesseur de mon verrou j'ai poursuivi à y compter dessus sans avoir cependant dans ma tête aucun projet.

La grande chaleur, et le bouleversement de la journée m'empêchèrent de dormir. Le lendemain de bonne heure il me porta du vin qui étoit devenu vinaigre, de

l'eau mauvaise, de la salade pourrie, et de la viande puante : il ne fit pas netoyer, et n'ouvrit pas les fenêtres, lorsque je lui ai dit de les ouvrir. Une cérémonie extraordinaire qu'on commença à exercer ce jour là fut l'emploi d'un archer qui avec une barre de fer faisoit le tour de mon cachot, et frappoit partout sur le plancher, et sur les cloisons pour découvrir s'il n'y avoit rien de rompu, et on rétiroit tous les matins le lit pour faire cette même fonction. J'ai observé que l'archer qui donnoit ces coups de barre ne frappoit jamais sous le plafond. Cette observation me fit en peu de jours enfanter le projet de sortir delà par le haut ; mais pour rendre mon projet mur il falloit des combinaisons qui ne dépendoient pas de moi ; car je ne pouvoit rien faire qui ne fût exposé à la vue. La moindre égratignure seroit sautée aux yeux de chacun des archets qui entroient dans mon cachot tous les matins.

J'ai passé une cruelle journée. La chaleur forte commença vers midi ; je croyois positivement d'étouffer : mon cachot étoit devenu une véritable étuve. Il me fut impossible de manger, ou de boire, car tout étoit corrompu : la foiblesse causée par la chaleur,

et

et par la sueur qui sortoit de tout mon corps à grosses gouttes ne me permettoit ni de marcher, ni de lire. Mon dîner le lendemain fut le même, et la nouvelle puanteur du veau qu'il me porta, et qui étoit encore chaud vint d'abord à mon odorat. Je lui ai demandé s'il avoit ordre de me faire mourir de faim, et de chaleur, et sans me répondre le moindre mot il s'en alla. Le jour suivant ce fut la même chose. Je lui ai dit de me donner du crayon, puisque je voulois écrire quelque chose à M. le secrétaire, et sans me répondre il s'en alla. J'ai mangé la soupe par dépit, et trempé du pain dans du vin de Chipre pour me conserver en force; et pour le tuer le lendemain en lui enfonçant mon esponton dans le cou: cela étoit devenu si sérieux que je trouvois que je n'avois point d'autre parti à prendre. Mais le lendemain au lieu d'exécuter mon projet je me suis contenté de lui jurer de le tuer, lorsque l'on me remettroit en liberté: il en a ri, et sans me répondre il s'en alla. J'ai commencé à croire qu'il en agissoit ainsi par ordre du secrétaire, auquel il avoit peut-être déclaré la fracture. Je ne savois que faire; ma patience luttoit avec le désespoir; je me sentois mourir

 d'inani-

d'inanition, et réellement j'allois succomber.

Ce fut le huitième jour qu'avec une voix foudroyante, et toujours à la présence de ses archers je lui ai demandé compte de mon argent en l'appellant infame bourreau. Il me répondit qu'il me portera mon compte dans le jour suivant; mais avant qu'il ferma le cachot j'ai embrassé avec violence le baquet des immondices, et je lui ai fait voir par ma posture que j'allois le verser dans le corridor s'il ne me le faisoit pas changer d'abord. Il ordonna alors à un archer de le porter dehors, et l'air étant devenu infecté il se détermina à ouvrir une fenêtre; mais lorsque l'archer me porta dedans le nouveau baquet il la referma en sortant. J'ai crié comme un possédé, mais en vain. Telle étoit ma situation, et ayant vu que ce que j'avois obtenu avoit été l'effet des injures que je lui avois dit, j'ai décidé de le traiter encore plus mal le lendemain.

Mais le lendemain ma fureur se calma! Avant que de me présenter mon compte il me donna un panier de citrons que M. de Br.... m'envoyoit, et j'ai vu une grande bouteille d'eau que j'ai jugé bonne, et dans

mon

mon dîner un poulet qui avoit bonne mine ; outre cela un archer ouvrit les deux fenêtres. Lorsqu'il m'a présenté mon compte je n'ai jetté l'œil que sur la somme qui me restoit pour lui dire que j'en faisois présent à sa femme, un cequin excepté que je distribuois à ses gens, dont deux là présens me remercièrent.

Resté seul avec moi, voici le discours qu'il me tint d'un air assez sérein : *Vous m'avez déjà dit, Monsieur, que c'est de moi-même que vous avez reçu l'instrument avec lequel vous avez fait l'énorme trou dans l'autre cachot, ainsi je n'en suis plus curieux ; mais pourrois-je à titre de grace savoir qui vous a donné le nécessaire pour vous faire une lampe ?* *Vous-même* lui, ai-je répondu. *Je ne croyois pas*, répliqua-t-il, *que l'esprit consistât dans l'effronterie.* *Je ne ments pas*, lui dis-je d'un ton ferme, *c'est vous qui m'avez donné avec vos propres mains tout ce qu'il me falloit pour me composer une lampe.*

Je lui ai alors expliqué comment je m'y étois pris ; et lorsqu'il se vit convaincu il donna de ses mains contre la tête, et me demanda si je le pouvois convaincre aussi de m'avoir donné les instrumens pour rompre le plancher, et je lui ai dit qu'oui, mais qu'il ne sauroit

ja-

jamais comment qu'en présence du secrétaire du tribunal. Il me pria alors de penser qu'il avoit des enfans, et il s'en alla. Je fus bien enchanté d'avoir trouvé le moyen de me faire craindre de cet homme auquel il étoit décidé que je dusse coûter la vie : je fus alors convaincu que son propre intérêt le forçoit à tenir caché au ministre du tribunal ce que j'avois fait. Le petit vent qui soufflоit tous les jours, et qui toujours à la même heure entroit chez moi me rendit la force, et l'appetit.

J'ai ordonné à Laurent de m'acheter les œuvres du marquis Maffei : cette dépense lui déplaisoit, et il n'osoit pas me le dire. Il me demanda quel besoin je pouvois avoir des livres pendant que j'en avois là plus de cinquante : je lui dis que je les avois tous lus, et qu'il me falloit du nouveau. Il me répondit que, si je voulois en prêter à quelqu'un, il m'en feroit prêter aussi, et que moyennant cela je m'occuperois à une lecture toute neuve sans dépenser le sou. Je lui ai opposé que les livres qu'on pourroit me prêter seroient peut-être des romans frivoles dont je n'aimois pas la lecture : il me repliqua d'un air piqué que je me trompois, si je croyois d'être la seule bonne tête qu'on

te-

tenoit enfermée là haut, et il ajouta que je m'étonnerois, si je sussé quelles étoient les personnes qui partageoient mon même sort. J'ai alors contrefait l'homme pénétré de respect, et sans perdre une minute j'ai pris le premier tome de la cronologie du père Petau, et je lui ai dit de me porter en échange un autre livre d'égale importance: quatre minutes après, il me porta le premier tome de Wolff en latin; et très-content j'ai retiré l'ordre que je lui avois donné de m'acheter Maffei. Charmé de m'avoir fait entendre raison sur cet article, il s'en alla.

Moins ravi de m'amuser à cette savante lecture que de saisir l'occasion d'entamer une correspondence avec quelqu'un qui auroit pu m'aider au projet de fuite que dans ma tête j'avois déjà ébauché, j'ai feuilleté le livre, et j'y ai trouvé une demi feuille de papier sur lequel j'ai lu dans six bons vers la paraphrase de ces mots de Seneque *calamitosus est animus futuri anxius*. J'en ai fait d'abord six autres, et n'ayant pas de crayon je me suis servi du suc de mures noires au lieu d'ancre, et m'ayant laissé croître l'ongle du petit doigt de ma main droite pour me polir les oreilles, j'y ai fait la pointe, et je m'en suis servi

comme

comme d'une excellente plume, en mettant le petit doigt entre le pouce, et l'index. Enchanté de ma belle invention j'ai fait le catalogue des livres que j'avois, et je l'ai placé dans le dossier du même livre. Tous les livres reliés en carton en Italie ont sous la reliure par derrière une espèce de poche. Sur le même livre là, où l'on écrit le titre j'ai écrit *latet quere.* Impatient de recevoir une réponse j'ai dit à Laurent dans le matin du jour suivant que j'avois déjà lu tout le livre, et que la même personne me feroit plaisir à m'en envoyer un autre. Laurent me porta sur le champ le second tome de Wolff. Il me dit que la personne n'avoit pas voulu différer pour me faire un si petit plaisir. J'en fus fâché; car je désirois une réponse.

D'abord que je fus seul j'ai ouvert le livre, et j'y ai trouvé une courte lettre en latin sur laquelle j'ai lu: *nous deux qui sommes ensemble dans cette prison, ressentons le plus grand plaisir que l'ignorance d'un avare nous procure un avantage sans exemple. Moi qui écris suis Marin Balbi noble venitien régulier somasque. Mon compagnon est le comte André Asquin noble d'Udine capitale du Frioul. Il m'ordonne de vous*

dire

dire que vous êtes le maître de disposer de tous ses livres, dont vous trouverez le cathalogue dans le dossier; et nous vous recommandons les plus grandes précautions pour que Laurent ne parvienne jamais à découvrir notre correspondence s'il vous plaira que nous l'entretenions. L'uniformité de notre idée de placer des billets dans le derrière des livres me parut singulière, et singulière la recommandation de précaution tandis que sa petite lettre étoit entre une feuille et l'autre, où Laurent l'auroit d'abord trouvée, s'il eût ouvert le livre; il est vrai qu'il ne savoit pas lire; mais naturellement il auroit gardé la lettre, et auroit été chercher quelqu'un qui lui en auroit déclaré le contenu, et notre correspondence auroit fini en naissant. J'ai d'abord décidé que le père Balbi devoit être un personnage auquel je ne devois céder qu'à l'égard de sa naissance, et à cause de son sacré caractère.

J'ai trouvé le cathalogue, et j'ai d'abord amplement répondu à cette lettre sur la moitié de la feuille du cathalogue. Je leur ai dit mon nom; je leur ai écrit l'histoire de ma détention, et l'espoir que j'avois de sortir bientôt, car je ne pouvois être là que pour des bagatelles; je ne leur ai rien dit de

la

la fraction du pavé. J'ai envoyé un livre le lendemain, et j'en ai reçu un autre, où j'ai trouvé une lettre du père Balbi de seize pages: le comte Asquin ne m'a jamais écrit. Ce moine m'écrivit l'histoire cause de son infortune. Il étoit sous les plombs depuis quatre ans, parcequ'il avoit eu plusieurs batards, qu'il avoit voulu reconnoître pour ses fils naturels en les faisant baptiser sans aucune réserve sous son nom. Le père supérieur l'avoit corrigé la première fois; l'avoit menacé la seconde; mais à la troisième il avoit porté ses plaintes au tribunal, qui l'avoit fait enfermer; et le supérieur lui envoyoit son dîner tous les matins. Il employoit quatre pages à se défendre où il disoit mille pauvretés; entre autres il soutenoit que ni son supérieur, ni les inquisiteurs d'état pouvoient avoir des droits sur sa conscience, et que par conséquent ce qu'ils exerçoient sur lui n'étoit que tyrannie, et violent despotisme; il disoit que sachant en conscience que ses enfans étoient de lui il ne pouvoit pas les frustrer des avantages qu'ils pouvoient retirer de son nom; et qu'un homme d'honneur ne pouvoit envoyer à l'hôtel Dieu (qui à Venise s'appelle *la Pietà*) que ceux nés d'inceste, dont

la

la qualité connue pouvoit cauſer du ſcandale. Il ajoutoit que les trois mères de ces enfans, quoique pauvres, et obligées pour vivre à faire le métier de femmes de chambre, étoient reſpectables, parcequ'on ne pouvoit rien dire contre leurs mœurs avant qu'elles ne l'euſſent connu, et que l'erreur que l'amour leur avoit fait commettre avec lui, étant devenue notoire, le moindre dédommagement qu'il leur devoit, étoit celui de reconnoître pour ſiens les fruits de leur commerce pour empêcher la calomnie de les attribuer à d'autres; il finiſſoit par dire qu'il ne pouvoit pas démentir la nature en agiſſant autrement qu'en père. Après m'avoir dit beaucoup de mal de ſon ſupérieur, il ajoutoit qu'il n'y avoit point de riſque qu'il pût jamais devenir coupable de ſa même faute, parceque ſa tendreſſe pieuſe ne ſe déclaroit que vis à vis de ſes écoliers, qui étoient les objets de toutes ſes attentions.

A la lecture de cette longue lettre j'ai connu mon homme: original, vicieux, ſophiſtique dans ſon raiſonnement ſans le ſavoir, libertin, méchant, ſot, et ingrat, parceque après m'avoir dit qu'il ſeroit fort malheureux ſans la compagnie du vieillard qui

avoit des livres, et de l'argent, il employoit deux pages à la description de ses défauts, et de ses ridicules. Hors de ces prisons je n'aurois pas répondu à un homme d'un pareil caractère; mais là haut j'avois besoin de tirer parti de tout. Dans le dossier du livre j'ai trouvé deux plumes, de l'ancre de la Chine, et deux feuilles de papier dans le livre; ce qui me mit en état d'écrire avec toute ma commodité.

Tout le reste de sa longue lettre contenoit l'histoire de tous les prisonniers qui étoient sous les plombs, et de ceux qui y avoient été, et qui étoient sortis depuis les quatre ans qu'il étoit là. Il me rendit compte que l'archer nommé Nicolas lui portoit en cachette tout ce qu'il vouloit acheter, et l'informoit du nom de tous les détenus, et de ce qu'il arrivoit dans tous les autres cachots; et pour m'en convaincre il me disoit l'histoire du trou que je devois avoir fait dans le cachot où j'étois, et d'où l'on ne m'avoit tiré que pour y loger le patricien Pr.... G. Ce qui y fut mis le lendemain de ma sortie: il me disoit que Laurent avoit passé les deux heures qu'il m'avoit laissé seul, à chercher un ménuisier, et un serrurier pour faire remplir

et

et ferrer le trou, en prenant la liberté d'intimer à ces artisans le silence sous peine de la vie. Nicolas l'avoit assuré qu'un seul jour plus tard je m'en serois allé par un moyen qui auroit fait beaucoup parler, et qu'on auroit fait étrangler Laurent, puisqu'il étoit tout simple, que quoiqu'il ait voulu paroître surpris à la vue du trou, et qu'il ait fait semblant d'être fâché contre moi, il ne pouvoit être que d'accord, car ce ne pouvoit être que lui qui m'eût donné les instrumens pour rompre, et qu'on n'avoit jamais pu trouver, parcequ'adroitement je devois les lui avoir rendus. Nicolas lui avoit dit aussi que M. de Br. . . . avoit promis à Laurent mille sequins à l'évènement de ma fuite, qu'il avoit espéré de gagner sans rien risquer en comptant sur la protection de S. E. D. . . . qui protégeoit sa femme, et que tous les archers étoient sûrs qu'il trouveroit quelque moyen de me procurer la fuite sans risquer de perdre son emploi: il lui avoit dit qu'ils n'osoient pas faire savoir à M. le secrétaire toutes ses malversations, parcequ'ils craignoient qu'en se tirant d'affaire il ne leur fit perdre leur pain. Le père Balbi finissoit sa lettre par me prier d'avoir confiance en lui; et de

lui

lui conter toute l'histoire du plancher percé, et de qui j'avois reçu les instrumens, en m'assurant qu'il seroit discret autant qu'il étoit curieux. Je ne doutois pas de sa curiosité; mais sur sa discrétion j'avois des doutes; les demandes qu'il me faisoit le déclaroient déjà pour le plus indiscret des hommes. J'ai vu qu'il falloit le ménager, et que j'aurois pu facilement réduire un être dans ce goût là à faire tout ce que j'aurois voulu pour me procurer la liberté.

J'ai passé toute la journée à lui répondre; mais un fort soupçon me fit différer à lui envoyer ma réponse. Il m'est venu dans l'esprit que ce commerce épistolaire auroit pu être un artifice de Laurent pour parvenir à savoir où étoient les instrumens avec lesquels j'avois rompu le plancher. Je lui ai donc écrit une très-courte lettre en lui disant qu'un fort grand mal à la tête m'empêchoit de lui répondre en détail; mais qu'en attendant je croyois de devoir satisfaire à sa curiosité en lui disant qu'un grand couteau avec lequel j'avois fait le trou se trouvoit sous la hauteur d'appui de la fenêtre du corridor, où je l'avois caché d'abord que je m'étois vu seul dans le nouveau cachot, et où Laurent n'avoit

pas

pas regardé, et que je ne savois plus que faire de ce couteau. Cette fausse confidence mit en trois jours de tems mon esprit en paix, car si l'on eut intercepté mes lettres le gardien auroit visité la fenêtre; mais je n'ai vu rien d'extraordinaire.

Le père Balbi m'écrivit qu'il savoit que je pouvois avoir ce gros couteau, car Nicolas lui avoit dit qu'on ne m'avoit point fouillé avant que de m'enfermer. Il lui avoit dit que Laurent s'étoit informé que les hommes de *Messer grande* n'avoient pas visité mes poches, et qu'il étoit persuadé que j'avois des armes; il disoit qu'il ne se crut pas obligé à me fouiller, car en me recevant des mains de *Messer grande* il devoit supposer que ce devoir avoit été exécuté, et que dans le cas que ma fuite me fût réussie, cette circonstance auroit pu le sauver, et que tout le blâme seroit tombé sur l'autre; l'autre auroit dit que m'ayant vu dans mon lit, et m'habiller à sa présence il n'avoit pas besoin de me faire fouiller, car il étoit sur que je n'avois rien. Il finissoit sa lettre par me dire, que je pouvois me fier à Nicolas, et lui envoyer mon couteau. Ce moine étoit un curieux qui vouloit tout savoir, et cet archee Nicolas, dont la passion

do-

dominante devoit être l'indiscrétion, faisoit toutes ses délices. Ses lettres m'amusoient en même tems qu'elles me découvroient ses défauts. Il me dit que le comte Asquin étoit un homme de soixante et dix ans, incommodé par un fort gros ventre, et par une jambe qui cassée jadis, et mal raccommodée le rendoit boiteux. N'étant pas riche il exerçoit dans Udine le métier d'avocat, et il défendoit l'ordre des paysans, que celui des nobles vouloit priver du droit de suffrage dans les assemblées provinciales. Les prétentions des paysans troubloient la paix publique, et les nobles eurent recours au tribunal qui ordonna au comte Asquin d'abandonner cette clientèle! il avoit répondu que le code municipal l'autorisoit à défendre la constitution, et il désobéit. Les inquisiteurs d'état le firent enlever malgré le code, et le logèrent sous les plombs où il y avoit cinq ans qu'il s'amusoit à lire, et à attendre le moment de sa liberté. Il avoit comme moi cinquante sous par jour, et il avoit le privilége de manier son argent; ce qui l'avoit mis en état d'amasser quelques douzaines de sequins; puisqu'il ne dépensoit pour vivre que dix à douze sous par jour. Ce moine qui n'avoit ja-

jamais le fou me disoit à ce propos beaucoup de mal de son camarade que comme de raison il accusoit d'avarice. Il me fit savoir que dans le cachot vis à vis du mien il y avoit deux frères du pays des *sept communs* qui étoient là dedans par inobéissance aussi, dont l'ainé étoit devenu fou furieux au point qu'on le tenoit lié. Dans un autre cachot il y avoit deux notaires publics. Un comte veronois de la maison de Pind.... avoit été enfermé pour huit jours pour n'avoir pas obéi à un ordre qu'il avoit reçu de se présenter. Nicolas lui avoit dit que ce seigneur avoit eu des grandes distinctions; on avoit permis à ses domestiques de lui consigner ses lettres en mains propres. . . . .

. . . Lorsque mes soupçons furent dissipés l'état de mon ame me fit raisonner ainsi. Je voulois me procurer la liberté : l'esponton que j'avois, étoit excellent ; mais il étoit impossible que je m'en servisse, parceque tous les matins mon cachot étoit frappé par des coups de barre à tous les coins excepté au plafond : je ne pouvois donc penser qu'à sortir par le plafond en le faisant rompre par dessus : celui qui l'auroit rompu auroit pu se sauver avec moi en m'aidant à faire

un trou dans le grand toit du palais dans la même nuit. Je pouvois me flatter d'en venir à bout ayant un compagnon à l'ouvrage. Lorsque j'aurois été sur le toit, j'aurois vu ce qu'il y avoit à faire: il falloit donc se résoudre, et y aller. Je n'ai vu que ce moine qui à l'âge de trente huit ans, quoique mal pourvu de bon jugement, auroit pu exécuter toutes mes instructions. Il falloit donc me déterminer à lui confier tout, et penser au moyen de lui envoyer mon verrou. J'ai commencé par lui demander, s'il désiroit sa liberté, et s'il se sentoit disposé à tout faire pour se la procurer en se sauvant avec moi. Il me répondit que tant lui que son compagnon seroient prêts à tout faire pour briser leurs chaînes; mais qu'il étoit inutile de penser à ce qui étoit impossible: il me faisoit ici un long détail des difficultés dont il remplissoit quatre pages, et que je n'aurois jamais fini, si j'eusse voulu les applanir. Je lui ai répondu que toutes ses difficultés ne me paroissoient que fort légères, et qu'absolument je ne voulois pas confier au papier leur résolution; et que s'il vouloit me promettre d'exécuter mes instructions je lui promettois la liberté. Il me répondit qu'il étoit prêt à tout.

Je lui ai alors écrit que je penserois au moyen de lui envoyer le véritable instrument que je possédois pour rompre qui n'étoit pas un couteau : qu'avec cet instrument il perceroit le toit de son cachot, il y monteroit dessus, il iroit au mur qui nous séparoit, il le perceroit, il le passeroit, il se trouveroit sur le toit de mon cachot, il le romproit, j'en sortirois, et pour lors me trouvant avec lui, et avec le comte nous romprions le grand toit du palais, soulèverions les plaques de plomb, et que desque nous serions sur le grand toit celle de descendre pour nous trouver libres dans les rues de Venise seroit mon affaire. Il me répondit qu'il étoit prêt à tout; mais que j'allois entreprendre un ouvrage impossible: et ici avec cent mais il me faisoit l'énumération des impossibilités qui rigoureusement n'étoient que des difficultés: je lui ai répondu que j'étois sûr de mon fait, et que, s'il vouloit se sauver avec moi, il n'avoit qu'à commencer à exécuter mes instructions, dont la première étoit de faire acheter par Laurent quarante à cinquante images de saints sur papier, et sous prétexte de dévotion d'en couvrir toutes les cloisons du cachot, et avec les plus grandes le plafond,

 et

et que je ne lui dirois pas d'avantage, que lorsqu'il auroit exécuté cette première commission. J'avois reconnu qu'il m'étoit nécessaire d'en agir ainsi avec cet homme qui ne savoit faire l'habile vis à vis de moi que par des raisonnemens, dont le fond n'étoit que timidité; et obstacles que selon mon calcul il falloit brusquer; il les mettoit en ligne de compte: c'étoit le vrai moyen de ne se déterminer jamais.

J'ai ordonné à Laurent de m'acheter la nouvelle Bible qu'on avoit imprimé en grand *in-folio*, où il y avoit outre la vulgate, et le nouveau testament la version aussi des septante. J'ai pensé à ce livre dont le grand volume me faisoit espérer de pouvoir y placer mon espontone, et de l'envoyer ainsi au moine; mais lorsque je l'ai eu, et que j'ai essayé je suis devenu triste, et rêveur. J'ai trouvé que le verrou avoit deux pouces de longueur plus que la Bible. Le moine m'avoit écrit que le cachot étoit déjà tout tapissé comme je l'avois prescrit, et que Laurent leur avoit dit que j'avois acheté ce grand livre, et qu'ils l'avoient prié de leur en procurer la lecture à ma commodité: effectivement il me le demanda, et je lui ai dit que pour trois

ou quatre jours j'en avois beſoin moi-même.

Je ne trouvois pas de remède à la longueur excédente du verrou : il auroit fallu la forge pour le racourcir, et je ne pouvois pas prétendre que Laurent dût devenir aveugle pour ne pas voir l'excédent de la machine qui ne pouvoit ſortir du doſſier du livre ſans lui ſauter aux yeux : il falloit pourtant le trouver cet heureux moyen, et s'il exiſtoit en nature on ne pouvoit le trouver qu'à force d'y penſer. J'ai communiqué mon embarras au père Balbi : il me répondit le lendemain, en ſe moquant de l'infécondité de mon imagination ; que le moyen étoit tout ſimple. Laurent leur avoit dit que j'avois une belle péliſſe : il me diſoit qu'ils s'en montreroient curieux, et qu'ils me feroient prier de la leur faire voir ; que je n'avois donc qu'à y mettre dedans l'eſponton, et la leur envoyer pliée ; que naturellement Laurent la leur porteroit ſans la déplier, et qu'adroitement il en tireroit dehors l'eſponton, et qu'il me la renverroit d'abord.

Malgré que le ſtyle du moine m'ait piqué, la hardieſſe de ce projet ne m'a pas déplu. J'avois des preuves de la bêtiſe de Lau-

Laurent; mais je trouvois trop naturel qu'il déployât la pélisse lui-même en entrant dans le galetas, comme pour la leur faire mieux regarder, d'autant plus que leur cachot n'étoit pas bien clair: le verrou seroit tombé sur le plancher. J'ai cependant écrit au moine que j'adoptois son projet, et qu'il n'avoit qu'à me faire demander la pélisse. Laurent le lendemain me pria d'excuser la curiosité de la personne qui me prêtoit des livres, qui désiroit de voir ma pélisse. Je la lui ai donnée sur le champ très-bien pliée en lui disant de me la rapporter d'abord: mais j'espère que le lecteur ne pensera pas que j'aie été assez bête pour y mettre dedans le verrou: il me la rapporta deux minutes après en me remerciant. Je lui ai dans le même moment ordonné pour le jour de la saint Michel trois livres de *macaroni* dans une chaudière d'eau bouillante sur un grand réchaud: je lui ai dit que je voulois en assaisonner moi-même deux plats, un le plus grand qu'il eût dans sa maison, dont je voulois régaler les dignes personnes qui me donnoient des livres, l'autre de moyenne grandeur pour moi: je lui ai dit que je voulois fondre le beurre moi-même, et y mettre le fromage parmesan qu'il me

-tre.I   por-

porteroit tout rapé. J'ai décidé de mettre le verrou dans le dossier de la Bible, en y plaçant dessus le grand plat de macaroni, dont le beurre abondant dans lequel ils devoient nager auroit engagé les yeux de Laurent tellement qu'il n'auroit pas osé les en détacher pour prendre garde aux extrêmités du dossier du livre : le plat devoit être si plein qu'il devoit craindre d'en verser sur le livre.

Le lendemain du jour que j'ai envoyé la pélisse, j'ai bien ri. Le père Balbi inquiet, et tremblant m'écrivoit que Laurent étoit entré dans leur galetas en tenant la pélisse déployée, et que, quoiqu'il n'eût fait semblant de rien, il dut certainement avoir trouvé, et gardé l'esponton. Il me disoit qu'il étoit au désespoir de devoir se reconnoître pour la cause de cet irréparable malheur ; il me reprochoit cependant de n'avoir pas réfléchi un peu avant que d'adopter son projet. Je lui avois déjà écrit le même matin qu'il n'y avoit rien dans la pélisse, et que je ne la lui avois envoyée tout de même que pour lui faire voir, qu'il pouvoit se fier à moi, et être sûr pour l'avenir, qu'il n'avoit pas à faire à un étourdi. Je lui ai en même tems communiqué mon projet pour le jour de la S. Mi-

Michel, et je lui ai recommandé toute l'adresse dans le moment où il recevroit le plat sur le livre des mains de Laurent; car ce passage des mains à mains devoit être le moment le plus critique pour la fatale découverte du verrou. Je lui ai dit de se bien garder de jetter ses yeux impatiens sur les deux bouts du livre, puisque par nature les yeux de Laurent se tourneroient alors vers le même endroit, et il verroit l'excédent, et tout seroit perdu.

La veille de cet heureux jour, j'ai enveloppé l'esponton dans du papier, et je l'ai enfoncé dans le dossier du livre; et au lieu de laisser l'excédent de deux pouces d'un côté, je l'ai divisé en deux : il sortoit la mesure d'un pouce à droite, et d'un pouce à gauche; n'y ayant aucune raison pour que Laurent doive regarder les coins du livre plus d'un côté que de l'autre, j'ai cru en divisant cet excédent de diminuer le danger de la moitié.

Laurent parut le grand matin avec une grande chaudière où des macaroni bouillonnoient; j'ai d'abord mis le beurre sur le réchaud pour le fondre, et j'ai préparé mes plats arrosés de fromage; j'ai pris la cuillère percée, et j'ai commencé à les remplir en y met-

mettant dessus à chaque main beurre, et fromage, et je n'ai cessé, que lorsque le grand plat destiné au moine ne pouvoit en contenir d'avantage. Le beurre alloit jusqu'aux extrémités de ses bords. Le diamêtre de ce plat étoit quasi le double de la largeur de la Bible. Je l'ai pris, et je l'ai placé sur le grand livre que j'avois à la porte de mon cachot, et en le prenant au dessus de mes mains avec le dossier tourné vers Laurent je lui ai dit d'allonger ses bras, et d'étendre ses mains ; c'est là que j'ai placé ma Bible tout doucement pour que le beurre ne coule dessus. En lui consignant cet important fardeau je tenois mes yeux fixés contre les siens, qu'avec le plus grand plaisir je ne voyois pas se détourner de dessus le beurre qu'il craignoit de verser. Il le prit en se plaignant que j'en avois mis trop, mais en y tenant toujours les yeux fermes dessus, et en disant, que si quelque goutte alloit se verser sur le livre, ce ne seroit pas sa faute. Je me suis vu sûr de la victoire d'abord que j'ai vu la Bible sur ses mains, car les deux bouts du verrou, qui étoient éloignés de mes yeux toute la largeur du livre, lorsque je le tenois, étoient devenus invisibles pour lui, lorsqu'il le tenoit

lui-

lui-même: ils se trouvoient attenants à ses épaules, et il n'y avoit aucune raison qui put lui faire détourner les yeux, et la tête pour regarder ni l'un ni l'autre de ces coins: ils ne pouvoient l'intéresser en rien, et il auroit dû faire un effort: son seul empressement devoit être celui de tenir son plat parallèle. Il partit, et je l'ai suivi des yeux jusqu'à ce que je l'ai vu descendre les marches pour entrer dans le galetas du moine: un instant après j'ai entendu le bruit d'un nez qui se mouchoit à trois reprises; signal concerté pour m'indiquer que le tout étoit parvenu à bon port. J'ai alors fini de remplir mon plat de macaroni pour moi-même, et Laurent est venu m'assurer que pas une seule goutte de beurre étoit tombée sur le livre. . . . .

. . . Le père Balbi employa huit jours à faire une suffisante ouverture dans le toit de son cachot pour pouvoir en sortir. Il détachoit du toit une grande estampe qu'il remettoit après à la même place en la colant avec de la mie de pain machée pour empêcher que son travail ne fut vu. . . . .

. . . Le huit d'Octobre il m'écrivit qu'il avoit passé toute la nuit à travailler dans le mur qui nous séparoit, et qu'il n'étoit parvenu à

en

en extraire qu'un ſeul carreau; il m'exagéroit la difficulté de deſſouder des briques unies par un ciment trop ſolide: il me promettoit de pourſuivre, et me répétoit dans toutes ſes lettres que nous allions rendre notre condition plus mauvaiſe, puisque nous ne réuſſirions pas, et que le tout étant découvert nous nous repentirions. Je l'ai encouragé à travailler toujours en l'aſſurant que j'étois ſûr de mon fait d'abord qu'il ſeroit parvenu à faire une ſuffiſante ouverture dans mon cachot. Hélas! je n'étois ſûr de rien, mais il falloit en agir ainſi ou abandonner le tout. Comment aurois-je pu lui dire ce que je ne ſavois pas moi-même? je voulois ſortir de là; voilà tout ce que je ſavois, et je ne penſois qu'à faire des pas et aller en avant pour ne m'arrêter, que lorsque je trouverois l'inſurmontable. J'avois lu quelque part qu'il ne falloit pas conſulter les grandes entrepriſes, mais les exécuter ſans conteſter à la fortune l'empire qu'elle a ſur tout ce que les hommes entreprennent. Si j'euſſe dit ces vérités au père Balbi, ſi je lui euſſe communiqué ces hauts myſtères de la ſublime philoſophie, il m'auroit traité de fou.

Son

Son travail fut difficile dans la seule première nuit: dans les suivantes plus il tiroit dehors des carreaux, plus il trouvoit de facilité à en extraire d'autres; il trouva à la fin de son travail qu'il avoit ôté du mur trente six briques. Le seize d'Octobre à dix-huit heures, dans le moment que je m'amusois à traduire une ode d'Horace, j'ai entendu un trépignement sur mon cachot, et d'abord trois petits coups de poignet: je me suis levé; et j'ai d'abord frappé au même endroit trois coups pareils: c'étoit le signal concerté pour nous rendre sûrs que nous ne nous étions pas trompés. Une minute après j'ai entendu le commencement de son travail, et j'ai adressé à Dieu tous mes vœux pour son heureuse réussite. Vers le soir il me salua en frappant trois autres coups que je lui ai rendus, et il se retira repassant le mur, et rentrant dans son cachot. Le lendemain de bonne heure j'ai reçu sa lettre dans laquelle il me disoit, que si mon toit n'étoit composé que de deux rangs de planches, il étoit sûr d'être à la fin de son ouvrage en quatre jours, car la planche qu'il avoit percé n'avoit qu'un pouce d'épaisseur. Il m'assuroit qu'il feroit le petit canal en cercle comme je l'avois in-

struit,

struit, et qu'il auroit grand soin de ne jamais parvenir à percer tout-à-fait la dernière planche, parceque le moindre petit signe de fraction au-dedans de mon cachot auroit fait soupçonner la fraction supérieure: il me répétoit aussi la leçon en me disant qu'il pousseroit l'excavation au point qu'il ne resteroit qu'une ligne d'épaisseur à la dernière planche, de sorte qu'il se verroit en état d'ouvrir dans un quart d'heure le trou au moment où je l'aurois ordonné. J'avois déjà fixé ce moment. L'ouvrage devoit être terminé le jeudi, et je comptois de faire achever l'ouverture le samedi à midi pour aller faire le reste de l'ouvrage en rompant les planches du grand toit qui étoient immédiatement sous les plaques de plomb qui couvroient le palais.

Le lundi deux heures après midi, dans le tems même que le père Balbi travailloit j'ai entendu le bruit des portes qu'on ouvroit de mon côté: mon sang se gèle, mais j'ai frappé vite deux coups sous le plafond, marque d'alarme. Une minute après, j'ai vu Laurent qui entroit dans le corridor, en me demandant pardon, s'il mettoit en ma compagnie un gueux dans toute la signification du terme. J'ai vu un homme de quarante

à

à cinquante ans, petit, maigre, laid, mal vêtu, en perruque noire, et ronde : deux archers le dégarotèrent. Je n'ai pas douté que ce ne soit un gueux, puisque Laurent me l'avoit annoncé à sa présence sans que le tiere ait rebuté le personnage. Je lui ai répondu que le tribunal étoit le maître, et je l'ai prié de ne pas s'en aller sans lui donner une paillasse : il eut cette complaisance. Après nous avoir enfermés, il lui dit que le tribunal lui passoit dix sous par jour. Mon nouveau camarade lui répondit : *Dieu les lui rende.* Malgré que désolé, j'ai commencé d'abord à examiner ce coquin que sa physionomie décéloit. J'avois besoin de le sonder, et pour le connoître il falloit le faire parler.

Il commença par me remercier que je lui avois fait porter une paillasse. Je lui ai dit qu'il mangera avec moi, et à toute force il a fallu que je me laisse baiser la main. Il me demanda, s'il pouvoit demander au gardien les dix sous que le tribunal lui donnoit, et en prenant un livre, et faisant semblant de lire, je lui ai répondu qu'il feroit fort-bien. J'ai vu cet homme se mettre à genoux, et tirer de sa poche un chapelet : il cherchoit des yeux, et je ne savois pas quoi. *Que cher-*

tez-vous ? lui dis-je. *Je cherche ; vous me pardonnerez quelque image dell' immacolata vergine Maria ; car je suis crétien ; ou au moins quelque passable crucifix, car je n'ai jamais eu tant besoin de prier St. François, dont je porte indignement le nom, comme aujourd'hui.*

J'ai eu la plus grande peine à retenir un grand éclat de rire, non pas à cause de la piété chrétienne que je révérois ; mais à cause de la tournure de sa remontrance : j'ai cru à sa demande de pardon qu'il me prenoit pour un juif. Je me suis hâté de lui donner l'office de la sainte vierge, dont il baisa d'abord l'image en me le rendant, et me disant modestement que feu son père argousin de galère avoit négligé de lui faire apprendre à lire ; mais que certainement il vouloit pour le moins apprendre à écrire ; car il lui arrivoit d'en avoir besoin tous les jours. Je lui ai dit que j'allois moi-même dire l'office tout haut, et qu'en l'écoutant il auroit le même mérite, que s'il le récitoit lui-même : il me répondit que sa dévotion particulière étoit pour le très-saint Rosaire, dont il a voulu me narrer une quantité de miracles, que j'ai écouté avec une patience exemplaire ; et il me dit à la fin que la grace

qu'il

qu'il me demandoit étoit de lui permettre de poster vis à vis de lui la sainte image que je lui avois montré pour l'adorer en disant son Rosaire. Je lui ai fait ce plaisir, et j'ai même accompagné sa prière, ce qui dura une demi heure. Je lui ai demandé s'il avoit dîné, et il me dit qu'il étoit à jeun; je lui ai donné tout ce que j'avois, et il dévora tout avec une faim canine, mais en pleurant toujours; ayant bu tout le vin sans eau il se trouva gris, et pour lors ses larmes redoublèrent, et il lui prit une forte envie de parler. Je lui en ai fourni un grand sujet en l'interrogeant sur la cause de son malheur. Voici le précis de sa réponse, que mon esprit n'oubliera qu'en passant le Styx. Je la rends fidellement au lecteur dans l'ordre de narration qu'il suivit lui-même.

Mon unique passion dans ce monde, mon cher maître, fut toujours la gloire de cette sainte république, et l'exacte obéissance à ses lois: toujours attentif aux malversations des fripons dont le métier est celui de tromper, et frustrer de ses droits leur prince, et de tenir cachées leurs démarches, j'ai tâché de découvrir leurs secrêts, et j'ai toujours fidellement rapporté à *Messer grande* tout ce

que

que j'ai pu découvrir : il est vrai qu'on m'a toujours payé, mais l'argent qu'on m'a donné ne m'a jamais fait tant de plaisir, comme la satisfaction que j'ai ressenti de me voir utile au glorieux évangeliste saint-Marc. Je me suis toujours moqué du préjugé de ceux qui attachent une mauvaise idée au nom d'espion : ce nom ne sonne mal qu'aux oreilles de ceux qui à fond n'aiment pas le gouvernement ; car l'espion n'est autre chose que l'ami du bien de l'état, le fléau des criminels, et le fidelle sujet de son prince. Lorsqu'il s'est agi de mettre en activité mon zele, le sentiment de l'amitié, qui peut avoir quelque force sur d'autres, n'en a jamais eu sur moi, et encore moins ce qu'on appelle reconnoissance ; et j'ai souvent juré de me taire pour arracher à quelqu'un un important secrêt, que d'abord su j'ai référé ponctuellement, assuré par mon confesseur, que je pouvois le révéler, non seulement parceque je n'avois pas eu intention d'observer le jurement de silence, lorsque je l'avois fait, mais parcequ'en s'agissant du bien public il n'y a pas de serment qui tienne. Je sens qu'esclave de mon zele j'aurois trahi mon père, et j'aurois su imposer silence à la nature.

 Tel

Tel que je suis, il y a trois semaines que j'ai observé à *Isola*, petite ville où je demeurois, une grande union entre quatre ou cinq personnes notables de la ville, que je connoissois pour mécontentes du gouvernement à cause d'une contrebande surprise, et confisquée, que les principaux avoient dû expier par la prison. Le premier chapelain de la paroisse né sujet de l'impératrice étoit de ce complot, dont je me suis déterminé à développer le mystère. Ces gens là s'assembloient le soir dans une chambre du cabaret où il y avoit un vieux lit, et après qu'ils avoient bu, et parlé ensemble ils s'en alloient. Je me suis courageusement déterminé à me cacher sous ce lit un jour que sûr de n'être pas observé, j'ai trouvé la chambre ouverte et vuide. Vers le soir mes gens vinrent et parlèrent de la ville d'*Isola* qu'ils disoient n'être pas de la jurisdiction de Saint Marc; mais appartenante à la principauté de Trieste, car elle ne pouvoit aucunement être regardée comme une partie de l'Istrie vénitienne. Le chapelain dit au principal du complot qui s'appelloit P. P., que s'il vouloit signer un écrit, et si les autres vouloient en faire de même, il iroit en personne chez l'ambassadeur impé-

rial, et que certainement l'impératrice non seulement s'empareroit de la ville, mais les récompenseroit. Ils dirent tous au chapelain qu'ils étoient prêts; et il s'engagea de porter le lendemain l'écriture, et de partir d'abord pour venir ici la présenter à l'ambassadeur. Avant que de partir, il dit que L. . . signeroit aussi, ce qui me fit une grande peine, car ce L. . . étoit mon *compère de S. Jean*, parentée spirituelle qui lui donoit sur moi un titre inviolable, et beaucoup plus fort, que s'il eût été mon frère; mais après avoir beaucoup combattu avec moi-même j'ai vaincu ce scrupule aussi, et j'ai décidé de faire aller en fumée cet infame projet.

Après leur départ, j'ai eu tout le loisir de m'évader, et j'ai cru inutile de m'exposer à un nouveau risque, en me cachant le lendemain sous le même lit où j'avois assez découvert. Je suis parti avant minuit dans un bateau; et le matin avant midi je fus ici. Je suis entré dans une apothicairerie, où un jeune homme me fit le plaisir d'écrire les six noms de ces rebelles; et en s'agissant de crime d'état, j'ai été chez le secrétaire des inquisiteurs, auquel j'ai tout dit. Il m'a ordonné d'aller chez lui le lendemain de bonne

 heure;

heure : j'y fus, et j'ai reçu ordre d'aller chez *Messer grande*, qui me donneroit un homme, auquel j'aurois dû faire connoître la figure du chapelain en allant d'abord à *Isola* avec lui, d'où il y avoit apparence qu'il ne feroit pas encore parti. Il me dit qu'après cela j'aurois pu me tenir tranquille où je voulois. J'ai exécuté ses ordres. *Messer* me donna l'homme avec lequel je suis parti d'abord, et six ducats d'argent pour mes frais : je suis sûr qu'il en a reçu douze ; mais j'ai fait semblant d'en être content. Arrivé à Isola, j'ai montré à mon homme le chapelain, et je l'ai laissé. Vers le soir j'ai vu à sa fenêtre ma comère femme de L... qui me pria de monter pour raser son mari ; car je suis de mon premier métier barbier, et perruquier. Après l'avoir rasé il me donna un excellent verre de Refosque, et coupa quelques tranches de saucisson à l'ail que nous avons mangé ensemble. Me trouvant seul avec lui mon affection de *compère de S. Jean* s'est emparée de mon ame ; car je suis bon : en le prenant par la main, et versant des larmes, je l'ai prié de quitter l'amitié du chapelain, et surtout de se garder de signer une certaine écriture. Mon compère me jura qu'il n'étoit pas plus ami

du

du chapelain que d'un autre ; qu'il n'avoit jamais signé aucune écriture, et il me pria de lui dire de quoi il s'agissoit. Je me suis pour lors mis à rire, je l'ai assuré que j'ai badiné, et je l'ai quitté repenti d'avoir écouté mon bon cœur qui m'excita à lui donner un sage avertissement. Le lendemain je n'ai vu ni l'homme, ni le chapelain, et huit jours après j'ai quitté *Isola*, pour faire une visite à *Messer grande*, qui sans façon me fit hier mettre en prison chez lui, et aujourd'hui avec vous, dont je remercie S. François ; car je suis avec un homme comme il faut ; et bon crétien ; je vous crois ici pour quelque raison que vous savez ; et que je ne vous demanderai pas. Mon nom *è Sior Checco da cufello barbier al pontesèlle do S. Martin.* Mon nom de famille est Soraduci ; et ma femme est de la maison Legrenzi fille d'un secrétaires du conseil de dix, qui devenue amoureuse de moi se moqua du préjugé, et voulut m'épouser. Elle sera au désespoir de ne pas savoir ce que je suis devenu, mais j'espère de n'être ici que pour peu de jours, et pour la commodité du secrétaire qui apparemment aura besoin de m'examiner.

Après cette narration effrontée qui me fit connoître de quelle espèce étoit ce monstre, j'ai fait semblant de le plaindre, et faisant l'éloge de son patriotisme, je lui ai prédit sa liberté dans peu de jours. Une demi heure après il s'est endormi, et j'ai tout écrit au père Balbi, et la nécessité où nous étions de suspendre tout travail pour attendre la favorable opportunité.

Le lendemain j'ai ordonné à Laurent de m'acheter un crucifix de bois, une image de la sainte vierge, et un flacon d'eau bénite, Soradaci lui demanda hardiment ses dix sous, et Laurent faisant le généreux se mit à rire, et en l'appellant gueux lui en donna vingt. Je lui ai ordonné de me porter quatre fois plus de vin, et de l'ail; car mon camarade m'avoit dit que l'ail faisoit ses délices. Après le départ de Laurent, j'ai partagé ma soupe avec ce traître, et j'ai conçu le projet de faire une expérience: mais auparavant j'ai tiré adroitement hors du livre la lettre du père Balbi, et je l'ai lue sans qu'il y prenne garde. Il me peignoit dans sa lettre sa surprise, sa frayeur: il s'étoit sauvé dans un instant: il étoit rentré dans son cachot plus mort que vivant, et il avoit vite remis l'estampe sous

le

le trou ; mais si Laurent fût allé chez lui tout étoit perdu, car il auroit vu le trou ouvert, et il ne l'auroit point vu dans le cachot.

Le récit que Soradaci me fit de son affaire m'a fait juger qu'il devoit certainement subir des interrogatoires ; car on ne pouvoit l'avoir enfermé que par soupçon de calomnie, ou par obscurité de rapport. J'ai donc décidé de lui confier deux lettres, que s'il eût porté à leurs adresses, dans le cas qu'il fût mis en liberté n'auroient pu me faire ni bien ni mal, et qui n'auroient pu que m'être utiles, si au lieu de les porter il m'eût joué un tour de son métier en les donnant au secrétaire. J'ai donc passé une grande partie de la journée à les écrire avec du crayon. Le lendemain Laurent me porta un crucifix de bois, une image de la sainte vierge, et une bouteille d'eau bénite.

Après avoir bien donné à manger à Soradaci, et mieux à boire, je lui ai dit que j'avois besoin de le prier de me rendre un grand service, en comptant sur sa fidellité pour le secrêt, et sur son courage, car si l'on vint à savoir que ce fût lui qui m'eût fait ce plaisir, il seroit puni. Après ces paroles, je lui ai dit qu'il s'agissoit de porter à

leur adresse deux lettres, desquelles dépendoit ma félicité. Je lui ai demandé, s'il vouloit jurer sur le crucifix, et sur la sainte vierge qu'il ne me trahiroit pas. Il me répondit qu'il étoit prêt à jurer, et à mourir plutôt que de manquer à sa foi, et il versa des larmes, dont la grande source ne s'ouvroit qu'après qu'il avoit bu. Je lui ai d'abord fait présent d'une chemise, et d'un bonnet. Je me suis alors levé; j'ai ôté le mien, et devant les deux saintes images j'ai prononcé une formule de serment avec des conjurations qui n'avoient pas l'ombre du bon sens, mais qui étoient épouvantables; j'ai arrosé d'eau bénite le cachot, sa personne, la mienne, et je me suis fait plusieurs signes de croix: je l'ai fait mettre à genoux, jurer, et se faire les plus horribles imprécations, s'il violoit le serment: intrépide il a dit tout ce que j'ai voulu. Après cela je lui ai donné mes deux lettres décachetées, et ce fut lui-même qui voulut les coudre dans la doublure du dos de sa veste, pour qu'on ne puisse pas les lui trouver, si par hazard on eût voulu le fouiller à sa sortie.

J'étois moralement sûr que cet homme remettroit mes lettres au secrétaire: aussi ai je employé tout l'art pour que le tribunal

ne

ne puisse jamais par mon style déceler ma ruse. Ces traits étoient faits pour me concilier la pitié, et l'estime des trois tout puissans qui me tenoient dans un si dur esclavage; elles étoient adressées à M. de Br. ... et à M. de Gr. ... je les priois de me conserver leur bonté, de se tenir tranquilles, et de ne s'affliger aucunement sur mon sort, puisque la douceur avec laquelle je me voyois traité me faisoit espérer d'obtenir bientôt ma grace; je leur disois qu'ils trouveroient à ma sortie que cette détention bien loin de m'avoir fait du mal m'avoit été nécessaire; que personne à Venise n'avoit eu plus besoin de réforme que moi. Je priois M. de Gr. ... de m'envoyer quelques flacons de vin de Polésella, et M. de Br. ... de m'envoyer l'histoire de Venise de Contarini, et des bottes très-larges doublées de peau d'ours avant l'hiver, car me trouvant dans un cachot où je pouvois marcher debout j'avois besoin de tenir mes jambes chaudes. Je n'ai pas voulu que Soradaci sache que mes lettres étoient innocentes à ce point là, car s'il l'avoit su, il lui seroit peut-être venu le caprice de faire une action d'honnête homme. Il les cousut à sa veste.

Deux jours après Laurent monta à *Terza* et dit à Soradaci de descendre, et ne l'ayant pas vu retourner j'ai cru de ne plus le revoir : j'ai écrit au moine de poursuivre son travail ; mais vers la fin du jour j'ai vu Laurent qui me reconduisoit ce méchant animal. Il me dit après le départ du gardien que le secrétaire le soupçonnoit d'avoir averti le chapelain, puisque non seulement il n'avoit jamais été chez l'ambassadeur ; mais il n'avoit eu sur lui à son arrivée à Venise ni lettre ni écriture. Il me dit qu'après cet interrogatoire, dans lequel le secrétaire devoit être assuré de son innocence, on l'avoit mis tout seul dans une petite prison où on l'avoit laissé sept heures, et qu'après on l'avoit garoté pour une seconde fois ; et on l'avoit ainsi reconduit devant le secrétaire, qui vouloit qu'il confessât d'avoir dit à quelqu'un à *Isola*, que le prêtre ne retourneroit plus là ; ce qu'il n'avoit pas pu confesser, car c'étoit faux. Le secrétaire enfin avoit sonné, et l'avoit fait remettre avec moi.

J'ai connu sans rien dire, et avec amertume qu'il étoit possible qu'on le laissât avec moi pour long-tems. Dans la nuit pendant qu'il dormoit, j'ai écrit au père Balbi tout

cet événement après avoir tiré hors du livre la lettre que je lui avois écrit. C'est à cette occasion que je me suis rendu habile à écrire dans l'obscurité.

Le lendemain après avoir avalé mon bouillon, j'ai voulu m'assurer de ce dont je me doutois déjà. Je lui ai dit que je voulois ajouter quelque chose sur une des deux lettres, et que nous la recoudrions après: le sot me dit que c'étoit inutile, et dangéreux; puisqu'on pouvoit venir dans ce moment là, et nous surprendre. Je fus pour lors sûr de sa trahison; et je lui ai dit que je voulois cela absolument: ce monstre alors se jetta à genoux, et me jura qu'à sa seconde apparition devant le rédoutable sécrétaire, il lui prit un grand tremblement, et une pésanteur insoutenable au dos dans l'endroit même où les lettres étoient, et que le sécrétaire lui ayant demandé ce qu'il lui arrivoit, il n'avoit pu s'empêcher de lui déclarer la vérité qu'il avoit sentie alors; et que Laurent l'ayant dégaroté, et ôté sa veste, il avoit décousu les lettres, que le sécrétaire avoit mis dans un tiroir après les avoir lues: il me dit que le sécrétaire l'avoit assuré, que s'il eût porté ces lettres on l'auroit su; et que sa faute lui auroit couté la vie. J'ai

J'ai fait alors semblant de me trouver mal : j'ai porté mes mains devant mon visage, je me suis jetté sur le lit à genoux devant le crucifix, et la vierge, et je leur ai demandé vengeance du monstre qui m'avoit perdu en violant le plus solennel de tous les sermens. Après cela je me suis couché sur le côté avec mon visage tourné vers la cloison, et j'ai eu la constance de me tenir ainsi sans articuler le moindre mot pour toute la journée, faisant semblant de ne pas entendre les pleurs, les cris, et les protestations de repentir de cet infame. J'ai joué mon rôle à merveille pour une comédie, dont j'avois déjà tout le canevas dans ma tête. J'ai écrit dans la nuit au père Balbi de venir à dix-neuf heures précises, pas une minute avant ni après pour achever son travail, et de ne travailler que quatre heures, de sorte que sans nulle faute il devoit partir précisément, lorsqu'il entendroit sonner vingt-trois heures. Je lui ai dit que notre liberté dépendoit de cette fidelle exactitude, et qu'il n'y avoit rien à craindre.

Nous étions au vingt-cinq d'Octobre, et les jours s'approchoient dans lesquels je devois exécuter mon projet, ou l'abandonner

pour

pour toujours. Les inquisiteurs d'état, et même le secrétaire, alloient tous les ans passer les trois premiers jours de Novembre dans quelque village de la terre-ferme. Laurent dans ces trois jours de vacance de ses maîtres se souloit le soir, dormoit jusqu'à Terza, et ne paroissoit que fort-tard sous les plombs. Il y avoit déjà un an que j'avois apris cela. Je devois par prudence devant m'enfuir prendre une de ces nuits pour être sûr que ma fuite n'auroit été découverte que le matin assez tard. Une autre raison de cet empressement, qui me fit prendre cette résolution dans un tems où je ne pouvois plus douter de la scélératesse de mon camerade, fut très-puissante ; et elle mérite, ce me semble, d'être écrite.

Le plus grand soulagement qu'un homme qui est dans la peine puisse avoir est celui d'espérer d'en sortir bientôt : il contemple l'heureux instant, dans lequel il verra la fin de son malheur, il se flatte qu'il ne tardera pas beaucoup à arriver, et il feroit tout au monde pour savoir le tems précis, dans lequel il arrivera : mais il n'y a personne qui puisse savoir dans quel instant un fait qui dépend de la volonté de quelqu'un arrivera, à moins

que

que ce quelqu'un ne l'ait dit. L'homme néanmoins devenu impatient, et foible parvient à croire que l'on puisse par quelque moyen occulte découvrir ce moment. Dieu, dit-il, doit le savoir, et Dieu peut permettre que l'époque de ce moment me soit révélée par le sort. D'abord que le curieux a fait ce raisonnement il n'hésite pas à consulter le sort, disposé, ou non, à croire infaillible tout ce qu'il peut lui dire. Tel étoit l'esprit de ceux qui consultoient jadis les oracles, tel est l'esprit de ceux qui interrogent encore aujourd'hui les cabales; et qui vont chercher ces révélations dans un verset de la Bible, ou dans un vers de Virgile, ce qui a rendu si célébres les *sortes virgilianæ* dont plusieurs auteurs nous parlent.

Ne sachant pas de quelle méthode me servir pour me faire révéler le moment de ma liberté par la Bible, je me suis déterminé à consulter le divin poëme du Roland furieux de Messire Lodovico Ariosto, que j'avois lu cent fois, et qui faisoit encore là haut mes délices. J'idolatrois son génie, et je le croyois beaucoup plus propre que Virgile à me prédire mon bonheur.

Dans

Dans cette idée, j'ai couché une courte question dans laquelle je demandois à une intelligence, que je supposois, dans quel chant de l'Arioste se trouvoit la prédiction du jour de ma délivrance. Après cela j'ai formé une piramide à rebour composée des nombres résultans des paroles de mon interrogation, et avec la sustraction du nombre 9 de chaque couple de chiffres j'ai trouvé pour dernier nombre le 9, et j'ai cru que dans le neuvième chant il y avoit ce que je cherchois. J'ai suivi la même méthode pour savoir dans quelle stance de ce chant se trouvoit cette prédiction, et j'ai trouvé le nombre 7, et curieux en fin de savoir dans quel vers de la stance se trouvoit l'oracle, j'ai reçu l'1. J'ai d'abord pris entre mes mains l'Arioste avec le cœur palpitant, et j'ai trouvé que le premier vers de la septième strophe du neuvième chant étoit *Tra il fin d'Ottobre, e il capo di Novembre.*

La précision de ce vers, et l'à propos me parurent si admirables, que je ne dirai pas d'y avoir ajouté foi, mais le lecteur me pardonnera, si je me suis disposé de mon côté à faire tout ce qui dépendoit de moi pour aider à la vérification de l'oracle. Le

fin.

ſingulier de ce fait eſt que *Tra il fin d'Ottobre, e il capo di Novembre* il n'y a que minuit, et que ce fut poſitivement au ſon de la cloche de minuit du trente un d'Octobre que je ſuis ſorti delà, comme le lecteur va voir. Je le prie de ne pas vouloir d'après cette fidelle narration me dépêcher pour homme plus ſuperſtitieux qu'un autre, ni pour un eſprit capable à cauſe d'un fait pareil de former un ſyſtême: il ſe tromperoit. Je narre la choſe, parcequ'elle eſt vraie quoiqu'extraordinaire, et parcequ'à cauſe de l'attention que j'y ai fait il m'eſt peut-être arrivé de me ſauver. Ce ne ſont pas les prédictions qui font arriver un fait quelconque, mais c'eſt le fait lui-même qui arrivant rend à la prédiction le ſervice de l'avérer: lorsque le fait n'arrive pas elle devient nulle; mais il y a dans l'hiſtoire générale beaucoup d'évenements, qui ne ſeroient jamais arrivés s'ils n'euſſent pas été prédits.

Voici comment j'ai paſſé la matinée jusqu'à dix-neuf heures pour frapper l'eſprit de ce méchant ignorant, pour porter la confuſion dans ſa frêle raiſon avec des images extraordinaires, et étonnantes, et pour le rendre par-là incapable de me nuire. Le matin après que Laurent, auquel j'ai donné

le

le livre pour le père Balbi, nous quitta, j'ai dit à Soradaci de venir manger la soupe. Cet homme s'étoit tenu couché, ayant dit au gardien qu'il étoit malade ; et ne se seroit pas levé de sa paillasse, si je ne l'eusse pas appellé. Il se leva, s'étendit sur son ventre à mes pieds, me les baisa, et me dit en versant des larmes, et en sanglotant qu'à moins que je ne lui pardonnasse, il se voyoit mort dans la journée, et qu'il sentoit déjà le commencement de la malédiction dépendante de la vengeance de la sainte vierge que j'avois conjuré contre lui : il sentoit des tranchées qui lui déchiroient les entrailles, et sa langue s'étoit remplie d'ulcères : il me la montra alors et avec quelque surprise je l'ai vue réellement couverte d'aphtes : je ne sais pas, s'il les avoit le jour auparavant. Je ne me suis pas soucié de l'examiner beaucoup pour voir, s'il disoit la vérité ; mon intérêt étoit celui de faire semblant de le croire, et de lui faire espérer pardon : il falloit lui faire manger. Il avoit peut-être intention de me tromper ; mais déterminé à le tromper comme j'étois, il s'agissoit de voir, lequel de nous deux joueroit avec plus d'habilité son personnage.

J'ai emprunté dans l'instant une physionomie d'inspiré, et je lui ai ordonné de s'asseoir. *Mangeons ce potage*, lui dis-je, *et après je vous annoncerai votre bonheur. Sachez que la sainte vierge m'est apparue à la pointe du jour, et m'a ordonné que je vous pardonne: vous ne mourrez pas, et vous serez heureux.* Tout ébahi il mangea la soupe avec moi à genoux, puisqu'il n'y avoit pas de chaises, puis il s'assit sur sa paillasse pour m'écouter; voici mon discours.

„La douleur que votre trahison m'a causé m'a fait passer toute la nuit sans dormir, puisque mes lettres que vous avez donné au secrétaire ayant été lues par les inquisiteurs d'état, j'étois sûr qu'après leur lecture ils m'auroient condamné à passer ici tout le reste de ma vie. Mon unique consolation, je le confesse, étoit celle d'être certain que vous mourriez dans le terme de trois jours dans ce cachot même sous mes yeux. Ayant la tête pleine de ce sentiment indigne d'un crétien, car Dieu veut que nous pardonnions, un assoupissement à la pointe du jour me procura une véritable vision. J'ai vu cette même image de la sainte vierge, que vous voyez ici, devenir vivante, se mouvoir, se

mettre

mettre devant moi, ouvrir la bouche, et me parler en ces termes: *Soradaci est dévot de mon très-saint* Rosaire, *je le protége, tu me ferai plaisir à lui pardonner, et la malédiction de Dieu cessera d'abord d'opérer sur lui. En récompense de ton acte généreux et crétien, j'ordonnerai à un de mes anges de prendre la figure d'un homme, et de descendre d'abord du ciel pour venir rompre le toit de ce cachot, et te tirer dehors dans cinq à six jours: cet ange commencera son ouvrage aujourd'hui à dix-neuf heures, et il travaillera jusqu'à une demi heure avant que le* Soleil *se couche, car il doit remonter au ciel chez moi en plein jour. En fuyant d'ici tu conduiras avec toi Soradaci, et tu auras soin de lui pour toute sa vie sous condition qu'il quitte pour toujours le métier d'espion. Tu rendras fidellement à ce pauvre homme tout ce que je viens de te dire.* Ce discours terminé, la sainte vierge disparut, et je me suis trouvé avec mes yeux ouverts.

J'observois, en me conservant dans le plus grand sérieux, la figure de ce traître, qui paroissoit pétrifié. Lorsque j'ai vu qu'il ne me répondoit pas, j'ai pris entre mes mains un livre d'heures, je me suis fait le signe de la croix, j'ai baisé l'image de la vierge, j'ai arrosé le cachot d'eau bénite, et j'ai com-

mencé à faire ſemblant de prier. Une heure après, cet animal qui n'avoit jamais ouvert la bouche ni bougé de ſa paillaſſe, s'aviſa de me demander à quelle heure l'ange devoit deſcendre du ciel, et ſi nous entendrions quelqu'indice de ſon arrivée. *Je ſuis ſûr*, lui répondis-je, *qu'il viendra à dix-neuf heures, que nous entendrons ſon travail, et qu'il s'en ira à vingt-trois, et il me ſemble que pour un ange c'eſt aſſez que de travailler quatre heures de ſuite.* Une demi heure après il me dit que je pouvois avoir rêvé. Je lui ai répondu froidement que j'étois ſûr que non; et je lui ai ajouté qu'il devoit me jurer de quitter le métier d'eſpion. Il s'étendit ſur ſa paillaſſe, et il dormit deux heures. A peine réveillé il me demanda, s'il pouvoit différer à me prêter le ſerment de quitter le métier qu'il faiſoit jusqu'au lendemain; et je lui ai dit qu'il étoit le maître de différer jusqu'au dernier moment de mon ſéjour dans le cachot; mais que je ne le conduirois jamais avec moi, que préalablement il ne m'aït prêté le ſerment que la ſainte vierge ſa protectrice exigeoit. J'ai alors obſervé ſa ſatisfaction, car en lui-même il étoit ſûr que l'ange ne viendroit pas. Toutes les heures avant les dix-neuf lui furent fort-longues,

mais

mais elles ne passèrent pas plus vite pour moi : cette comédie m'amusoit, et je me sentois sûr de son effet : l'incertitude cependant me tourmentoit : je me voyois perdu, si par oubli Laurent n'eût pas porté le livre au père Balbi. . . . .

A dix-huit heures j'ai voulu dîner : j'ai bu de l'eau ; et Soradaci but tout le vin que j'avois, et il a mangé tout l'ail au dessert : c'étoit sa confiture. Lorsque j'ai entendu dix-neuf heures je me suis jetté à genoux en lui ordonnant d'en faire autant d'un ton de voix qui l'épouvanta : il m'obéit en me regardant fixement comme un imbécille. Lorsque j'ai entendu le petit bruit qui m'indiquoit le passage du mur. *L'ange vient* lui dis-je, et je me suis couché sur mon ventre en le poussant pour le faire tomber dans la même position. Le bruit de la fraction étoit fort ; je me suis tenu là un bon quart d'heure, et lorque je me suis levé, il me vint envie de rire en voyant qu'il s'étoit tenu ainsi couché comme moi avec la plus grande obéissance. J'ai passé trois heures et demi à lire, et lui à marmotter le Rosaire, à prier, à soupirer, à dormir, à plusieurs reprises, et à faire des gestes à l'image de la vierge dont rien n'étoit

plus

plus comique. Au son de vingt-trois heures je me suis levé, et je lui ai fait signe de m'imiter en se couchant de nouveau sur le ventre, puisque l'ange devoit s'en aller, et il falloit le remercier. Le père Balbi partit, et nous n'ouîmes plus aucun bruit. La confusion, l'effroi, l'étonnement étoient tous à la fois peints sur la physionomie de ce méchant homme.

J'ai commencé à lui parler pour entendre comme il raisonneroit. Il me paroissoit fou: la liaison de ses propos alloit à l'extravagance: il parloit de ses péchés, de ses dévotions, des miracles que sa femme lui avoit conté, de ce qu'il pourroit faire avec moi ignorant comme il étoit, et il me fit une réflexion fort singulière à laquelle je n'ai répondu qu'en biaisant. Il me dit que, s'il ne m'eût pas trahi, je n'aurois jamais reçu de la sainte vierge une grace si signalée, et qu'ainsi je lui en avois l'obligation. Il vouloit jurer d'abord, mais je lui ai dit qu'avant que d'en venir là, j'avois besoin d'une véritable marque de son obéissance. Je lui ai dit qu'il devoit se tenir immobile sur sa paillasse, le visage tourné vers la cloison, tout le tems que Laurent resteroit le matin dans

le

le cachot, et que, s'il lui parloit, il devoit lui répondre sans le regarder, et ne lui dire autre chose si non que les puces ne le laissoient pas dormir. Il me promit qu'il feroit exactement ce que je lui ordonnois. J'ai ajouté avec un ton de douceur, mais ferme, et imposant, que j'étois ainsi inspiré, et en devoir de tenir les yeux sur lui pour courir l'étrangler, si j'eusse vu qu'il jetteroit sur Laurent le moindre regard. Dans la nuit j'ai écrit au moine l'histoire de ce prodige pour lui faire comprendre l'importance de l'exactitude dans le rôle d'ange que je lui faisois jouer. Je lui disois que nous sortirions la nuit du trente un, et que nous serions quatre en comptant son camarade.

Soradaci le matin exécuta sa leçon à merveille: il fit semblant de dormir. Même étonnement, et augmentation de foi, lorsqu'après le dîner l'ange retourna. Je ne lui faisois que des discours sublimes inspirants le fanatisme, et je ne le laissois en paix, que lorsque je le voyois ivre de vin prêt à s'endormir, ou sur le point de tomber en convulsion par la force d'une méthaphysique tout-à-fait étrangère, et neuve à une tête qui n'avoit jamais exercé ses facultés que pour inventer des ruses

d'e-

d'espion. Il m'embarrassa un jour en me disant qu'il ne concevoit pas comment un ange pouvoit avoir besoin d'un tems si long pour percer des planches. Lorsque j'ai su que le petit canal en cercle étoit fini, j'ai accepté le serment qu'il me fit de quitter son vilain métier, et je lui ai juré de ne jamais l'abandonner.

Il se peut qu'ici quelque lecteur ait besoin d'une déclaration de ma façon de penser sur ce serment, et sur l'usage que j'ai fait de nos sacrés mystères, et de notre religion pour tromper ce méchant animal. J'ai aussi besoin de la faire en général cette déclaration en qualité d'apologie, car je ne veux ni scandaliser personne, ni passer pour un autre. Je dirai donc que je ne prétends ni de me vanter, ni de me confesser: mon but n'est que d'écrire la pure vérité sans m'embarrasser du jugement, que quiconque me lira pourra porter sur ma façon de penser, ou sur ma morale; mais par manière d'acquit je puis cependant m'expliquer un peu là-dessus.

Je ne me vante pas d'avoir abusé de ma religion, et du germe que cet homme là en avoit dans l'ame, parceque je sais que je m'en suis servi à contre-cœur, et ne pouvant

faire

faire autrement dans la nécessité où j'étois de me sauver. Je ne me confesse pas non plus d'avoir fait ce que j'ai fait, parceque je n'en rougis pas, parceque je ne me sens pas repenti, et parceque je sens que j'en agirois de même aujourd'hui, si le cas l'exigeoit. La nature m'ordonnoit de me sauver; la religion ne me le défendoit pas; je n'avois pas de tems à perdre; il falloit mettre un espion que j'avois avec moi, et qui m'avoit communiqué sa façon de penser, dans l'impuissance d'avertir Laurent qu'on rompoit le toit du cachot: que devois-je faire? Je n'avois que deux moyens, et il falloit opter: ou faire ce que j'ai fait en lui enchaînant l'ame, ou l'étouffer en l'étranglant ce qui m'auroit été beaucoup plus facile sans rien craindre, car j'aurois dit qu'il étoit mort de sa mort naturelle, et on ne se seroit donné, à ce que je crois, nulle peine pour savoir, si c'étoit vrai, ou faux. Or quel est le lecteur qui pourra penser que j'aurois mieux fait à l'étrangler? S'il y en a un, Dieu puisse l'éclairer: sa religion ne sera jamais la mienne. J'ai fait mon devoir, et la victoire qui couronna mon exploit peut être une preuve qu'il fut aprouvé de la providence éternelle. Pour ce qui regarde le serment que je lui ai

fait

fait d'avoir toujours soin de lui; il m'en a délivré, Dieu merci, lui-même, car il n'a pas voulu se sauver avec moi; mais quand même il se seroit sauvé avec moi, je confie à mon bon lecteur que je ne me serois pas cru parjure en me débarrassant de lui d'abord que j'aurois cru de pouvoir le faire en toute sureté, eussai-je dû le pendre à un arbre. Lorsque je lui ai juré une assistence éternelle, je savois que sa foi ne dureroit qu'autant que l'exaltation de son fanatisme, qui devoit disparoître d'abord qu'il auroit vu que l'ange étoit un moine. *Non merita fè chi non la serba altrui* dit le Tasse. L'homme a beaucoup plus de raison d'immoler tout à sa propre conservation que les souverains n'en ont pour conserver leurs états. . . . .

Le trente au soir, j'ai écrit au père Balbi d'ouvrir le trou à dix-huit heures, et d'entrer chez moi : je lui ai dit de porter avec lui des ciseaux que je savois que le comte avoit le privilége de posséder. Le trente un de bon matin, j'ai vu Laurent pour la dernière fois, et d'abord que je l'ai vu parti, j'ai dit à Soradaci que l'ange viendroit à dix-huit heures par le trou du toit, d'où nous sortirions pour aller faire un autre trou. Je

lui

lui ai dit que l'ange auroit une barbe longue comme la mienne, et des ciseaux, avec lesquelles il nous la couperoit à tous les deux. Toujours étonné il ne doutoit plus de rien, et il me promit obéissance; mais tout étoit déjà fait, et je ne me soucíois plus de lui en faire croire. Jamais sept heures ne me durèrent si long-tems: au moindre bruit que j'attendois dehors, je m'attendois à voir Laurent qui seroit venu prendre l'espion, qui n'auroit pas manqué de lui narrer d'abord tous les prodiges, dont il avoit été témoin: j'en serois mort de douleur. Je n'avois pas dormi je n'ai pu ni manger ni boire: en fin dix-huit heures sonnèrent.

L'ange n'employa que dix minutes à ouvrir le trou en enfonçant le petit canal: j'ai reçu entre mes bras le père Balbi qui entra ses jambes les premières. Je l'ai cordialement embrassé en lui disant: *voilà vos travaux terminés, les miens vont commencer d'abord.* L'esponton vint d'abord entre mes mains, et j'ai donné les ciseaux à Soradaci pour qu'il coupe nos barbes. Cet homme étoit tout hors de lui-même en regardant le moine qui avoit l'air de tout hormis que d'un ange. Malgré sa confusion, il nous fit la barbe à la

pointe

pointe des ciseaux dans moins d'une heure; et il nous la fit à la perfection.

J'ai dit en latin au moine de rester là, car je ne voulois pas laisser ce coquin tout seul; je suis monté sur mon fauteuil, et poussé par les jambes, je suis sorti, et me suis trouvé sur le toit de mon cachot. Je me suis approché du mur, où j'ai eu beaucoup de peine à passer par le trou, qui malgré mes instructions étoit trop haut, et trop étroit; mais j'y suis passé. Au-delà du mur je me suis trouvé sur le cachot du comte; je me suis descendu, et j'ai cordialement embrassé cet malheureux vieillard. J'ai vu une taille d'homme qui n'étoit pas fait pour aller au devant des difficultés, et des dangers auxquels une pareille fuite devoit nous exposer sur un grand toit panchant tout couvert de plaques de plomb. Il me demanda d'abord quel étoit mon projet en me disant qu'il croyoit que j'avois fait trop de pas inconsidéremment. Je lui ai répondu que je me suis mis exprès dans la nécessité d'aller en avant jusqu'à ce que je trouvasse la liberté ou la mort. Il me dit alors en me serrant la main, que si je pensois de percer le toit du palais, et d'aller chercher là une issue qu'il

ne

ne voyoit pas, il n'auroit pas le courage de me suivre, car il seroit sûr de se précipiter, et que cela étant il resteroit là pour prier Dieu pour nous, tandis que nous chercherions le moyen de nous sauver. . . . . . .

Impatient de voir le local, je suis remonté pour aller m'approcher des bords latéraux du grenier; et parvenu à toucher le toit, je me suis courbé tant que j'ai pu pour parvenir au bord tant qu'il étoit possible. Assis très-commodément entre les œuvres de comble dont les greniers de toutes les grandes maisons sont remplis, j'ai tâté pour deux minutes avec la pointe de mon verrou ces planches, et je les ai trouvées comme pourries: je me suis vu sûr de faire une très-grande ouverture dans moins d'une heure. J'ai remercié de tout mon cœur la providence éternelle, et je suis retourné en repassant le mur dans mon cachot, où j'ai employé quatre heures à couper en long tous les draps de lit que j'avois, essuie-mains, serviettes, couvertures, et matelas, en nouant moi-même ensemble toutes les longues pièces de façon que je me suis vu maître de cent brasses de corde très-forte, et dont j'étois sûr de la résistence, car j'avois fait moi-même les nœuds

qu'on

qu'on appelle de tisserand. Cette diligence étoit nécessaire, car un nœud mal fait auroit pu se délacer, et l'homme qui dans l'instant se seroit trouvé suspendu à la corde auroit précipité. Il y a dans les grandes entreprises des articles qui décident de tout, et sur lesquels le chef qui mérite de réussir ne doit se fier à personne. Après cela j'ai fait un paquet de mon habit, de mon manteau de bout de soye, de quelques chemises, de bas, de mouchoirs, et nous sommes entrés tous les trois dans le cachot du comte en portant avec nous tout ce bagage. Le comte fit d'abord ses complimens à Soradaci de ce qu'il avoit eu le bonheur d'être mis avec moi, et l'autre d'être dans le moment de me suivre; et il n'a rien répondu. Son air interdit me donnoit la plus grande envie de rire. Je ne me génois plus : j'avois envoyé à l'enfer le masque de l'hypocrisie que je gardois toute la journée depuis une semaine. Je voyois cet espion convaincu que je l'avois trompé, mais n'y comprenant rien; car il ne pouvoit pas concevoir de quelle façon je pouvois avoir eu une correspondance avec le prétendu ange, qui arrivoit, et s'en alloit dans l'instant que je l'annonçois. Il entendoit le comte, qui nous

disoit

difoit que nous allions nous expofer au plus grand risque de périr, et poltron comme il devoit être, il rouloit dans fa tête le deffein de fe difpenfer de ce dangéreux voyage. J'ai dit au moine de faire fon paquet pendant que j'allois faire le trou au bord du granier.

A une heure et demi de nuit, j'ai achevé l'ouverture, ayant non pas rompu, mais pulvérifé toutes les planches : ce trou étoit fort-ample, et il n'étoit couvert que par la plaque de plomb que je touchais toute entière. Je me fuis fait aider par le père Balbi pour la foulever, par ce qu'elle étoit rivée, ou courbée fur le bord de la goutière de marbre ; mais à force de pouffer l'efponton entre la goutière, et la plaque je l'ai détachée, et puis avec nos épaules nous l'avons pliée au point où il falloit, pourque l'ouverture par laquelle nous devions paffer fut fuffifante. En mettant la tête hors du trou, j'ai vu avec dépit la clarté du croiffant qui devoit être à fon premier quartier le lendemain. C'étoit un contre-tems qu'il falloit fouffrir en patience, et attendre à fortir jusqu'à minuit, tems où la lune feroit allée éclairer nos antipodes. Dans une nuit fuperbe, où

 tout

tout le monde du bon ton devoit se promener dans la place de S. Marc, je ne pouvois pas m'exposer à être vu me promener là haut. On auroit vu notre ombre fort-allongée sur le pavé de la place, on auroit élevé les yeux, et nos personnes auroient offert un spectacle extraordinaire qui auroit excité la curiosité, et principalement celle de *Messer grande*, dont les hommes veillent toute la nuit, seule garde de la grande ville. Il auroit d'abord trouvé le moyen d'envoyer là haut une bande, qui auroit dérangé tout mon projet.

Remis à la volonté de Dieu, je lui demandois assistence, et point de miracles: exposé aux caprices de la fortune, je devois lui donner moins de prise que je pouvois: si mon entreprise échouoit, je ne devois pas pouvoir me reprocher le moindre faux pas. La lune devoit infailliblement se coucher avant six heures, et le Soleil devoit se lever à treize et demi: il nous restoit six heures de parfaitte obscurité dans lesquelles nous aurions pu agir.

J'ai dit au père Balbi que nous passerions quatre heures à causer chez le comte Asquin, et d'aller d'abord tout seul le prevenir

venir que j'avois besoin qu'il me prêtât trente cequins qui pourroient me devenir nécessaires autant que mon espouton me l'avoit été pour faire tout ce que j'avois fait : il fit ma commission, et quatre minutes après il vint me dire d'y aller tout seul, car il vouloit me parler sans témoins. Ce bon vieillard commença par me dire avec douceur que pour m'enfuir je n'avois pas besoin d'argent, qu'il n'en avoit pas, qu'il n'étoit pas riche, qu'il avoit une nombreuse famille, que si je périssois l'argent qu'il me donneroit seroit perdu, et beaucoup d'autres raisons toutes faites pour masquer l'avarice. Ma réponse dura une demi heure, et le lecteur peut se la figurer : raisons excellentes ; mais que depuis que le monde existe n'eurent jamais la force ni de persuader ni de convaincre, parceque l'orateur ne peut pas déraciner la passion qui fait le plus puissant obstacle à son éloquence : c'est le cas de *nolenti baculus* ; mais je n'étois pas assez cruel pour employer ce moyen vis à vis du comte. J'ai fini par lui dire, que s'il vouloit s'enfuir avec moi, je le porterois sur mes épaules comme Enée Anchise ; mais que s'il vouloit rester pour prier Dieu de nous conduire, je l'avertissois que sa prière

 seroit

feroit inconféquente, puisqu'il prieroit Dieu de faire réuffir une chofe, à laquelle il n'auroit pas contribué par les moyens ordinaires. *Quisque fibi eft Deus.* Le fon de fa voix me fit voir fes larmes: elles eurent la force de m'émouvoir: il me demanda, fi deux cequins me fuffifoient; je lui ai dit que tout devoit me fuffire. Il me les donna en me priant de les lui rendre, fi après avoir fait un tour fur le toit j'euffe pris le parti de rentrer dans mon cachot. Cette fuppofition me fit presque rire, puisque ce retour ne me paroiffoit pas vraifemblable.

J'ai appellé mes compagnons, et nous mîmes près du trou tout notre équipage. J'ai féparé en deux paquets les cent braffes de corde, et nous paffâmes trois heures à caufer. Le père Balbi commença à me donner un bel effai de fon caractère m'ayant répété dix-fois que je lui avois manqué de parole, puisque dans mes lettres je l'avois affuré que mon plan pour nous fauver étoit fait, et fûr, tandis qu'il n'en étoit rien; et que s'il eût prévu cela il ne m'auroit pas tiré hors du cachot: le comte difoit que le plus fage parti étoit celui de refter où nous étions, car il prévoyoit la fuite impoffible, et le danger

d'y

d'y laiſſer la vie évident. Il dit que la déclivité du toit garni de plaques de plomb ne permettoit pas de s'y tenir de bout, et encore moins d'y marcher, que toutes les lucarnes étoient grillées de fer, et qu'elles étoient inacceſſibles, car elles étoient toutes diſtantes des bords; que les cordes que j'avois me feroient inutiles, parceque je n'aurois pas trouvé un endroit propre à y attacher ferme un bout: que quand même nous l'aurions trouvé, un homme deſcendant d'une ſi grande éminence ne pouvoit pas ſe tenir aſſez longtems ſuſpendu ſur ſes bras, ni s'accompagner jusqu'au bas: qu'il auroit fallu qu'un de nous trois deſcendit un à la fois les deux, comme on deſcend un ſeau dans un puit, et que celui qui feroit cette charitable opération ſe ſentît disposé à reſter là, et à retourner dans ſon cachot. Il dit qu'en ſuppoſant que nous euſſions pu nous deſcendre tous les trois, nous ne pouvions penſer qu'au côté du canal, puisque de l'autre il y avoit la cour, où la garde des *arſenalotti* veilloit toute la nuit, et que n'ayant point ſur le canal du palais ni une gondole, ni un bâteau, nous aurions dû parvenir au rivage en nageant, et que dans un état déplorable, et tous mouillés, nous

 n'au-

n'aurions ſu où aller dans la nuit pour nous mettre en état de prendre d'abord la fuite; et que nous n'aurions pu rien faire, ſi nous euſſions attendu le jour, puiſqu'on nous auroit d'abord arrétés. Il dit que le moindre faux pas ſur les plombs, nous auroit fait gliſſer, et tomber dans le canal, où il ne falloit pas eſpérer d'éviter la mort en ſachant nager, puiſqu'il ne s'agiſſoit pas de ſe noyer, mais de reſter écraſés, le fond du canal n'étant que de huit à neuf pieds dans le flux, et de deux ou trois dans le reflux; qu'un homme donc tombant de ſi haut auroit donné ſur le fond, et ſe ſeroit aſſommé, l'eſpace d'eau n'étant pas aſſez grand pour modérer la violence du plongeon; que le moindre malheur qui pourroit arriver à celui qui précipiteroit dans le canal ſeroit d'avoir les bras ou les jambes caſſées.

J'écoutois ces diſcours avec une patience qui n'étoit point du tout analogue à mon caractère: les reproches du moine lancés ſans aucun ménagement m'indignoient, et m'excitoient à les repouſſer dans les termes qui leur étoient dûs; mais j'ai vu que j'allois ruiner tout mon édifice, car il me paroiſſoit impoſſible de m'en aller tout ſeul, ou avec Soradaci

radaci traître de métier, et lâche par nature: je me ſuis donc contenté de dire avec douceur au père Balbi qu'il pouvoit être ſûr que je ne l'avois pas trompé, et que nous nous ſauverions malgré que je ne fuſſe pas en état de lui détailler mon plan. J'ai dit au comte Asquin que ſon raiſonnement étoit ſage; et que j'en tirerois parti pour me régler avec prudence: que certainement l'accident de tomber dans le canal ne nous arriveroit pas, et que ma confiance en Dieu étoit plus grande que la ſienne. Soradaci n'ouvroit jamais la bouche: j'allongeois ſouvent les mains pour ſavoir, s'il étoit là, ou s'il dormoit: je riois en ſongeant à ce qu'il pouvoit rouler dans ſa méchante cervelle, qui devoit connoître que je l'avois trompé. A quatre heures et demi je lui ai dit d'aller voir dans quel endroit du ciel étoit le croiſſant: il me dit en retournant qu'on ne le verroit plus dans une demi heure; et qu'un brouillard très-épais devoit rendre les plombs fort-dangéreux: je lui ai dit qu'il ſuffiſoit que le brouillard ne fût pas de l'huile, et je lui ai demandé, s'il avoit mis ſon manteau dans un paquet: *vous me ferez auſſi le plaiſir*, lui dis-je, *d'attacher à votre cou un paquet de nos cordes: je porterai l'autre moi-même.*

Je

Je fus alors fort surpris de sentir cet homme à mes genoux, prendre mes mains, les baiser, et me dire en pleurant qu'il me supplioit de ne pas vouloir sa mort. Il étoit sûr, disoit-il, de tomber dans le canal, où savoir nager ne lui serviroit de rien. Il m'assura qu'il ne me seroit d'aucune utilité; mais qu'il pourroit bien au contraire m'embarrasser, et que si je l'eusse laissé là, il auroit passé toute la nuit à prier S. François de m'assister: le sot termina sa prière en me disant que j'étois le maître de le tuer, mais que n'étant pas désespéré il ne se détermineroit jamais à me suivre. J'ai écouté cette harangue avec plaisir, car une pareille compagnie ne pouvoit que me porter malheur.

Je lui ai répondu qu'en se tenant dans son cachot à prier S. François il me seroit beaucoup plus utile, que s'il me suivît, et que j'allois sur le champ lui faire présent de tout ce qui m'appartenoit, les livres exceptés qu'il devoit aller prendre dans la minute pour les porter tous à M. le comte. Soradaci sans me répondre courut vite dans mon cachot, et en quatre voyages porta au comte tous mes livres, qui me dit qu'il les tiendroit en dépôt, ne me répondant rien, lorsque je lui ai dit

que

que je serois bien plus satisfait de les lui vendre pour cinq ou six cequins. L'avare est toujours méprisable, mais il y a des cas où l'humanité doit lui pardonner : une centaine de cequins, que peut-être ce vieillard possédoit, étoit la seule consolation qu'il avoit dans sa prison : il est cependant vrai, que si j'eusse prévu que sans son argent ma fuite me seroit devenue impossible, ma raison m'auroit forcé à faire taire le sentiment, qui dans ce cas là seroit devenu foiblesse. J'ai demandé au moine du papier, une plume, et de l'ancre, qu'il possédoit malgré les lois prohibitives, et voici la lettre que j'ai laissé à Soradaci et que j'ai écrit à l'obscur beaucoup plus intelligible, que si je l'eusse écrite à la grande lumière. Je l'ai écrite en prononçant à haute voix ce que j'écrivois, parcequ'il m'auroit été impossible de la relire. J'ai commencé par une devise de tête sublimée ; ce qui me parut fort à propos dans la circonstance.

Non moriar sed vivam, et narrabo opera Domini. — David in psalmis.

Nos seigneurs les inquisiteurs d'état doivent tout faire pour tenir par force dans une prison un coupable : le coupable, heureux de n'être pas prisonnier sur sa parole, doit

doit tout faire pour ſe procurer la liberté. Leur droit a pour baſe la juſtice ; celui du coupable a la nature. Tout comme il n'eurent pas beſoin de ſon conſentement pour l'enfermer, il ne peut pas avoir beſoin du leur pour ſe ſauver. Ja. Ca: qui écrit ceci dans l'amertume de ſon cœur ſait qu'il peut lui arriver le malheur, qu'avant qu'il ſoit hors de l'état on le rattrappe, et on le reconduiſe entre les mains de ceux-mêmes, dont il fuit le glaive, et dans ce cas il ſupplie à genoux l'humanité de ſes généreux juges à ne vouloir pas rendre ſon ſort plus cruel en le puniſſant de ce qu'il a fait, forcé par la raiſon, et par la nature; il ſupplie qu'on lui rende, s'il eſt repris, tout ce qui lui appartient, et qu'il le laiſſe dans le cachot qu'il a violé. Mais s'il a le bonheur de parvenir à ſe voir libre hors de l'état, il fait préſent de tout ce qu'il laiſſe ici à François Soradaci, qui reſte priſonnier, parcequ'il craint les dangers, auxquels je vais m'expoſer, et n'aime pas comme moi ſa liberté plus que ſa vie. C... ſupplie la vertu magnanime de L. L. E. E. de ne pas conteſter à ce miſérable le don qu'il lui fait. Ecrit à minuit ſans lumière dans le cachot du comte Asquin ce 31 d'Octobre 1756.

Ce-

Castigans castigavit me Dominus, et morti non tradidit me.

J'ai donné cette lettre à Soradaci en l'avertissant de ne pas la donner à Laurent, mais au secrétaire même qui certainement ne manqueroit pas de monter. Le comte lui dit que mon billet étoit tel que son effet étoit immanquable, et qu'ainsi tout ce que j'avois devenoit à lui; mais qu'il devoit me rendre tout, si je reparusse. Il répondit qu'il n'étoit pas avare, et qu'il désiroit de me revoir. Cette réponse nous fit rire.

Mais il étoit tems de partir: le père Balbi ne parloit pas; je m'attendois à l'entendre se dispenser aussi de me suivre, et cela m'auroit désespéré, mais il vint. J'ai lié à son cou appuyé sur son épaule gauche un paquet de cordes, et sur la droite il se lia celui où il avoit mis ces pauvres nippes. J'en ai fait de même. Tous les deux en gilé, nos chapeaux sur la tête nous sortîmes par l'ouverture, moi le premier, le moine le second, nous tenant à genoux à quatre pates. Mon compagnon rebaissa la plaque de plomb. Le brouillard n'étoit pas épais. A cette sombre lueur j'ai empoigné mon esponton, et en allongeant le bras, je l'ai poussé obliquement

entre

entre les connexions des plaques d'une à l'autre, de ſorte que ſaiſiſſant avec mes quatre doigts le bord de la plaque que j'avois élevé, j'ai pu m'aider à monter jusqu'au ſommet du toit. Le moine pour me ſuivre avoit mis les quatre doigts de ſa main droite à la ceinture de mes culottes à l'endroit de la boucle, moyennant quoi j'avois le malheureux ſort de la bête qui porte, et traîne; et qui plus eſt en montant une déclivité, mouillée par le brouillard. A la moitié de cette montée aſſez dangéreuſe le moine me dit de m'arrêter, parcequ'un de ſes paquets s'étant détaché de ſon cou étoit allé en roulant peut-être pas d'avantage que ſur la goutière: mon premier mouvement fut une tentation de lui ſangler une ruade: il ne falloit pas d'avantage pour l'envoyer vite vite rejoindre ſon paquet; mais Dieu m'a donné la force de me retenir: la punition auroit été trop grande de part et d'autre, car tout ſeul je n'aurois abſolument jamais pu me ſauver. Je lui ai demandé, ſi c'étoit le paquet de cordes; mais lorsqu'il me dit que c'étoit celui où il avoit ſa redingotte noire, deux chemiſes, et un précieux manuſcrit qu'il avoit trouvé ſous les plombs, qui à ce qu'il prétendoit devoit faire ſa fortune, je lui ai

dit

dit tranquillement qu'il falloit avoir patience, et aller notre chemin. Il soupira, et toujours accroché à mon derrière il me suivit.

Après avoir passé par dessus quinze à seize plaques, je me suis trouvé sur la plus haute éminence du toit, où en élargissant mes jambes je me suis commodement assis à califourchon. Le moine en fit autant derrière moi. Nous avions nos dos tournés à la petite île de S. George majeur, et nous avions vis à vis de nous les nombreuses coupoles de la grande église de S. Marc, qui fait partie du palais ducal: c'est la chapelle du Doge: nul monarque sur la terre peut se vanter d'en avoir une pareille. Je me suis d'abord dechargé de mes sommes, et j'ai dit à mon associé qu'il pouvoit en faire autant. Il plaça son tas de cordes entre ses cuisses assez bien, mais son chapeau, qu'il voulut y placer aussi, perdit l'équilibre, et après avoir fait toutes les culbutes nécessaires pour parvenir à la goutière, tomba dans le canal. Voilà mon compagnon désespéré. *Mauvais augure*, dit-il, *me voilà dans le beau commencement de l'entreprise sans chemises, sans chapeau, et sans un manuscrit qui contenoit l'histoire précieuse, et inconnue à tout le monde de toutes les fêtes du palais de la république*. Moins

féroce

féroce alors que quand je grimpois, je lui ai dit assez tranquillement, que les deux accidens qui venoient de lui arriver n'avoient rien d'extraordinaire pour qu'un superstitieux pût leur donner le nom d'augures, que je ne les prenois pas pour tels, et qu'ils ne me décourageoient pas; mais qu'ils devoient lui servir de dernières instructions pour être prudent, et sage, et pour réfléchir, que si son chapeau au lieu de tomber à sa droite fut tombé à sa gauche, nous aurions été immanquablement perdus, puisqu'il seroit tombé dans la cour du palais, où les *arsenalottes*, qui y font toute la nuit la ronde, l'auroient ramassé, et auroient jugé qu'il y avoit du monde sur les plombs, et ils n'auroient pas manqué de faire leur devoir en trouvant le moyen de nous faire une visite.

Après avoir passé quelques minutes à regarder à droite et à gauche, j'ai dit au moine de rester là immobile avec les paquets jusqu'à mon retour. Je suis parti de cet endroit n'ayant que mon esponton à la main, et marchant sur mon derrière toujours à cheval de l'angle sans nulle difficulté. J'ai employé presqu'une heure à aller par tout, à visiter, à observer, à examiner; et ne voyant dans

aucun

aucun des bords rien où je puſſe aſſurer un bout de ma corde pour me deſcendre dans un lieu où je me ſerois vu ſûr, j'étois dans la plus grande perplexité. Il ne falloit penſer ni au canal, ni à la cour du palais. Le deſſus de l'égliſe n'offroit à ma vue que des précipices entre les coupoles, qui n'aboutiſſoient à aucun endroit non fermé: pour aller au-delà de l'égliſe vers la *cavonica*, j'aurois dû gravir ſur des déclivités courbes: il étoit naturel que je dépêchaſſe pour impoſſible tout ce que je ne concevois pas faiſable. J'étois dans la néceſſité d'être téméraire ſans imprudence: c'étoit un point de milieu dont la morale ne connoît pas, à ce que je crois, le plus imperceptible.

J'ai arrêté ma vue, et ma penſée ſur une lucarne, qui étoit du côté du canal à deux tiers de la pente. Elle étoit aſſez éloignée de l'endroit d'où j'étois ſorti pour me rendre certain que le grenier qu'elle éclairoit n'appartenoit pas à l'enclos des priſons que j'avois briſé: elle ne pouvoit donner que dans quelque galetas, habité ou non, au-deſſus de quelqu'appartement du palais, où au commencement du jour j'aurois trouvé les portes naturellement ouvertes. Les ſervans du palais, ou ceux de

la

la famille du doge, qui auroient pu nous voir se seroient hâtés de nous faire sortir, et auroient fait tout hormis que nous remettre entre les mains de la justice, quand même ils nous auroient reconnus pour les plus grands criminels de l'état. Dans cette idée je devois visiter le devant de la lucarne, et je m'y suis mis d'abord en levant une jambe, et en me glissant jusqu'à ce que je me suis trouvé comme assis sur son petit toit parallele, dont la longueur étoit de trois pieds, et la largeur d'un et demi. Je me suis alors bien incliné en tenant mes mains fermes sur les bords, et en y approchant ma tête en l'avançant: j'ai vu, et mieux senti en tâtonnant une grille de fer assez mince, et derrière elle une fenêtre de vitres ronds joints les uns aux autres par des petites coulisses de plomb. Je ne fis aucun cas de la fenêtre, quoique fermée, mais la grille toute mince quelle étoit demandoit la lime, et je n'avois que mon esponton.

Pensif, triste, et confus je ne savois que faire, lorsqu'un évenement très-naturel arriva pour faire sur mon ame étonnée l'effet d'un véritable prodige. J'espère que ma sincère confession ne me dégradera pas dans l'esprit de mon lecteur bon philosophe, s'il vou-

voudra réfléchir que l'homme en état d'inquiétude et de détresse n'est que la moitié de ce qu'il peut être en état de tranquillité. La cloche de S. Marc qui sonna minuit dans ce moment là fut le phénomène qui frappa mon esprit, et qui par une très-violente sécousse le fit sortir de la dangéreuse inaction qui l'accabloit. Cette cloche me rappella que le jour qui alloit alors commencer étoit celui de la Tous-saints, ou mon patron, si j'en avois un, devoit se trouver; mais ce qui éleva avec beaucoup plus de force mon courage, et augmenta positivement mes facultés physiques, fut l'oracle profane que j'avois reçu de mon cher Arioste *Tra il fin d'Ottobre, e il capo di Novembre*: c'étoit là le moment. Si un grand malheur fait qu'un esprit fort devienne dévot, il est presqu'impossible que la superstition ne veuille pas se mettre de la partie. Le son de cette cloche me parla, il me dit d'agir, et il me promit la victoire. J'ai poussé mon esponton dans le chassis qui entouroit la grille, et je me suis déterminé à le détruire, et à l'enlever toute entière. Je n'ai employé qu'un quart d'heure à mettre en morceau tout le bois qui composoit les quatre coulisses. La grille resta

toute entière libre entre mes mains, et je l'ai placée à côté de la lucarne. Je n'ai eu aucune difficulté non plus à rompre toute la fenêtre vitrée en méprisant le sang qui sortoit de ma main gauche légérement blessée dans plusieurs endroits par les vitres que j'arrachois.

A l'aide de mon verrou j'ai suivi ma première méthode pour retourner à monter à cheval du toit, et je me suis acheminé à l'endroit où j'avois laissé mon compagnon. Je l'ai trouvé désespéré, fou, furieux: il me dit des injures de ce que je l'ai laissé là tout seul une heure et demi, il m'assura qu'il n'attendoit que le son de sept heures pour s'en retourner à sa prison; et qu'il s'étonnoit de me voir, puisqu'il me croyoit déjà tombé dans quelque précipice. J'ai tout pardonné à sa cruelle situation, et à son caractère. J'ai relié à mon cou mon équipage, et les cordes, et je lui ai dit de me suivre. Lorsque nous fûmes vis à vis le derrière de la lucarne, je lui ai rendu un compte exact de mon opération en consultant avec lui le moyen d'entrer là dedans tous les deux: je voyois cela facile pour un, qui pourroit moyennant la corde être descendu par l'autre; mais je ne savois pas, quel seroit le moyen que l'autre

pour-

pourroit employer pour descendre aussi, car je ne voyois pas comment j'aurois pu assurer la corde après que je l'aurois facilement descendu : en m'introduisant, et sautant en bas je pouvois me casser une jambe : je ne savois pas la mésure de ce saut trop hardi. A ce discours tout sage, et tout prononcé avec le ton de l'amitié le moine me répondit que je n'avois qu'à le descendre, et qu'après j'aurai tout le tems de penser au moyen d'aller le trouver dans l'endroit, où je l'aurois descendu. Je me suis assez possédé pour ne pas lui reprocher toute la lâcheté de cette réponse, mais pas assez pour différer à le mettre hors d'embarras. J'ai d'abord défait mon paquet de cordes; je lui ai ceint par dessous les aisselles la poitrine; je l'ai fait coucher sur son ventre, et je l'ai fait descendre à reculon jusque, sur le petit toit de la lucarne, où me tenant à cheval du sommet toujours maître de la corde, je lui ai dit de s'introduire par les jambes jusqu'aux anches en se soutenant sur ses coudes appuyées sur le toit de la lucarne. Je me suis alors glissé sur la pente comme j'avois fait la première-fois, et couché sur ma poitrine, je lui ai dit d'abandonner son corps sans rien craindre, car je tenois

fermement la corde. Lorsqu'il fut fur le plancher du grenier, il dénoua la corde, qui le ceignoit, et la retirant à moi, je l'ai méfurée, et vu que la diftance de la lucarne au plancher étoit de dix longueurs de mon bras. C'étoit trop haut pour me risquer par un faut: il me dit qu'il fe trouvoit fur un pavé de plaques de plomb. Le confeil qu'il me donna delà bas, et que je n'ai pas fuivi, fut d'y jetter les paquets de cordes. Refté tout feul dans l'embarras, je me fuis bien repenti d'avoir trop tôt cédé au mouvement d'indignation qui me pouffa à le defcendre.

Je fuis retourné fur le fommet; et ne fachant quel parti prendre, je me fuis acheminé vers un endroit près d'une coupole, que je n'avois pas vifité. J'ai vu une terraffe en plate-forme découverte, et pavée de plaques de plomb jointe à une grande lucarne fermée par deux battants de volets, et j'ai vu dans une cuve un tas de chaux vive, une truelle, et une échelle affez longue pour pouvoir me fervir à defcendre là, où étoit mon compagnon: elle m'intéreffa uniquement. Je fus vite prendre la corde; je l'ai paffée fous le premier échellon, et m'étant remis à califourchon du toit, je l'ai traînée jusqu'à la lucarne. Il s'agiffoit de l'introduire.

Les difficultés, que j'ai rencontré pour venir à bout de cette introduction, furent si grandes, que je me suis de nouveau reproché le tort, que j'ai eu de me priver du secours d'un compagnon, qui de gré ou de force auroit pu m'aider. J'avois traîné mon échelle jusqu'au point que son bout étoit à l'embouchure de la lucarne, à sa moitié elle touchoit à la gouttière, et l'autre moitié avançoit dehors. Je me suis glissé sur le toit de la lucarne, j'ai traîné l'échelle de côté, et la tirant à moi, j'ai assuré la corde à l'huitième échellon ; je l'ai après poussée en bas, et remise de nouveau parallèle à la lucarne ; puis j'ai tiré à moi la corde ; mais l'échelle n'a jamais pu entrer que jusqu'au sixième échellon ; son bout trouvoit le toit de la lucarne, et nulle force auroit pu la faire entrer d'avantage : il falloit absolument l'élever à l'autre bout ; pour lors l'élevation de celui là auroit causé l'inclination de celui qui étoit déjà entré, et l'échelle auroit pu être entièrement introduite. J'aurois pu placer l'échelle de travers à l'embouchure, y lier ma corde, et me descendre en bas moi-même sans aucun risque ; mais mon échelle seroit restée dans le même endroit, et le matin les

archers en la voyant, feroient entrés dans le même endroit, où ils m'auroient peut-être encore trouvé.

Il falloit donc introduire dans la lucarne toute l'échelle, et n'ayant personne, je devois me déterminer à aller moi-même jusqu'à la goutière pour élever son bout. Je m'y suis déterminé, et je me suis exposé à un risque, qui sans un secours extraordinaire de la providence m'auroit couté la vie. J'ai laissé ma corde, et j'ai pu abandonner l'échelle sans craindre qu'elle tombe dans le canal, puisque son troisième échellon la tenoit ferme à la goutière. Je me suis glissé tout doucement tenant mon esponton à la main jusque sur la goutière à côté de l'échelle; j'ai placé l'esponton sur la goutière, et je me suis adroitement tourné de façon que j'avois la lucarne vis à vis, et ma main droite sur l'échelle. La goutière de marbre faisoit front aux pointes de mes pieds, puisque je n'étois pas de bout, mais couché sur mon ventre: dans cette posture, j'ai eu la force de soulever l'échelle un demi pied, et en la poussant, j'ai eu la satisfaction de la voir entrée un bon pied: le lecteur voit que son poid a dû se diminuer de beaucoup. Il s'agissoit de la sou-

Pag. 213.



lever encore deux pieds pour la faire entrer autant; et pour lors je me serois assuré de la faire entrer entièrement, retournant d'abord sur le toit de la lucarne; et tirant à moi la corde que j'avois lié à l'échellon: pour l'élever ces deux pieds, je me suis levé sur mes genoux, et la force que j'ai voulu employer pour soulever l'échelle fit glisser les pointes de mes deux pieds de façon que mon corps tomba dehors jusqu'à la poitrine suspendu à mes deux coudes. Ce fut dans le même épouvantable instant, que j'ai employé toute ma vigueur, à m'aider des coudes pour m'appuyer, et m'arrêter sur mes côtes; et j'y ai réussi. Attentif à ne pas m'abandonner, je suis parvenu à m'aider de tout le reste de mes bras jusqu'au poignet pour me rendre ferme sur la goutière avec tout mon ventre. Je n'avois rien à craindre pour l'échelle, qui étant entrée aux deux efforts, plus de trois pieds, étoit là immobile. Me trouvant donc sur la goutière positivement sur mes deux poignets, et sur mes aines entre le bas ventre, et le haut de mes cuisses, j'ai vu qu'en élevant ma cuisse droite pour parvenir à mettre sur la goutière un genou, puis l'autre, je me trouverois tout-à-fait hors du grand danger.

L'ef-

L'effort, que je fis pour exécuter mon dessein me causa une contraction nerveuse, dont la douleur doit abattre le plus fort des hommes: elle me prit dans le moment que mon genou droit touchoit déjà la goutière; mais non seulement cette douloureuse contraction qu'on appelle crampe me rendit comme perclus de de tous mes membres, mais en devoir de me tenir immobile pour attendre qu'elle s'en aille d'elle-même, comme j'en avois fait l'expérience autre-fois. Terrible moment! Deux minutes après j'ai tenté, et j'ai, Dieu merci, opposé à la goutière mon genou, puis l'autre, et d'abord que j'ai crû d'avoir recouvré assez d'haleine, tout droit, quoiqu'à genoux, j'ai soulevé l'échelle tant que j'ai pu en la poussant de sorte qu'elle étoit devenue presque parallèle à l'embouchure de la lucarne. J'ai alors pris mon verrou, et suivant ma méthode ordinaire, je me suis grimpé à la lucarne, où j'ai très-facilement fini d'y introduire l'échelle, dont mon compagnon reçut le bout entre ses bras. J'ai jetté dans le grenier les cordes, et le paquet de mes hardes, et adroitement je suis descendu. Je l'ai embrassé; j'ai retiré dedans l'échelle, et nous tenant bras à bras, nous avons fait à tâton le

tour

tour de l'endroit, où nous étions, qui pouvoit avoir trente pas de longueur, et dix de largeur. C'étoit effectivement le grenier, dont le sol étoit comme il m'avoit dit tout couvert de plaques de plomb.

A un de ses bouts nous avons trouvé une porte, très-grande, composée de barreaux de fer; en tournant un loquet qu'elle avoit sur son bord, j'ai tiré à moi un de ses deux battants. Nous sommes entrés, et à l'obscur nous fîmes le tour des cloisons; et en voulant traverser ce lieu, nous donnâmes dans une grande table, entourée de tabourets, et de fauteuils: nous retournâmes là où nous avions senti des fenêtres, j'en ai ouvert une, puis les volets; et regardant en bas, la foible lueur ne nous laissa voir que des précipices. Je n'ai pas un seul instant pensé à y descendre, car je voulois savoir où j'allois, et je ne reconnoissois pas ces lieux là. J'ai refermé les volets, et nous sommes sortis de cette salle, et retournés à notre bagage, qui étoit sous la lucarne. Las à n'en pouvoir plus; je me suis jetté sur le pavé, et un moment après je m'y suis étendu en mettant sous ma tête un paquet de cordes. Réduit à une destitution totale de force de corps, et d'esprit;

j'ai cru de céder non pas à la force du sommeil, mais à une charmante mort. L'assoupissement le plus doux s'est emparé de tout mon individu. J'ai dormi presque quatre heures, et ce furent les cris perçans du moine, et les fortes sécousses qu'il me donna qui me réveillèrent. Il me dit qu'onze heures venoient de sonner, et que mon someil dans notre situation étoit incroyable, et inconcevable. Il avoit raison, mais mon someil n'avait pas été volontaire: ma nature aux abois, le travail du corps, et de l'esprit, l'inanition qui procédoit de n'avoir depuis deux jours ni dormi ni mangé, tout cela m'avoit demandé le secours du someil, qui m'avoit déjà rendu ma vigueur. Il me dit qu'il commençoit à désespérer de mon réveil, puisque tous ses efforts consistans en cris, et en sécousses avoient été vains depuis deux heures, J'en ai ri en me réjouissant beaucoup de voir que l'endroit, où nous étions, n'étoit plus si obscur: les crépuscules du nouveau jour entroient par deux lucarnes.

Je me suis levé en disant: *ce lieu doit avoir une issue; allons briser tout; nous n'avons point de tems à perdre.* Nous nous acheminâmes alors au bout opposé à la port de fer,

et

et dans un recoin fort étroit j'ai cru de sentir une porte ; j'ai mis la pointe de mon verrou dans un trou de serrure en désirant que ce ne fût pas une armoire. Après trois ou quatre secousses je l'ai ouverte ; et j'ai vu une petite chambre suivie d'une galerie à niches remplies de cahiers : nous étions dans l'archive. J'ai vu un escalier, que j'ai vite descendu, et nous trouvâmes un cabinet pour les nécessités naturelles : j'en ai descendu un autre au bout duquel une porte de vitres me laissa l'entrée libre dans la chancellerie ducale. Je me suis alors hâté de retourner sur mes pas, pour aller prendre mon paquet, que j'avois laissé sous la lucarne. J'ai repris tout, et rentrant dans la petite chambre, j'ai vu une clé sur une commode ; j'ai pensé que ce pouvoit être la clé de cette porte : j'ai voulu voir, si j'en avois gâté la serrure : j'ai essayé, et je l'ai parfaitement refermée ; et remis la clé à la même place. Toutes ces diligences ne furent pas nécessaires, mais je les croyois telles : il me semble de devoir narrer tout.

Retourné dans la chancellerie, j'ai vu mon compagnon à une fenêtre, examinant, si nous aurions pu nous descendre moyen-

nant nos cordes. J'ai vu des recoins, que j'ai jugé appartenants à l'église, où nous nous serions trouvés enfermés. J'ai vu sur un bureau un fer long à pointe arrondie avec un manche de bois, outil dont les secrétaires se servent pour percer les parchemins, auxquels ils attachent avec une ficelle les sceaux de plomb de la chancellerie. J'ai mis cet instrument dans ma poche, et ouvrant le bureau, j'ai trouvé la copie d'une lettre, qui parloit de trois mille sequins que le sérénissime prince envoyoit au provéditeur général de mer pour faire les améliorations nécessaires à la vieille forteresse de Corfou. Si j'eusse trouvé cette somme, je l'aurois prise sans croire de commettre un vol: j'étois dans une situation, où je devois reconnoître tout de la providence de Dieu. La nécessité est une grande maîtresse qui instruit l'homme de tous ses droits.

Après avoir vite tout examiné, j'ai vu qu'il falloit forcer la porte de la chancellerie; mais mon verrou, malgré tous mes efforts, ne put jamais faire sauter le ressort de la serrure. Je me suis déterminé à faire un trou dans un des battants de la même porte dans le lieu qui me parut le plus facile, où j'ai

vu

vû qu'il y avoit moins de nœuds. J'ai eu dans le commencement quelque difficulté à entamer la planche à la fente que sa connexion m'offroit; mais en peu de minutes cela commença à bien aller. Je faisois enfoncer par le moine l'outil à manche de bois dans les fentes que j'ouvrois avec mon esponton, et puis en le poussant tant que je pouvois à droite, et à gauche, je rompois, je fendois, je crévois le bois en méprisant le bruit énorme que ce moyen de rompre faisoit, et qui faisoit trembler le moine, car on devoit l'entendre de loin. Je connoissois ce danger; mais je devois le braver. Le trou dans une demi heure fut assez grand, et tant mieux pour nous qu'il le fut assez, car je n'aurois pu le faire plus ample. Des nœuds à droite, à gauche, en haut, et en bas m'auroient rendu nécessaire une scie. Le circuit de ce trou faisoit peur, car il étoit tout hérissé de pointes, et fait pour déchirer les habits, et lacérer la peau. Il étoit à la hauteur de cinq pieds: j'y ai mis un tabouret dessous, sur lequel le moine monta: il introduisit dans l'ouverture ses bras, et sa tête; et moi derrière lui sur un autre tabouret le prenant aux cuisses, puis aux jambes, je

l'ai

l'ai poussé dehors où il faisoit très-sombre ; mais je ne m'en souciois pas, car je connoissois le local. Lorsque mon compagnon fut dehors, j'y ai jetté tout ce qui m'appartenoit, et j'ai laissé dans la chancellerie les cordes. J'ai mis un autre tabouret au-dessus des deux, l'un voisin à l'autre, et j'y ai monté dessus. Le trou alors se trouva vis-à vis le haut de mes cuisses. Je m'y suis fourré jusqu'à mon bas ventre avec quelque difficulté, puisqu'il étoit étroit, et lorsque je n'ai pu plus m'avancer par moi-même, n'ayant personne qui me poussât par derrière, j'ai dit au moine de me prendre à travers, et de me tirer dehors impitoyablement, et par morceaux, s'il étoit nécessaire. Il exécuta mon ordre, et j'ai dissimulé toute la douleur que j'ai ressenti au déchirement de ma peau aux flancs, et au-devant des cuisses. D'abord que je me suis vu dehors, j'ai ramassé vite mes hardes, j'ai descendu deux escaliers, et j'ai ouvert sans nulle difficulté la porte qui étoit au bout du second : sa serrure étoit de celles qu'on appelle à Venise *à la tedesca*, que pour ouvrir par dehors il faut la clé, et qu'on ouvre par dedans en tirant un ressort. Je me suis vu dans l'allée où il y a la grande porte de l'es-

calier

calier royal, et à son côté le cabinet du président de la guerre, qu'on appelle *Savio alla scrittura.* La porte de la salle aux quatre portes étoit fermée, également que celle de l'escalier, grosse comme la porte d'une ville que pour forcer il m'auroit fallu avoir le mouton, ou le pétard. Il ne m'a fallu qu'un coup d'œil pour connoître que mon verrou avoit fait dans ce grand ouvrage tout ce qu'il avoit à faire : c'étoit devenu un instrument digne d'être suspendu *ex voto* sur l'autel de la divinité tutellaire. Serain, et tranquille je me suis assis en disant au moine que mon ouvrage étoit fini, et que c'étoit à Dieu à faire le reste. *Je ne sais pas*, lui dis-je; *si les balayeurs du palais s'aviseront de venir ici aujourd'hui, jour de la Tous-saints, ni demain dédié aux trépassés : si quelqu'un vient je me sauverai d'abord que je verrai cette porte ouverte, et vous me suivrez à la piste : mais si personne ne vient je ne bouge pas d'ici; et si je meurs de faim, je ne sais qu'y faire.*

A ce discours ce pauvre homme se mit en fureur. Il m'appella fou, désespéré, séducteur, traître, et que sais-je. Ma patience fut héroïque : je l'ai laissé dire : douze heures sonnèrent alors. Depuis le moment de mon

ré-

réveil ſous la lucarne jusqu'à celui là, il étoit paſſé une ſeule heure. L'affaire importante qui m'occupa pour une demi heure, tandis que le moine déliroit, fut celle de me changer de tout. Le père Balbi avoit l'air d'un payſan; mais il n'étoit pas en lambeaux: ſon gilé de flanelle rouge, et ſes culotes de peau violette n'étoient pas déchirées. Ma perſonne faiſoit peur, et horreur, j'étois tous déchiré, et tout en ſang. J'ai détaché mes bas de ſoye de deux playes que j'avois une à chaque genou; et elles ſaignoient: les plaques de plomb, et la goutière m'avoient mis dans cet état là. Le trou de la porte de la chancellerie m'avoit déchiré gilé, chemiſe, culotes, anches, et cuiſſes; j'avois par tout des écorchures effrayantes. J'ai déchiré des mouchoirs, et je me ſuis fait des bandages par tout comme j'ai pu en les liant avec de la ficelle, dont j'avois un peloton dans ma poche. J'ai mis mon joli habit qui dans ce jour là aſſez froid devenoit comique: j'ai arrangé au mieux mes cheveux que j'ai mis dans la bourſe: j'ai mis des bas blancs, une chemiſe à dentelle, car je n'en avois pas d'autre eſpèce, et deux autres chemiſes, des mouchoirs, et des bas dans mes poches, et

j'ai

j'ai jetté derrière la porte tout le reste. J'avois l'air d'un homme qui après avoir été au bal, avoit été dans un lieu de débauche, où on l'avoit échevelé. Les bandages qu'on voyoit à mes genoux étoient ce qui gâtoit toute l'élegance de mon personnage. Dans cet état j'ai dit au père Balbi de mettre sur ses épaules mon beau manteau, et ennuyé de ses impertinences, j'ai ouvert une fenêtre, et j'ai mis ma tête dehors. Ma figure remarquable par le brillant d'un chapeau à point d'Espagne d'or, et par un plumet blanc fut observée par des fainéants qui étoient dans la cour du palais, que j'ai vu me fixer, et qui apparemment cherchoient à comprendre comment quelqu'un pouvoit se trouver là à une heure pareille, et dans un tel jour. Je me suis d'abord retiré bien repenti de mon imprudence : je me suis jetté sur un siége plongé dans la plus grande tristesse. J'ai su six mois après, que cette imprudence fut la cause de mon bonheur. On est allé dire à l'homme qui avoit les clés de ces lieux qu'il y avoit du monde qui devoit y avoir passé la nuit, et qu'apparemment il devoit avoir enfermé lui-même sans le savoir; chose qu'il conçut possible, car il fermoit tard, et quel-

 qu'un

qu'un pouvoit s'y être endormi. Cet homme qui s'appelloit Andreoli, et qui existe encore aujourd'hui, se crut en devoir de courir d'abord pour voir qui étoient ceux, qui par son inadvertence devoient avoir passé une fort-mauvaise nuit.

J'étois donc dans les plus sombres méditations, lorsque j'ai entendu un bruit de clés, et de quelqu'un qui montoit l'escalier. Tout ému je me lève, je regarde par une fente de la grande porte, et je vois un homme seul en perruque noire, et sans chapeau, qui montoit à son aise tenant entre ses mains un clavier. J'ai dit au moine du ton le plus sérieux de ne pas ouvrir la bouche, de se tenir derrière moi, et de suivre mes pas. J'ai empoigné mon esponton le tenant caché sous mon habit, et je me suis posté à l'endroit de la porte, où j'aurois pu, d'abord ouverte, prendre l'escalier. J'envoyois des vœux à Dieu pour obtenir que cet homme ne fit aucune resistence, car je me voyois en devoir dans le cas contraire de le tuer. Et il est certain que j'y étois déterminé.

La porte d'abord ouverte, j'ai vu cet homme comme pétrifié à mon aspect. Sans m'arrêter, et sans lui dire le moindre mot, j'ai

j'ai descendu l'escalier avec la plus grande célérité suivi par le moine. Sans aller lentement, et sans courir, j'ai pris le magnifique escalier qu'on appelle des géants, méprisant la voix, et l'avis du père Balbi, qui ne cessoit de me dire, et de me répéter : *allons dans l'église, dans l'église.* Sa porte étoit à main droite presqu'aux pieds du même escalier.

Les églises à Venise ne jouissent de la moindre immunité pour assurer un coupable quelconque, soit pour le criminel, soit pour le civil, aussi n'y a-t-il plus personne qui aille s'y retirer pour mettre un obstacle aux archers, qui auroient ordre de s'en saisir. Le moine savoit cela, mais cela n'avoit pas la force d'éloigner de lui cette tentation. Il me dit après, que ce qui le poussoit à recourir à l'autel étoit un sentiment de religion, que je devois respecter. *Pourquoi*, lui dis-je, *n'y êtes-vous pas allé tout seul ?* Et il me répondit qu'il n'a pas eu la cruauté de m'abandonner. Je lui ai prouvé que ce qu'il appelloit à cette occasion là sentiment de religion n'étoit que lâcheté pure; et il ne m'a jamais pardonné ce raisonnement : il est vrai que j'aurois pu le lui épargner; mais le fait est, qu'au fond je ne pouvois pas souffrir ce mauvais être.

L'im-

L'immunité, que je cherchois, étoit au-delà des confins de la sérénissime république ; je commençois dans ce moment là à m'y acheminer ; j'y étois déjà avec mon esprit ; mais il falloit y aller avec mon corps. J'ai été tout droit à la porte de la *Carte*, qui est la royale du palais ducal ; et sans regarder personne (moyen pour se faire moins regarder) j'ai traversé la *piazzetta* ; je me suis approché au rivage ; et entrant dans la première gondole que j'ai vu là, j'ai dit au gondolier, qui étoit sur sa poupe : *appelle un autre rameur*. Ce rameur accourut dans l'instant, et empoigna sa rame pendant que l'autre, maître de la gondole, me demandoit où je voulois aller. J'ai répondu alors à haute voix, charmé que cinquante *barcaroli* étoient là à m'écouter, toujours curieux : *Je veux aller à Fusine, et si tu vogueras bien vite, je te donnerai un Philipp.* C'étoit lui donner plus que le tarif. Le Philippe étoit une monnoie espagnole, qui valoit la moitié d'un sequin : on n'en voit plus. Après avoir donné cet ordre, je me suis jetté nonchalemment sur le coussin du milieu, et le père Balbi sans chapeau, et avec mon manteau s'assit comme un subalterne sur la *banquette*. La figure comique

de

de ce moine contribua beaucoup à me faire croire un charlatan, ou un astrologue, car mon habit gâtoit les yeux de tous ceux qui me regardoient.

La gondole se détacha vite du rivage, doubla la douane, et commença à fendre avec vigueur les eaux du grand canal de la *Giudecca*, par lequel il faut passer, tant pour aller à Fusine, comme pour aller à Mestre, où effectivement je voulois aller. Lorsque je me suis vu à la moitié du canal, j'ai mis la tête dehors, et j'ai dit au *barcarol* de poupe: *crois-tu que nous serons à Mestre avant quatorze heures ?* J'avois entendu sonner treize heures, lorsqu'Andreoli ouvroit la grande porte. Le barcarol me répondit que je lui avois ordonné d'aller à Fusine; et je lui ai répondu qu'il étoit fou, puisqu'à Fusine je n'avois rien à faire. Le second barcarol me confirma que j'avois ordonné à Fusine, et appella en témoin le père Balbi, qui me dit avec un visage à faire pitié qu'il avoit une conscience, et qu'il devoit donner raison aux *barcaroli*. *Je me rends*, dis-je, avec un grand éclat de rire, *je n'ai pas dormi cette nuit, et il se peut que j'aie dit à Fusine: c'est à Mestre que je veux aller.* Et nous, répondit le barcarol, *irons à*

Mestre, et même en Angleterre, si vous voulez; mais si vous ne m'eussiez pas demandé, si nous y serons avant quatorze heures, vous seriez resté bien attrapé; car nous allions à Fusine. Oui oui Monsieur nous y serons, car nous allons à seconde d'eau, et de vent.

J'ai alors regardé derrière moi tout le beau canal, et ne voyant pas un seul bâteau, admirant la plus belle journée qu'on put souhaiter, les premiers rayons d'un superbe Soleil qui sortoit de l'horizon, les deux jeunes barcaroli, qui ramoient à vogue forcée, et réfléchissant en même tems à la cruelle nuit que j'avois passé, à l'endroit où j'étois dans la journée précédente, et à toutes les combinaisons, qui me furent favorables, le sentiment s'est emparé de mon ame, qui s'éleva à Dieu miséricordieux, sécouant les ressorts de ma reconnoissance, m'attendrissant avec une force extraordinaire, et tellement que mes larmes s'ouvrirent soudain le chemin le plus ample pour soulager mon cœur que la joie excessive étouffoit, je sanglotois, je pleurois comme un enfant qu'on mène par force à l'école.

Mon adorable compagnon, qui jusqu'alors n'avoit parlé que pour donner raison

aux *barcaroli*, ſe crut en devoir de calmer mes pleurs, dont il ne connoiſſoit pas la belle ſource; et la façon, dont il ſe prit me fit effectivement paſſer tout d'un coup des pleurs à un rire d'une eſpèce ſi ſingulière, que n'y comprenant rien, il m'avoua quelques jours après qu'il me crut devenir fou. Ce moine étoit bête; et ſa méchanceté venoit de ſa bêtiſe: je me ſuis vu à la dure condition d'en tirer parti; mais il m'a presque perdu ſans pourtant en avoir l'intention. Il n'a jamais voulu croire que j'aie ordonné d'aller à Fuſine avec intention d'aller à Meſtre: il diſoit que cette penſée ne pouvoit m'être venue, que lorsque j'étois ſur le grand canal.

Nous arrivâmes à Meſtre. J'ai été tout droit à *la Campane*, auberge où il y a toujours des voituriers. Je ſuis entré dans l'écurie, diſant que je voulois aller d'abord à Treviſo, et le maître de deux chevaux, que j'ai jugé bons, m'ayant dit qu'il me ſerviroit dans une caleche fort légère en cinq quarts d'heure, je lui ai accordé quinze livres, et je lui ai dit d'atteler d'abord: ce qu'il fit en n'employant que deux minutes. Je ſuppoſois le père Balbi derrière moi; je ne me ſuis retourné que pour lui dire *montez*; mais je ne

l'ai pas vu : je le cherche des yeux, je demande où il est, on n'en sait rien. Je dis au garçon d'écurie d'aller le chercher, déterminé à le gronder, quand même il seroit allé satisfaire à des nécessités naturelles, car nous étions dans le cas de devoir différer cette besogne aussi. On le cherche, on ne le trouve pas; il ne vient pas; j'étois comme une ame damnée : je pense à partir tout seul; mais mon cœur s'oppose à ma raison : je ne puis pas m'y résoudre. Je cours dehors; je demande, et tous les polissons me disent qu'ils l'avoient vu, mais qu'ils ne savoient pas où il étoit allé. Je vole tout seul dans la grande rue, je parcours les arcades; je m'avise de mettre la tête dans un caffé; et je le vois assis près du comptoir prenant du chocolat avec toute sa commodité en causant avec la servante. Il me voit, et il me dit *asseyez-vous, et prenez du chocolat aussi, puisque vous devez le payer. Je n'en veux pas*, lui dis-je, avec l'angoisse au cœur, et je lui serre le bras avec une telle rage, que huit jours après il en avoit encore la marque noire. Il ne me répondit rien; il me voyoit trembler de colère : j'ai payé, et nous sortîmes pour aller à la voiture, qui m'attendoit à la porte de l'auberge.

A peine faits dix pas, un certain B. To..., bon homme, mais qui avoit la réputation d'être soudoyé par le tribunal, me voit, m'approche, et s'écrie: *comment ici, monsieur! je suis bien charmé de vous voir: vous vous êtes certainement sauvé des plombs, j'en suis bien aise; contez-moi, comment vous avez pu faire ce prodige.* Je me possède; je lui réponds en riant qu'il me faisoit trop d'honneur, et que j'étois en liberté depuis deux jours: il me répond net que cela n'étoit pas vrai, puisqu'il avoit été dans le jour précédent dans un endroit, où il l'auroit su. Le lecteur peut se figurer l'état de mon ame dans ce moment là: je me voyois découvert par un homme que je croyois payé pour me faire arrêter, et qui pour cela n'avoit qu'à cligner l'œil au premier archer que nous aurions rencontré; et Mestre en est plein. Je lui ai dit de parler tout bas, et de venir avec moi derrière l'auberge. Il y vint, et lorsque je n'ai vu personne, et que je me suis vu voisin à un petit fossé, au-delà duquel il y avoit la vaste plaine de la campagne; j'ai mis ma main droite à mon espontom; et j'ai allongé ma gauche vers le collet de mon homme; mais très-lestement il sauta le fossé, et se

mit

mit à courir à toutes jambes en direction opposée à Mestre, se tournant de tems en tems, et me faisant des baisemains, qui vouloient dire *bon voyage, bon voyage, partez tranquille*. Je l'ai enfin perdu de vue, et j'ai remercié Dieu que la prudence de cet homme m'ait empêché de commettre un crime; car il n'avoit pas de mauvaises intentions; mais ma situation étoit horrible: j'étois alors en guerre déclarée contre toutes les forces de la république, et j'étois seul: je devois donc tout sacrifier à la précaution, et à la prévoyance.

J'ai remis dans ma poche l'esponton, et morne comme un homme qui venoit d'échapper à un danger mortel, j'ai donné un coup d'œil de mépris au lâche, qui m'avoit réduit à cela, et je me suis acheminé à la voiture, où nous montâmes, et où nous arrivâmes à Treviso sans qu'il nous arrive rien de sinistre. Mon compagnon, qui se sentoit coupable, n'osa jamais m'exciter à sortir de mon silence. Je pensois à quelque moyen de me délivrer de cette compagnie, qui avoit tout l'air de devoir me devenir fatale.

J'ai ordonné au maître de la poste de Treviso une voiture à deux chevaux pour

Co-

Coinellish pour, dix-fept heures précifes ; il étoit alors quinze heures et demi. Je me fentois mourir d'inanition ; et j'aurois pû à la hâte manger une foupe ; mais un quart d'heure pouvoit m'être fatal : j'avois toujours devant mes yeux une efcouade d'archers, qui me garrottoient. Il me fembloit qu'étant rattrapé, j'aurois non feulement perdu ma liberté, mais l'honneur. Je me fuis acheminé à la porte S. Thomas, et je fuis forti de la ville comme un homme, qui alloit fe promener : après avoir marché un mille fur le grand chemin, j'en fuis forti pour ne plus y rentrer : je me fuis déterminé à fortir de l'état en marchant toujours entre les champs, et non pas par Baffan, qui auroit été le plus court chemin, mais par Feltre : ceux qui fe fauvent, doivent toujours choifir le débouché le plus éloigné, car on pourfuit toujours les fuyards par le chemin qui mène au plus voifin, et on les rattrape.

Après avoir marché trois heures, je me fuis étendu fur la dure n'en pouvant pofitivement plus : il falloit me procurer quelque nourriture ou mourir là. J'ai dit au moine de placer près de moi mon manteau, et d'aller à une maifon de fermier que je voyois pour

se faire donner pain, soupe, viande, vin, et eau, et je lui ai donné un Philippe pour qu'il le laisse en gage pour les plats, et les couverts. Après m'avoir dit qu'il ne me croyoit pas si timide, il est allé faire la commission. Ce malheureux étoit plus vigoureux que moi: il n'avoit pas dormi, mais dans la journée précédente, il s'étoit nourri, il avoit pris du chocolat, et la prudence ne tourmentoit pas son ame: avec cela il étoit maigre; j'avois l'air d'être dix fois plus fort que lui pour résister aux fatigues; mais cela n'étoit pas vrai.

Malgré que cette maison ne fût pas une auberge, la bonne fermière nous envoya un bon dîner par une paysanne: le moine me dit qu'elle avoit bien regardé le Philippe, et qu'elle l'avoit soupçonné faux, et qu'il l'avoit assurée que son ami la paieroit avec de la monoie de S. Marc. Mon pauvre ami avoit un peu l'air d'un voleur, et la fermière avoit raison. Nous avons fait assis sur l'herbe un excellent repas, qui ne me coûta que trente sous: j'avois alors des dents, qui ne trouvoient jamais la viande trop dure. Lorsque j'ai senti le sommeil qui venoit m'assaillir, je me suis remis en chemin assez bien orienté.

Quatre

Quatre heures après je me suis arrêté derrière un hameau, et j'ai su d'une bonne paysanne que j'étois à vingt milles de Treviso. J'étois extrêmement las, et j'avois les jambes enflées aux chevilles; il ne nous restoit plus qu'une heure de jour. Je me suis couché au milieu d'un bouquet d'arbres; et j'ai fait asseoir près de moi mon compagnon. Je lui ai dit avec le ton de la plus tendre amitié que nous devions aller à *Borgo di Val Sugana* première bonne ville qu'on trouve au-delà des confins de la république, ville appartenante à l'évêché de Trente, où nous serions aussi sûrs qu'à Londres, et où nous pourrions nous reposer autant qu'il nous seroit nécessaire pour recouvrer entièrement nos forces; mais que pour parvenir à cette ville nous avions besoin de prendre des précautions essentielles, dont la première étoit celle de nous séparer en y allant lui d'un côté, moi d'un autre, lui par le bois du *Mantello*, moi par les montagnes, et par Feltre, lui par la plus facile, et avec tout l'argent que j'avois, moi sans le sou, et par la plus difficile. Je lui ai dit que je lui faisois présent de mon manteau qu'il auroit pu très-facilement troquer contre une capote, et un chapeau, et que pour lors

il se seroit trouvé bien masqué, et secondé par sa physionomie tout le monde l'auroit pris pour un vrai paysan. Je l'ai donc prié de vouloir bien me quitter d'abord, et m'attendre à *Borgo de Valsugana*, où il auroit pu se trouver le surlendemain, et où je le priois de m'attendre l'espace de vingt quatre heures. Je lui ai indiqué la première auberge que d'abord entré dans la ville il trouveroit à sa main gauche. Je lui ai dit que j'avois besoin de repos; et que je ne pouvois me le procurer qu'avec une entière tranquillité d'ame, et que d'abord que je me verrois seul, quoique sans argent, j'étois sûr que Dieu m'inspireroit le vrai moyen de m'en procurer sans m'exposer au plus grand de tous les malheurs, qui étoit celui de me voir arrêté. Que nous devions d'ailleurs être sûrs qu'à l'heure qu'il étoit tous les archers de l'état devoient avoir été avertis de notre fuite par des exprès, et avoir reçu ordre de nous chercher dans toutes les auberges, et que le premier des signalemens, qu'on devoit leur avoir envoyé, devoit certainement être que nous étions deux, et que nous étions vêtus comme nous l'étions, dont lui sans chapeau, et avec un manteau de bout de soye devenoit

le plus remarquable. Je lui ai vivement peint tout le déplorable de mon état, et le besoin indispensable que j'avois de reposer dix heures libre de toute crainte, affoibli comme j'étois par une lassitude, qui me rendoit comme perclus de tous mes membres. Je lui ai montré mes genoux, mes jambes, et mes pieds avec des vessies; que des souliers fort minces que j'avois, n'étant faits que pour marcher sur le beau pavé de Venise, étoient tous déchirés. Je devois sans nulle exagération périr de langueur dans la même nuit, sans un bon lit; et je devois exclure tous ceux des auberges. A l'heure même où je parlois, un seul homme auroit pu me garrotter, et me mener en prison, car je n'aurois pu lui faire aucune résistance. En lui représentant cela, je l'ai convaincu qu'allant chercher un gîte tous les deux ensemble nous risquions d'être arrêtés sur le champ, sur le simple soupçon que nous aurions pu être les deux qu'on cherchoit. Mon cher compagnon me laissa terminer mon discours sans jamais prononcer le mot, et m'écouta toujours avec la plus grande attention.

Pour toute réponse il me dit en peu de mots qu'il s'attendoit à tout ce que je venois

de lui dire, et qu'il avoit déjà pris son parti là-dessus jusque du tems qu'il étoit encore en prison: qu'il étoit décidé à ne pas me quitter, quand même cela auroit dû lui couter la liberté, et la vie. Une réponse si ronde, et inattendue me surprit au plus haut degré. J'ai alors fini de bien connoître, cet homme, et j'ai vu qu'il ne me connoissoit pas. Je n'ai pas différé une minute à exécuter un projet formé sur le champ, et que l'exigence du cas me démontroit comme le seul remède contre une pareille brutalité, qui tenoit du comique; mais je voyois en même tems qu'il pouvoit terminer tragiquement.

Je me suis levé non sans effroi: j'ai noué ensemble mes deux jarretières; je l'ai mesuré, et puis j'ai tracé sa mesure sur le terrain; et mon esponton à la main, j'ai commencé une petite excavation avec le plus grand empressement ne répondant rien à toutes les questions qu'il me faisoit. Après un quart d'heure d'ouvrage, je lui ai dit en le regardant tristement, qu'en qualité de chrétien je me croyois obligé à l'avertir qu'il devoit se recommander à Dieu. *Je vous enterrerai ici tout vivant*, lui dis-je, *ou si vous êtes le plus fort, ce sera vous même qui m'y enterrerez. C'est à ceci que votre brutale* obsti-

obstination me réduit : vous pouvez cependant vous sauver, car je ne courrai pas après vous pour vous rejoindre. Voyant qu'il ne me répondoit pas, j'ai poursuivi mon travail : j'ai commencé à avoir peur de me voir poussé à bout, et de devoir lutter contre cet animal, dont il est certain que je voulois me défaire.

En fin soit réflexion, soit peur, il se jetta près de moi ; ne sachant pas ses intentions, je lui ai présenté la pointe de mon verrou ; mais il n'y avoit rien à craindre : il me dit qu'il alloit faire tout ce que je voulois. Je l'ai alors embrassé ; je lui ai répété sa leçon ; je lui ai confirmé la promesse de le rejoindre, et je lui ai donné tout le reste des deux cequins que le comte m'avoit donné. Je suis resté sans le sou, et je devois passer deux rivières. Je me suis malgré cela bien félicité d'avoir su me délivrer de la compagnie d'un homme de ce caractère : pour lors je n'ai plus douté de sortir d'affaires.

J'ai observé sur une colline à cinquante pas un berger, qui conduisoit un troupeau de dix à douze brebis, et je m'y suis adressé pour prendre des informations qui m'étoient nécessaires. Je lui ai demandé, comment s'appelloit cet endroit, et il me dit que j'étois

à

à *Vil de piadene*, ce qui me surprit à cause du chemin que j'avois fait. Je lui ai demandé le nom des maîtres de cinq à six maisons que de cette éminence je voyois à la ronde, et j'ai trouvé qu'ils étoient tous de ma connoissance, et tous à la campagne dans cette saison là, où les venitiens vont tous faire la Sainmartin quelque part ; je devois avec grand soin éviter la rencontre de qui que ce fût. J'ai vu un palais de la maison Gr., dont un vieillard, qui étoit précisement alors inquisiteur d'état, s'y trouvoit ; je ne devois pas me laisser voir. J'ai démandé à qui appartenoit une maison rouge que je voyois à quelque distance, et ma surprise fut grande, lorsque j'ai su que c'étoit la maison du capitaine de campagne qui est le chef des archers. J'ai dit adieu au paysan, et machinalement j'ai descendu la colline : il est inconcevable que je me sois acheminé à cette terrible maison dont raisonnablement, et naturellement j'aurois dû m'éloigner ; j'y ai été en droite ligne, et en vérité je sais que je n'y ai pas été d'une volonté déterminée. S'il est vrai que nous possédions tous une existence invisible bienfaisante, qui nous pousse à notre bonheur, comme il arrivoit quelque-fois à Socrate, pour-

rois-

nois je sans crainte croire, que quelque lecteur se moque de moi, que je fus poussé à cette maison par mon bon génie? Je dois le croire, car la nature, et la raison me repoussoient delà, et je ne connois pas en pure physique un troisième moteur. Je conviens que dans toute ma vie, je n'ai jamais commis une plus grande imprudence.

J'entre dans cette maison sans hésiter, et même d'un air fort-libre; je vois dans la cour un jeune enfant, qui joue à la toupie, et je lui demande, où est son père; il ne me répond pas; il va appeller sa mère, et je vois dans un moment une belle femme enceinte, qui me demande fort-poliment ce que je veux de son mari, qui n'y étoit pas. Ma présence lui en imposa. Je lui ai dit que j'étois fâché que *mon compère* ne fut pas chez lui autant que charmé d'avoir connu sa belle moitié. *Compère*? dit-elle. *Vous êtes donc son Excellence Vetturi, qui eut la bonté de promettre à mon mari d'être le parrain de l'enfant, dont je suis grosse. Je suis bien enchantée de vous connoître, et mon mari sera au désespoir de ne s'être pas trouvé chez vous.* Je lui ai répondu que j'espérois qu'il ne tarderoit pas à arriver, car j'avois besoin de lui demander à souper, et un lit, ne

voulant me montrer à personne dans l'état où j'étois. Elle me dit avec vivacité qu'un bon lit, et un passable souper ne me manqueroient pas, mais qu'il ne falloit pas espérer son mari de retour, puisqu'il n'y avoit qu'une heure qu'il étoit sorti à la tête de dix hommes à cheval pour aller chercher deux prisonniers, qui s'étoient enfuis des plombs, dont l'un étoit Patricien, et l'autre un particulier nommé C. . . ; elle disoit, que s'il les trouvoit, il les conduiroit à Venise, et ne les trouvant pas, il emploieroit au moins deux ou trois jours à les chercher. Charmé de me trouver persuadé, j'ai fait semblant d'en être fâché, et de refuser de rester chez elle, craignant de la gêner; mais elle sût se servir de manières, auxquelles la politesse veut qu'on se rende, et j'ai cédé. Pour donner à ma fable un air de vérité, j'ai dit qu'un domestique viendroit peut-être me chercher avec ma voiture; mais que si je dormois, je la priois de ne pas me faire réveiller: je lui ajoutai, que ce qui me faisoit plaisir étoit, que personne de mes amis ne devineroit jamais où j'étois. J'ai vu qu'elle observoit mes genoux, et je n'ai pas attendu qu'elle m'interroge pour lui dire que je m'étois blessé en tombant de

cheval.

cheval. Elle appella alors sa mère, belle femme aussi; et après lui avoir dit à l'oreille qui j'étois, elle ajouta qu'il falloit me donner à souper, et que c'étoit à elle à panser mes blessures. Je me suis laissé conduire, sans faire plus des façons, dans une chambre, où j'ai vu un lit, qui avoit bonne apparence, et la jeune femme me quitta disant qu'elle ne vouloit pas me gêner.

Cette jolie femme d'archer n'avoit pas l'esprit de son métier, car rien n'avoit plus l'air d'un conte que l'histoire que je lui avois fait. A cheval avec des bas blancs ! A la chasse en habit de taffetas, et sans manteau de drap ! Dieu sait combien son mari doit s'être moqué d'elle à son retour. Sa mère eut soin de moi avec toute la politesse, que j'aurois pu prétendre chez des personnes de la première distinction. Elle prit un ton de mère, et pour sauver sa dignité en soignant mes blessures, elle m'appella son fils. Si mon ame eut été tranquille, je lui aurois donné des marques non équivoques de ma politesse et de ma reconnoissance; mais l'endroit, où j'étois, et le rôle dangéreux que je jouois, m'occupoient trop sérieusement.

Après avoir visité mes genoux et mes hanches, elle me dit, qu'il me falloit un peu souffrir, mais que le lendemain je me trouverois guéri : je devois seulement tenir toute la nuit les serviettes imbibées, qu'elle appliqua sur mes playes, et dormir sans jamais bouger. J'ai bien soupé, et après je l'ai laissée faire : je me suis endormi pendant qu'elle m'opéroit, car je ne me suis jamais souvenu de l'avoir vue me quitter. Tout ce que j'ai pu rappeller à ma mémoire le lendemain fut, que j'ai mangé, et bu avec un exellent appetit, et que je me suis laissé déshabiller comme un enfant : je n'avois ni courage, ni peur, je ne parlois pas, je ne pensois pas; j'ai mangé pour suppléer à la nécessité que j'avois de nourriture, et j'ai dormi cédant à un besoin, auquel je ne pouvois pas resister : j'ignorois tout ce qui dépendoit d'un certain raisonnement. Je n'ai jamais su ni avec quelle eau elle me frotta, ni si j'ai souffert pendant qu'elle me frottoit. Il étoit une heure de nuit, lorsque j'ai fini de manger, et le matin en me réveillant, et entendant sonner douze heures, j'ai cru que c'étoit un enchantement, car il me sembloit que je ne m'étois endormi que dans ce moment là. Il m'a fallu plus de cinq minutes

pour

pour rappeller mon ame à ses fonctions, pour m'assurer que ma situation étoit réelle, pour passer en un mot du someil au vrai réveil. Mais d'abord que je me suis reconnu, je me suis vite débarrassé des serviettes, étonné de voir mes playes tout-à-fait seches. Je me suis habillé dans moins de trois minutes; j'ai mis moi-même mes cheveux dans la bourse; j'ai mis une chemise, et des bas blancs, et je suis sorti de ma chambre que j'ai trouvé ouverte. J'ai descendu l'escalier, passé la cour, et quitté cette maison sans faire nulle attention qu'il y avoit là deux hommes de bout qui sans aucun doute ne pouvoient être qu'archers. Je me suis éloigné de cet endroit, où j'ai trouvé politesse, bonne chère, santé, et tout le recouvrement de mes forces, avec un sentiment d'horreur, qui me faisoit frissonner, car je voyois que je m'étois exposé très-imprudemment au plus évident de tous les risques. Je m'étonnois d'être entré dans cette maison, et plus encore d'en être sorti, et il me paroissoit impossible de n'être pas suivi, et arrêté à chaque pas que je faisois. J'ai marché cinq heures de suite par bois, et montagnes sans jamais rencontrer que quelques paysans. Je me suis apperçu que j'avois oublié

ſur le lit ma chemiſe, mes bas, et un mouchoir, et j'en fus affligé, car il ne me reſtoit plus qu'une autre chemiſe; mais le malheur ne me parut pas grand: ma ſeule penſée étoit celle de me voir bientôt au-delà de Feltre.

Il n'étoit pas encore midi, lorsqu'allant mon chemin, j'ai entendu le ſon d'une cloche: regardant en bas de la petite éminence où j'étois, j'ai vu la petite égliſe d'où le ſon venoit, et voyant du monde qu'y entroit, j'ai cru que c'étoit une meſſe, et il me vint envie d'aller l'entendre: lorsque l'homme eſt dans la détreſſe, tout ce qui lui vient dans l'eſprit lui paroît inſpiration. C'étoit le jour de trépaſſés: je deſcends, j'entre dans l'égliſe, et je ſuis ſurpris d'y voir M. Marc. Gr. neveu de l'inquiſiteur d'état, et M. M. Pis. ſon épouſe: je les ai vu étonnés. Je leur ai fait la révérence, et j'ai entendu la meſſe. A ma ſortie de l'égliſe monſieur me ſuivit, madame y reſta. Il me dit en m'approchant, *que faites-vous ici, où eſt votre compagnon?* Je lui ai répondu que je me ſauvois d'un côté tandis que par mon conſeil il avoit pris un autre chemin avec ſeize livres que je poſſédois, et que je lui ai donné, étant par là reſté ſans le ſou: je lui ai clairement demandé le ſecours

dont

dont j'avois besoin pour sortir de l'état : il me répondit qu'il ne me pouvoit rien donner ; mais que je pouvois compter sur plusieurs hermites que je trouverois chemin faisant, qui ne me laisseroient pas mourir de faim. Il me dit que son oncle avoit su notre évasion à midi dans la journée précédente, et qu'il n'en avoit pas été fâché. Il me demanda alors comment j'avois pu réussir à percer les plombs, et je lui ai répondu que les hermites pouvoient alors se disposer à dîner, et que n'ayant pas le son, je n'avois pas non plus de temps à perdre : et lui tirant la révérence, je l'ai laissé. Ce refus de secours me fit plaisir ; je crois que mon ame fut charmée de se trouver plus grande que celle du vilain, qui put dans un cas pareil écouter son avarice. On m'a écrit à Paris, que lorsque Madame sut la chose, elle lui dit des injures. Il n'est pas douteux que le sentiment loge chez les femmes plus souvent que chez les hommes.

J'ai marché jusqu'au Soleil couchant, et las, et affamé, je me suis arrêté à une maison solitaire, qui avoit bonne mine. J'ai demandé de parler au maître, et la concierge me dit qu'il étoit allé à une noce au-delà de la rivière, où il devoit passer la nuit ; mais

qu'elle

qu'elle me feroit à souper, comme son maître lui en avoit donné l'ordre. J'ai accepté lui disant que j'avois besoin de me coucher. Elle me fit entrer dans une belle chambre, où d'abord que j'ai vu sur une table ancre, et papier, j'ai écrit une lettre de remerciment au maître de la maison, que je ne connoissois pas. J'ai vu par l'adresse de plusieurs lettres, qui étoient là que j'étois chez M. de Rombenchi consul, je ne me souviens pas de quelle puissance. J'ai cacheté ma lettre, et je l'ai laissée à la bonne femme, qui me fit un souper délicat, et me traita avec tous les égards. Au bout d'un excellent sommeil d'onze heures, je partis, je passai le fleuve disant que je payerois à mon retour, et j'ai marché cinq heures. Le père gardien d'un couvent de capucins me donna à dîner, et je crois qu'il m'auroit aussi donné de l'argent, s'il n'eût pas eu peur de me scandaliser. Je me suis remis en chemin, et deux heures avant la fin du jour j'ai demandé à un paysan à qui appartenoit une maison, que je voyois, et je me suis réjoui en entendant le nom d'un de mes amis assez riche, et que je croyois honnête homme. Je m'achemine à cette maison; j'y entre, je demande le maître, on me dit

qu'il écrit ; qu'il est seul, et on me montre la chambre au rez de chaussée. Je l'ouvre, je le vois, je cours pour l'embrasser, il se lève, et il me repousse en reculant : il me dit des raisons, qui m'outragent, et qui m'irritent, et je me venge lui demandant soixante sequins sur un billet à vue sur M. de Br. . . : il me les refuse, me disant que son précipice seroit immanquable, lorsque le tribunal sauroit qu'il m'avoit donné ce secours : il me dit de m'en aller d'abord, et qu'il n'oseroit pas même m'offrir un verre d'eau, car il auroit fallu attendre une minute. C'étoit un homme de soixante ans, courtier de change, qui m'avoit des obligations. Son cruel refus fit en moi un effet bien différent de celui de M. Gr. . . . Soit colère, soit indignation, soit droit de raison ou de nature, je l'ai pris au collet lui présentant mon esponton, et lui disant que j'allois le tuer, s'il élevoit la voix. Tout tremblant alors il tira de sa poche une petite clé, et voulut me la donner me montrant un tiroir, où il y avoit de l'argent. Je lui ai dit de l'ouvrir lui-même, ce qu'il fit me disant de me servir d'un tas de sequins que je voyois : je lui ai ordonné alors de me donner six sequins avec ses propres mains : il

il me dit qu'il avoit cru que je lui en eusse demandé soixante: *c'est vrai*, lui dis-je, *mais actuellement que tu m'as réduit à employer la violence, je n'en veux que six, et tu n'auras pas de billet, mais je te promets que je te les ferai payer à Venise, où je te déshonorerai en écrivant des lettres circulaires, qui te feront connoître pour le plus lâche des hommes*. Il se jetta alors à genoux me conjurant de prendre tout, si je croyois d'en avoir besoin, mais ma réponse fut un coup de pied dans la poitrine, et une menace de lui brûler la maison, si, à ma sortie de chez lui, il eût osé m'inquiéter. . . . . . .

J'ai marché deux heures, et voyant la nuit, je me suis arrêté à une maison de paysan, où j'ai trouvé du fromage, du pain, des œufs, et du vin, disposé à dormir sur la paille. N'ayant pas assez de monnoie pour me changer un cequin, je l'ai envoyé en chercher à la paroisse lui disant que j'achéterois volontiers un manteau. Je dormois à son retour, et il ne m'a pas réveillé; mais le matin il me montra une vieille redingote bleue de gros drap appartenante au curé: je lui en ai donné deux cequins, et je suis parti. Je me suis acheté à Feltre des souliers, et j'ai passé à cheval d'un âne la bicoque qu'on ap-

pelle

pelle *la Scala*. Un garde qui étoit là ne m'a pas seulement demandé mon nom. J'ai pris une charette à deux chevaux ; et je suis arrivé le soir à *Borgo-de-Valsugane*, où à l'auberge indiquée, j'ai trouvé le moine. S'il ne m'eût pas approché, je ne l'aurois pas reconnu. Une redingote verte, et un chapeau rabattu au-dessus d'un bonnet de coton le déguisoient tout-à-fait. Il me dit qu'un fermier lui avoit donné tout cela pour mon manteau, et un cequin avec, et qu'il étoit arrivé à *Borgo* le matin, où il avoit fait bonne chère : il termina sa narration me disant fort-noblement qu'il ne m'attendoit pas, car il n'avoit pas cru que j'eusse eu intention de lui tenir parole. J'ai passé dans cette auberge toute la journée suivante écrivant sans sortir du lit. Le père Balbi écrivit des lettres impertinentes au père supérieur de son couvent, et à ses frères, et des tendres aux servantes qu'il avoit rendu fécondes. J'ai écrit plus de vingt lettres, dont dix à douze circulaires, où je rendois compte des six cequins que j'avois eu, et du moyen que j'avois employé pour les obtenir.

Le lendemain j'ai dormi à *Pergine*, où un jeune comte d'Alberg vint me voir, ayant su, je n'ai jamais su comment, que nous

étions des gens, qui se sauvoient de l'état de Venise. J'ai passé à Trente, et delà à Bolzan, où n'ayant plus d'argent pour avancer chemin, je me suis présenté à un vieux banquier nommé Mench, auquel j'ai demandé un homme sûr pour l'envoyer me prendre de l'argent à Venise : je l'ai prié en même tems de nous recommander à un aubergiste jusqu'au retour de l'homme. Ce banquier qui sioit toujours fit tout. En huit jours, dans lesquels nous ne sommes jamais sortis, et que j'ai tous passés au lit, l'homme est retourné avec une lettre de change de cent cequins sur le même Mench. Avec cet argent je me suis habillé; mais je me suis auparavant acquitté de ce devoir vis à vis du père Balbi, qui me disant toujours, que sans lui je ne me serois jamais sauvé, me faisoit entendre qu'il étoit devenu propriétaire juridique au moins de la moitié de toute ma fortune éventuelle.

J'ai pris la poste, et ayant voulu dormir toutes les nuits, nous sommes arrivés à Munick le quatrième jour. Mon camarade devenoit chaque jour plus insoutenable. Il devenoit amoureux de la servante dans toutes les auberges, et ne sachant pas parler, ni

remplacer les désagrémens de sa personne par les bonnes manières, ou par l'argent, je me pâmois de rire le voyant souvent régalé des soufflets qu'il recevoit des Maritornes du Tyrol avec une résignation angélique. Il me trouvoit avare, et vilain, parceque je n'ai jamais voulu lui donner de l'argent, avec lequel il auroit espéré de séduire leur vertu.

Je fus me loger au cerf, où j'ai d'abord su que deux jeunes frères vénitiens de l'illustre famille Cont..... étoient là depuis quelque tems, accompagnés par un comte Pomp. . . véronois, mais n'étant pas connu d'eux, je n'ai pas pensé à aller les voir; d'autant plus que je n'avois plus besoin de rencontrer des hermites. Je fus faire ma révérence à la comtesse de Coronini, qui m'avoit connu à Venise, et qui étoit fort bien en cour.

Cette illustre dame âgée alors de soixante et dix ans m'a très-bien reçu, et m'a promis de parler à l'électeur pour me faire obtenir la sureté de l'azile. Elle me l'a annoncée le lendemain pour moi, mais non pas pour mon camarade, car l'électeur ne vouloit pas avoir des démêlés avec les somasques, dont un couvent étoit dans Munick; ils auroient pu prétendre d'avoir des droits sur le père Balbi en

qua-

qualité de membre fugitif de la religion : la comtesse me conseilla de le faire d'abord sortir de la ville pour aller se recouvrer ailleurs, et éviter ainsi quelque mauvais tour que les moines ses confrères pouvoient lui jouer.

J'ai d'abord été chez le jésuite confesseur de l'électeur pour obtenir de lui quelque recommandation dans quelque ville de l'empire en faveur de cet infortuné. Le jésuite me reçut fort mal : il me dit par manière d'acquit qu'à Munick on me connoissoit à fond : je lui ai demandé d'un ton ferme, s'il me donnoit cet avis comme une bonne, ou comme une mauvaise nouvelle, et il ne m'a pas répondu. Il m'a laissé là, et quelqu'un me dit qu'il étoit allé pour vérifier un miracle tout récent, dont toute la ville parloit. Un prêtre qui étoit là me dit que l'impératrice veuve de Charles VII, morte dans ces jours là avoit, quoique morte les pieds chauds, et que je pouvois aller voir cela moi-même, si j'en avois envie, puisque son corps étoit exposé au public. Ce miracle m'intéressa, car j'avois toujours froid aux pieds : il me prit envie d'aller voir le prodige, et m'étant mis à genoux pour asperger l'auguste morte, j'ai réellement trouvé ses pieds chauds ; mais c'étoit

l'effet

l'effet d'un poële ardent, qui étoit très-près de ses mêmes pieds. Un danseur que j'ai vu là, et qui me connoissoit beaucoup, me fit compliment, et m'invita à dîner. Sa femme, venitienne, jolie, et remplie de talent, que j'avois connu enfant, me fit le plus gracieux accueil, et me voyant embarrassé à cause de mon camarade, que je ne voulois pas abandonner, elle m'a offert une lettre de recommandation à Augsbourg au chanoine Bassi doyen du chapître de S. Maurice, qui étoit son ami. J'ai accepté cette lettre qu'elle écrivit d'abord, et j'ai fait partir mon compagnon à la pointe du jour dans une bonne voiture lui promettant de penser à lui dans le cas que la recommandation n'eût pas la force, dont il avoit besoin. Quatre jours après j'ai su par sa lettre même qu'on l'avoit accueilli, logé, vêtu en abbé, présenté au magistrat, et au prince évêque. Outre cela l'honnête, et noble doyen lui avoit promis d'avoir soin de lui jusqu'à ce qu'il eût obtenu de Rome une dispense de ses vœux monastiques, et un plein pardon de la république. Il finissoit sa lettre par me demander quelques cequins pour ses ménus plaisirs, car il étoit trop noble, disoit-il, pour en de-

man-

mander au doyen, qui ne l'étoit pas assez pour lui en offrir. Je ne lui ai pas répondu.

Resté seul, et tranquille, j'ai pensé à rétablir ma santé; car les fatigues, et les peines souffertes m'avoient donné des contractions aux nerfs, qui pouvoient devenir sérieuses. Un bon régime me rendit en moins de trois semaines ma parfaite santé. Dans ces mêmes jours Madame Rivière vint de Dresde à Munick avec ses deux filles, et un fils pour aller marier son ainée à Paris. Je connoissois le fils, excellent garçon, qui vit aujourd'hui à Paris chargé de famille, et d'affaires de la maison électorale de Saxe. Sa mère très-bonne femme, qui connoissoit d'ailleurs tous mes parens, fut enchantée de me conduire gratis dans la seule ville de l'univers faite pour ceux qui ont besoin d'invoquer le suffrage de la fortune. Ce coup de bonheur me fit prévoir toutes les graces que la déesse se plairoit à me faire dans la carrière d'avanturier, sur laquelle je devois me mettre: elles furent excessives, mais je n'en ai pas fait bon usage; j'ai démontré par ma conduite que la fortune se plait à favoriser ceux qui abusent de ses bienfaits.

Les

Les plombs en quinze mois me donnèrent le tems de connoître toutes les maladies de mon esprit, mais je n'y ai pas demeuré assez de tems pour me fixer à des maximes faites pour les guérir. Madame Rivière partit de Munick le 18 de Decembre m'assurant qu'elle s'arrêteroit à Strasbourg huit jours. Dans le même jour, j'ai reçu de l'argent de Venise, et je suis parti seul le lendemain. Sept heures après mon départ, je me suis arrêté à Augsbourg non pas tant pour voir le père Balbi, comme pour avoir la satisfaction de connoître l'aimable Doyen, qui en avoit agi en prince vis à vis de mon malheureux compagnon sur la simple recommandation d'une danseuse.

Je l'ai trouvé habillé en abbé, mal poudré, bien logé, et bien servi. Le doyen n'étoit pas en ville. Il me dit, que quoiqu'il ne lui manquât rien, il se trouvoit dans la misère, car il n'avoit pas le sou, et qu'il étoit étonnant que le doyen, qui le savoit, ne lui donnât pas de tems en tems quelque couple de ducats. Je lui ai demandé, pourquoi il ne se faisoit pas envoyer de l'argent par les nobles venitiens ses frères, ses cousins, ses oncles, ou par quelques amis, et il me

répondit qu'il n'avoit que des ennemis : il auroit dû me dire qu'ils étoient tous aussi gueux que lui. J'avois de l'argent, mais j'ai su résister à la tentation de lui en donner : c'étoit un ingrat, bas, vil, et insatiable. A la fin de Mars, j'ai reçu à Paris une lettre de l'honnête doyen, qui me fit la plus grande peine. Il me disoit que le père Balbi s'étoit évadé de chez lui avec une servante lui enlevant une petite somme, une montre d'or, et douze couverts d'argent, et qu'il ne savoit pas, où il étoit allé. Vers la fin de l'année on m'a écrit de Venise qu'on l'avoit remis sous les plombs. J'ai su après que d'Augsbourg, il étoit allé se refugier à Coire capitale des grisons avec la servante, où il demanda d'être agrégé à l'église des calvinistes, et d'être reconnu pour mari légitime de la dame, qui étoit avec lui : mais lorsqu'on sut qu'il ne savoit rien faire pour soutenir sa vie, on n'a pas voulu de lui. Lorsqu'il n'eut plus d'argent, la servante qu'il avoit trompé, l'a quitté après l'avoir battu plusieurs fois. Le père Balbi alors ne sachant pas où aller, ni comment faire pour vivre prit le parti d'aller à Bresse ville appartenante à la république, où il se présenta

au gouverneur, lui dit son nom, sa fuite, et son repentir, et le pria de le prendre sous sa protection pour obtenir son pardon. La protection du gouverneur commença par faire mettre en prison le sot recourant; puis il écrivit au tribunal, lui demandant ce qu'il devoit en faire, et en conséquence des ordres qu'il reçut, il lui envoya ce fugitif enchaîné, qu'il remit de nouveau sous les plombs, où il ne trouva pas le comte Asquin, que par pitié de son âge, on avoit envoyé aux *quatre* trois mois après mon évasion. Cinq ou six ans après, j'ai su que le tribunal avoit envoyé hors des plombs mon ancien compagnon le réléguant dans le couvent de l'institution, qui est bâti sur une éminence près de Feltre; mais il n'y demeura que six mois: il s'est enfui, et il alla à Rome se jetter aux pieds du pape Rezzonico, qui lui permit de devenir prêtre séculier. Il retourna alors à sa patrie, où il vécut toujours dans la misère, parceque sans conduite. A mon retour à Venise il est venu me voir tout en lambeaux; il me fit pitié, et j'ai fait pour lui tout ce que j'ai pu par foiblesse de cœur, et non pas par vertu. Il finit ses jours l'année 85.

J'ai rejoint à Strasbourg la charmante famille, avec laquelle je suis arrivé à Paris le matin du jour 5 de Janvier de l'année 1757 jour de mecrédi. Je n'ai jamais de ma vie fait un plus agréable voyage. Le bon sens de la mère, l'esprit cultivé du fils, la beauté parfaitte, l'esprit gai, et les talens de la charmante fille formoient une société, dont les charmes ne me laissoient rien à désirer. Après avoir vu le plus cher de tous mes amis, je courus à Versailles dans un pôt de chambre, que j'ai pris au pont royal pour aller embrasser M. de Sers. noble napolitain sur l'ancienne amitié duquel je comptois beaucoup. Je suis arrivé à la cour à quatre heures, et ayant su qu'il étoit parti avec l'ambassadeur comte de Cant... j'ai pensé d'aller dîner avant que de retourner à Paris.

Mais à peine arrivé à la grille dans ma même voiture, je vois une grande quantité de monde courir de tout côté dans la plus grande confusion, et j'entends tout le monde crier: *le roi est assassiné, on vient de tuer Sa Majesté.* Mon cocher plus effrayé que moi veut suivre son chemin, mais on arrête la voiture, on me fait descendre, et on me met dans le corps de garde, où je vois en

moins

moins de trois minutes, plus de vingt personnes, que je juge aussi innocentes que moi. Je ne savois que penser, et ne croyant pas aux enchantemens, je croyois de rêver, lors qu'un officier entra, nous demanda fort poliment excuse à tous, et nous dit que nous pouvions aller notre chemin: *le roi, dit-il, est blessé, et n'est pas mort: l'assassin que personne ne connoît est arrêté: on cherche par tout M. de la Martinière.*

Remonté dans ma voiture comme tous les autres, et absorbé par la surprise causée par un événement si extraordinaire, j'ai refusé une place à une aimable figure d'homme, qui me la demanda de la meilleure grace. On dit que la politesse ne gâte jamais rien; et il faut laisser qu'on le dise; il y a des momens, où la politesse est positivement hors de saison, et où la prudence ordonne d'être impoli.

Dans les trois heures, que j'ai employé pour retourner à Paris, trois cent couriers pour le moins m'ont devancé à tout moment allant ventre à terre: ces couriers ne faisoient que répéter à haute voix la nouvelle, qu'ils portoient: les premiers disent que le roi avoit été saigné, et que la blessure étoit mor-

mortelle! les seconds que le chirurgien ré-pondoit de sa vie: les troisièmes que la blessure étoit légère; et à la fin que ce n'étoit qu'une égratignure de la pointe d'un couteau. Le lendemain on en a pas su d'avantage, ni jamais, malgré un très-sévère procès, qui conta au roi cinq millions, qui fut imprimé, et connu de tout le monde, et qui n'a rien de commun avec l'histoire de ma fuite, qu'il me semble devoir terminer ici.

Quand il me prendra envie d'écrire l'histoire de tout ce qui m'est arrivé en dix-huit ans, que j'ai passé parcourant toute l'Europe jusqu'au moment qu'il plut aux inquisiteurs d'état de m'accorder la permission de retourner libre dans ma patrie d'une façon qui me fut très-honorable; je la commencerai à cette époque, et mes lecteurs la trouveront écrite avec le même style, car il n'y a pas d'écrivain, qui en ait deux, tout comme il n'y a pas de visage, qui ait deux physionomies. Mon histoire, si je l'ecris, sera instructive dans plusieurs points de morale. On apprendra que le plus souvent l'homme a tort de s'attribuer du mérite pour ce qu'il fait de bon; et double tort de calomnier la

for-

fortune, mettant sur son compte les maux, qui lui arrivent : mon histoire démontrera que nous sommes tous des imbécilles, lorsque nous allons chercher loin de nous les causes de tout ce qu'il nous arrive de sinistre : nous les trouverons toutes directement, ou indirectement dans nous-mêmes; mais dans l'examen gardons-nous bien de chatouiller notre amour propre : il rend épaisse la divine lumière de la vérité; il nous séduit, il nous aveugle : il s'agit de nous ériger en juges de nous-mêmes, et non pas en avocats. *Male verum*, dit mon maître, *examinat omnis corruptus judex.* Si je fais tant que d'écrire mon histoire, il est possible, qu'elle ne paroisse qu'après ma mort, puisque déterminé à dire la vérité, il faudra que très-souvent je me maltraite, et cela ne m'amusera pas : si je me suis pardonné ce n'est pas une bonne raison pour que je prétende que tout le monde doive avoir pour moi la même bonté, que j'ai eu moi-même.

Je conviens avec un prince digne de l'amour de tout l'univers, que je puis ne pas tout dire : je le sais; mais je ne le veux pas : Ou tout, ou rien. Je ne puis pas

me

me résoudre à m'outrager ; et ce seroit m'outrager que de me faire moi-même le protagoniste d'un roman. Le seul cas, dans lequel je ne dirai pas tout, sera, lorsque la vérité pourroit m'obliger à introduire sur la scène des personnes, que le monde croit irréprochables, et qu'il s'en faut bien qu'elles le soient : j'emploirai tout mon art pour qu'on ne les devine pas, parceque elles me sont connues, il n'est pas nécessaire que je les fasse connoître aux autres ; et qui plus est, je n'en ai pas le droit. Que ces personnes donc ne tremblent pas en lisant ceci. Si elles ont du cœur, si leur philosophie les a rendues si fortes que je le sais ; je les défie à m'imiter : c'est d'elles, et non pas du public que le monde doit savoir leurs affaires.

Ou mon histoire ne verra jamais le jour ; ou ce sera une vraie confession. Elle fera rougir des lecteurs, qui n'auront jamais rougi de toute leur vie ; car elle sera un miroir, dans lequel de tems en tems ils se verront ; et quelques uns jetteront mon livre par la fenêtre ; mais ils ne diront rien à personne, et on me lira ; car la vérité se tient cachée dans le fond d'un puit ; mais lors-

lorsqu'il lui [illegible] capricorne, sans monter, sur le monde [illegible], ses regards sur elle, puisque celle-ci est femme, et fort belle. Je ne donnerai pas à mon histoire le titre de confessions ; car depuis qu'un extravagant l'a souillé, je ne puis plus le souffrir ; mais elle sera une confession, si jamais il en fut.

Je ne me soucie pas de savoir, si elle me conciliera l'estime de ceux qui s'imaginent de me connoître, et qui ne m'estiment pas, car je ne me donnerai pas les peines d'écrire pour eux ; mais je suis sûr qu'elle ne me procurera le mépris de personne ; car il est impossible qu'un homme qui pense soit méprisable sans qu'il sache de l'être ; et je sais que je n'aurois pas pu me souffrir vivant, si je me fusse reconnu pour tel. Si après ma mort on pourra m'adapter la devise d'Ovide *vincitur amabitur idem*, je ne demande pas d'avantage. *Nil ultra quaero laturus.* J'aurai des illustres compagnons.

Encore deux mots à mon lecteur, et j'ai fini. Laurent sot gardien des plombs, qui étoit né pour favoriser ma fuite avec sa grande bêtise, tout comme j'étois né pour être la cause de sa mort, ce qui m'est fort in-

indifférent, mourut quelques mois après mon évasion, dans les prisons du tribunal, je ne sais pas de quelle espèce de mort. Le nommé Andreoli, qui m'ouvrit naturellement la grande porte au haut bout du grand escalier, a dit, que je l'ai jetté par terre tenant une arme à la main; et ce n'est pas vrai.

Le 12 de Septembre de l'année 1774 M. de Monti consul de la république de Venise à Trieste me donna un billet des inquisiteurs d'état, dans lequel ils m'ordonnoient de me présenter dans le terme d'un mois au *circonspect* Marcantoine Businello leur secrétaire pour savoir leur volonté. Je n'ai pas écouté ceux qui me conseilloient de ne pas m'y fier: je savois parfaitement qu'une pareille trahison ne pouvoit pas avoir lieu. La grandeur, et l'importance du Tribunal peut bien laisser courir la trahison, lorsque ses bas ministres l'emploient pour s'emparer d'un coupable, mais il n'est jamais arrivé qu'il souille la sainteté de sa foi l'employant directement, et partante, d'eux-mêmes en premier chef. Le billet, que j'ai reçu à Trieste, étoit un vrai sauf-conduit signé par le très-honoré, et très-noble François Grimani

alors

alors inquisiteur d'état, neveu de celui qui régnoit lors de ma fuite, et oncle de l'autre que j'ai trouvé à la messe, et qui m'a envoyé dîner avec des hermites.

Au lieu d'attendre un mois, je me suis rendu à Venise en moins de vingt-quatre heures, et je me suis présenté au secrétaire Businello frère de celui qui l'étoit dix-huit ans auparavant. D'abord que je lui ai dit mon nom, il m'embrassa, me fit asseoir près de lui, me dit que j'étois libre, et que ma grace étoit la récompense de ma confutation de l'histoire du gouvernement de Venise d'Amelot de la Houssaye, que j'avois publié en trois volumes in 8vo quatre ans auparavant. Il m'a dit que j'avois mal fait à m'enfuir, puisque si j'eusse encore eu un peu de patience, on m'auroit remis en liberté. Je lui ai répondu que je croyois d'être condamné à rester là pour toute ma vie: il repartit que je ne pouvois pas m'imaginer cela, car *à petite faute petite peine*. Je l'ai pour lors interrompu avec quelqu'émotion, et je l'ai prié en grace de me communiquer ma faute, car je n'avois jamais pu la deviner. Le sage *circospetto* ne me répondit alors qu'en me regardant sérieux en mettant

l'in-

l'index de la main droite sur les levres, comme nous voyons la statue de l'égiptien Harpocrate, ou celle de S. Brunon fondateur des chartreux. Je n'ai pas demandé d'avantage. J'ai témoigné à M. le secrétaire les sentimens de reconnoissance, dont j'étois véritablement pénétré; et je l'ai assuré que dans la suite il n'arriveroit pas que le tribunal eût lieu de se repentir de la grace complette, dont il m'avoit rendu digne.

Après cette démarche je fus m'habiller, et j'ai commencé à jouir du plaisir de me montrer à toute la grande ville, où je suis d'abord devenu la nouvelle du jour. Je fus remercier un à un chez eux les trois bienfaisans inquisiteurs d'état, qui me reçurent gracieusement, et m'invitèrent à leur tour à dîner pour entendre de ma bouche même la belle histoire de ma fuite, que je leur ai narré sans leur rien déguiser, et avec tous les détails, que je n'ai pas épargné au lecteur en l'écrivant. Ceux auxquels j'ai fait des longues visites, et que j'ai su m'attacher, furent les trois patriciens, qui s'intéressèrent pour moi, qui travaillèrent beaucoup pour obtenir ma grace, et qui l'obtinrent. Le premier fut M. de Dand., le plus ancien de mes protec-

teurs,

seurs, constant au point qu'il ne m'a abandonné qu'en mourant. Ce fut lui qui détermina à ma faveur M. F... de Gr... Le second que j'ai vu avec épanchement de cœur fut M. P. de Zag. qui travailla deux années de suite pour applanir toutes les difficultés qui s'opposoient à mon retour dans ma patrie. Le troisième auquel je me suis présenté fut M. le pr. L... de Mon... personnage à Venise de la plus grande importance, et qui détermina M. de Sagr. à signer ma grace d'abord qu'il lui a parlé. Soit amour de patrie, soit amour propre, je sais que je dois à ce retour les plus beaux momens de ma vie: on ne m'a obligé à aucune expiation, et tout le monde le savoit. La plénitude extraordinaire de ma grace à l'égard de la gravité du tribunal fit mon apologie. Ce grand magistrat souverain n'a pu faire d'avantage, ni pour me déclarer innocent, ni pour convaincre toute l'Europe que j'ai su mériter son indulgence. Tout le monde s'attendoit à me voir pourvu d'un emploi convenable à ma capacité, et nécessaire à ma subsistence; mais tout le monde s'est trompé, hormis moi. Un établissement quelconque, que j'aurois pu obtenir par la faveur d'un tribunal, dont l'in-

l'influence n'ait point de limites, auroit eu l'air d'une récompense, et c'eut été trop. On m'a supposé tout le talent qu'un homme, qui veut se suffire, doit avoir, et cette opinion ne m'a pas déplu; mais toutes les peines, que je me suis donné pendant l'espace de neuf ans, furent vaines. Ou je ne suis pas fait pour Venise, me suis-je dit, ou Venise n'est pas faite pour moi, ou l'un et l'autre. Dans cette ambiguité un fort désagrément est venu à mon secours, et m'a donné l'essor. Je me suis déterminé à quitter ma patrie, comme l'on quitte une maison qui plait, mais où il faut souffrir un mauvais voisin qui incommode, et qu'on ne peut pas faire déloger. Je suis à Dux, où pour être d'accord avec tous mes voisins, il suffit que je ne raisonne pas avec eux, et rien n'est plus facile que cela.

F I N.

